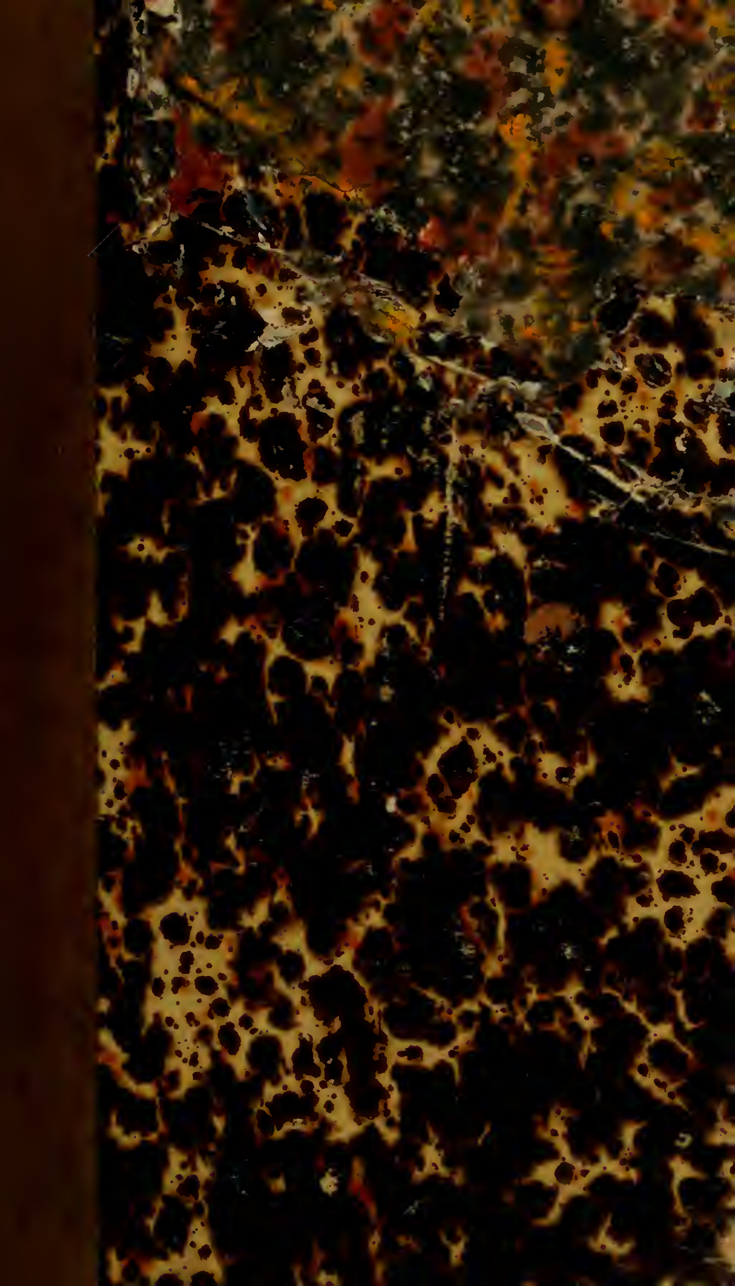
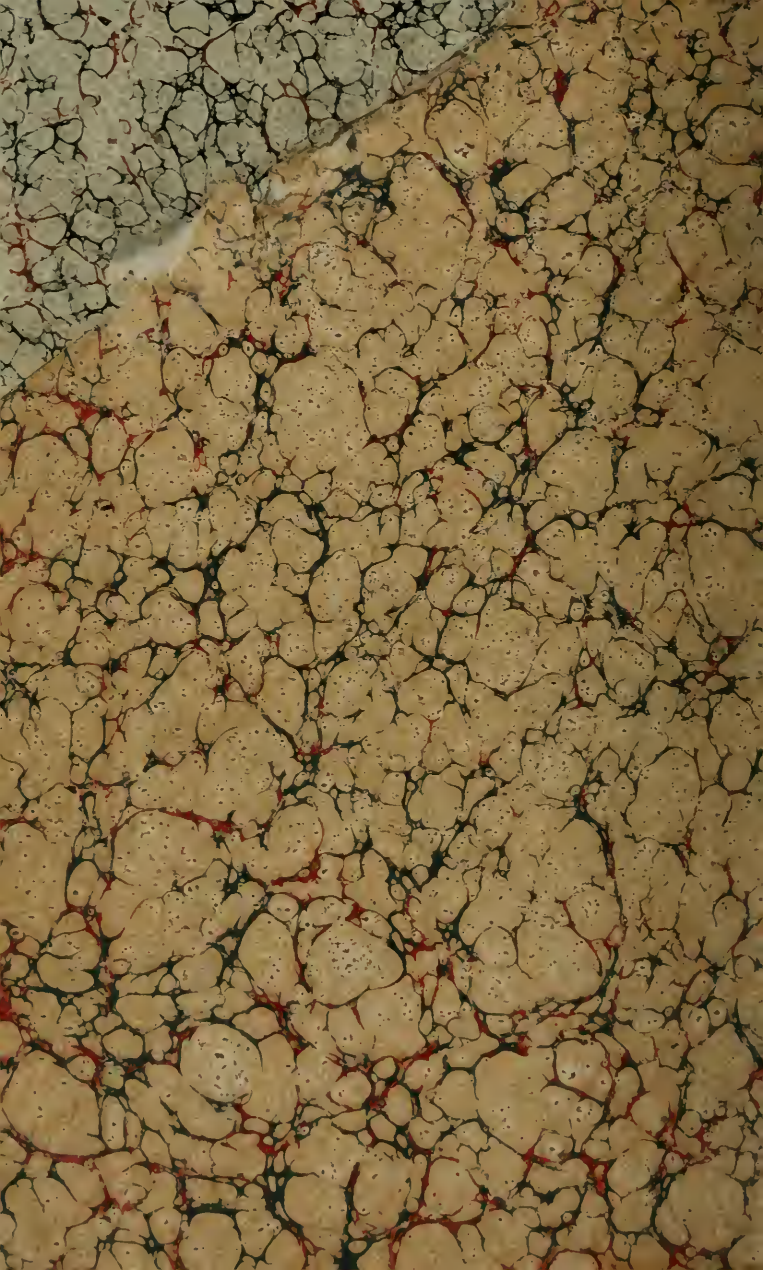






PQ
2342
M28
Z88
1865
SMRS

JOSEPH DE MAISTRE

SES DÉTRACTEURS, SON GÉNIE

Imp. de L. TOINON et Cᵉ, à Saint-Germain.

JOSEPH
DE MAISTRE

SES DÉTRACTEURS, SON GÉNIE

PAR

M. ROGER DE SEZEVAL



PARIS
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
TOLRA ET HATON, ÉDITEURS
68, RUE BONAPARTE

1865

Tous droits réservés

PRÉFACE

Pendant de longues années, les écrivains du libéralisme se sont plu à répandre sur le nom de M. de Maistre la haine, le ridicule et le mépris. « Prophète de la loi de sang! Apologiste du bourreau! Demeurant d'un autre âge! » Quelques-uns ajoutaient : « Philosophe de salon! » Sous quels ineptes sarcasmes n'ont-ils pas tenté d'étouffer sa parole et sa gloire? Longtemps l'injure a tenu lieu d'examen, de discussion et de jugement. Haïr, a dispensé d'entendre et de raisonner. Du sen-

timent vif de cette implacable injustice est née l'idée de ce livre; mais l'exécution en a été déterminée par une évolution singulière de la critique ennemie. On sait la publication sortie des archives de Turin. Qui n'a lu cette correspondance politique du comte de Maistre, cyniquement découpée, et plus cyniquement commentée? L'éditeur, révolutionnaire saint-simonien, à la faveur de ses ciseaux et de ses gloses, prétend offrir au public un Joseph de Maistre tout nouveau, précurseur souvent involontaire, parfois habile, des rêveries humanitaires et progressistes. Il réhabilite à ce prix le penseur ridiculisé par les libéraux; il daigne lui restituer l'Intelligence, mais à la condition de lui ôter la Conscience et la Foi. Thèse audacieusement extravagante. La *Revue des Deux-Mondes* s'en est emparée.

Il est parmi les libres penseurs, de ces esprits malades, qui, chose bizarre, cherchent

à établir par *voie d'autorité* le doute même et la négation. La publication piémontaise suggérait à ces négateurs mal assurés un patronage inattendu. Dans ces molles incertitudes et ces besoins d'équivoque indépendance impudemment attribués à l'écrivain catholique, ils aimaient à retrouver les traits caractéristiques de leurs langueurs et de leurs malaises. L'image défigurée de Joseph de Maistre, ce dérisoire crayon d'un génie sain et robuste, était devenu comme le miroir de leur âme! Dès lors, on a cru pouvoir procéder à de nouvelles études sur cet auteur *si mal compris!* Ce grand et glorieux moderne est devenu, comme l'antiquité sacrée, l'objet d'une exégèse particulièrement obstinée à trouver en lui tout autre que lui-même. Et les procédés de cette exégèse ne diffèrent point de ceux du rationalisme antichrétien. Saint Jérôme, suivant celui-ci, n'est qu'un inepte hébraïsant qui lègue

des contre-sens à la naïve admiration de Bossuet; et M. de Maistre, si l'on en croit ses nouveaux critiques, n'est qu'une intelligence désorientée. Cet esprit si clair n'a jamais pénétré le fond de ses propres pensées; cette âme si droite n'a jamais démêlé le secret de ses intentions!

L'étrange contradiction élevée entre les adversaires a donné tout naturellement la division de ce livre. La première partie : JOSEPH DE MAISTRE, PROPHÈTE DU PASSÉ, réfute le vieux préjugé libéral. La seconde partie : JOSEPH DE MAISTRE, VISIONNAIRE DE L'AVENIR, réfute le paradoxe rationaliste et révolutionnaire.

La troisième partie, sous ce titre : JOSEPH DE MAISTRE, PENSEUR CATHOLIQUE, maintient brièvement ce grand homme dans sa gloire de fervent apôtre de l'autorité et de l'unité.

Le défenseur de M. de Maistre ne saurait être plus heureux que son illustre client; il

s'attend bien à être traité d'absolutiste; car il est convenu de nos jours que quiconque veut des maximes suivies et des vérités entières, est partisan du pouvoir absolu. Inconcevable absurdité! Comme s'il n'était pas au contraire d'une suprême évidence que l'absolutisme ne peut s'établir que par l'énervation des doctrines et dans l'interrègne des principes? Mais sur toutes les questions essentielles, les malentendus abondent, d'autant plus invincibles, qu'ils sont rarement involontaires. Ce n'est pas sans doute par pure inadvertance qu'un écrivain comme M. Guizot, au début de ses Mémoires, se plaît à qualifier tous « les adversaires des libéraux de la Révolution » d' « hommes de l'ancien régime, » et dénonce ceux qu'il appelle « disciples fougueux de M. de Maistre, » comme partisans de l'absolutisme ou ennemis de la liberté.

Le publiciste dont la sérénité olympienne

affecte de planer au-dessus des passions des hommes, ne devrait pas descendre à ces insultantes méprises; il se devrait à lui-même de savoir qu'un admirateur de M. de Maistre, c'est-à-dire un chrétien catholique, n'appartient pas plus au Despotisme qu'à la Révolution [1].

Le siècle est mené par un certain nombre de mots, perfides introducteurs d'idées et de faits entièrement contraires à l'étiquette qui les couvre. Nos médiocres *grands hommes*, plus encore que le vulgaire, peut-être, demeurent englués à la piperie de ces mots. Quand ces idoles du langage verront baisser leur crédit, nous toucherons à des jours

1. « Je ne songe pas, dit encore M. Guizot, à entrer avec les apôtres du pouvoir absolu dans une discussion de principes : en ce qui touche la France de notre temps l'expérience, *une expérience foudroyante*, leur a répondu. » M. Guizot parle d'expérience foudroyante; — il est fier de 1830 et il oublie 1848. Ne dirait-on pas que la foudre alors est tombée à ses pieds et qu'il est resté debout?

meilleurs. Le moment où il nous sera donné d'apercevoir ce signe consolant est encore loin de nous; mais cette triste certitude ne découragera pas les défenseurs de la vérité. Ils y trouvent au contraire un motif plus puissant de travailler à démasquer l'erreur. Lorsque le savoir et le talent viennent se joindre à la bonne volonté, ce devoir est rempli d'une manière plus efficace. Sous ce rapport, M. Roger de Sezeval nous paraît en règle. Voilà pourquoi, des circonstances particulières ayant mis son livre entre nos mains, nous lui avons demandé l'autorisation de le publier.

Du Lac.

JOSEPH DE MAISTRE

SES DÉTRACTEURS, SON GÉNIE

PREMIÈRE PARTIE

JOSEPH DE MAISTRE, PROPHÈTE DU PASSÉ

I

M. de Lamartine. — *Entretiens littéraires.*

C'est un signe certain que la Vérité daigne avouer les efforts tentés pour la défendre, quand elle permet que le penseur ou l'apologiste chrétien reçoive sa part des insultes et des malédictions dont elle-même a été chargée pendant son passage sur la terre. M. de Maistre a, plus qu'aucun autre, obtenu cette gloire de souffrir dans son génie et ses œuvres une vraie persécution pour la justice. L'opposition qu'il soulève est d'un ordre parti-

culier. Ses contradicteurs ne sont pas des critiques ordinaires, ce sont des ennemis, — et des ennemis transportés de cette sorte de haine qui voudrait frapper en lui un autre que lui. Leur malignité, en effet, est si révoltante, leur aveuglement tout à la fois si volontaire et si invincible, leur déraison si manifeste qu'on admire que la vérité puisse être haïe à ce point dans ceux qui l'aiment!

Quarante années se sont écoulées depuis la mort de Joseph de Maistre, et depuis quarante ans ce spectacle est donné. Cette fièvre odieuse ne s'est point ralentie, l'invective ne s'est point lassée; les derniers jours ont encore accru ce trésor d'injustes colères. Après les sectaires et les sophistes de la révolution, après les sceptiques qui de temps à autre voudraient faire monter l'accusation à un ton spécieux et grave, on a vu paraître les déserteurs des doctrines anciennes, et ceux-là, les derniers de ces impuissants persécuteurs, on les distingue au souffle bruyant de leur inimitié en retard. Entre les pierres entassées sur le sol par les fanatiques de la première heure, ils n'ont ramassé ni les moins honteuses ni les moins souillées. Il semble que cette originalité suffise à leur courage que leur nom figure parmi ceux des hommes habitués à lapider les plus glorieuses mémoires.

I

M. de Lamartine (on ne le sait que trop) est un de ces transfuges : intelligence échouée, et qui n'a plus que des paroles de rancune contre les vigoureux esprits qui n'ont point touché l'écueil. Il se croirait au-dessous du niveau commun, — quelle modestie ! — s'il cessait de mêler sa voix au chœur banal des insulteurs du passé. Ami et flatteur de Béranger, il ne lui restait plus qu'à rabaisser le comte de Maistre, au gré de la passion irréligieuse, cette vieille maîtresse qui s'est emparée de son âme, et il a réuni dans les pages du *Cours familier de littérature* tous les traits que sa dédaigneuse malveillance avait déjà semés çà et là contre ce grand penseur et ce grand homme de bien. Malveillance étrange, — mais dédain plaisant à coup sûr ! — et pourtant, il est vrai, M. de Lamartine se contente de dédaigner. Il dédaigne ce qui le passe. — N'espérez donc jamais qu'il essaye d'appuyer d'un raisonnement, d'une preuve, ses capricieuses attaques. Il faudrait pour cela qu'il prît la peine de penser. — Qui ? lui !... Un génie si sublime ne réfléchit que par accident. Il pose des axiomes, il rend des oracles :

entende qui a l'oreille docile ! — Recueillons donc ces axiomes, écoutons ces oracles à mesure qu'ils vont tomber du trépied. Nous reviendrons ensuite aux critiques inférieurs de talent ou de renommée.

Le quarante-deuxième entretien du *Cours familier de littérature* débute par ces mots :

« *Virgilium vidi tantum*; ce qui veut dire ici : J'ai connu personnellement ce grand écrivain qu'on nomme le comte de Maistre. Je l'ai connu *homme*, et je l'ai vu passer *prophète.* »

M. de Lamartine fait l'agréable, et cette antithèse ironique lui paraît si neuve qu'il la reproduit cinq fois en deux pages. Au malheur de la trouver excellente, ajouterait-il la simplicité de s'en croire l'auteur ?

Il continue :

« C'est toujours un grand avantage pour parler d'un écrivain que d'avoir vécu dans sa familiarité : *car il y a beaucoup de l'homme dans l'auteur.* « Vérité un peu mûre ; elle n'est pas de celles que le discret Fontenelle eût retenues dans le creux de sa main. Depuis longtemps déjà l'*auteur* joue de bien mauvais tours à l'*homme,* et celui-ci ne s'en doute guère : l'amour-propre lui rend une sorte d'innocence.

« Vos portraits du comte de Maistre, s'écrie M. de Lamartine, sont des portraits d'imagination. Le mien est un portrait d'après nature. » Qui ne céderait à une telle assurance, si d'ailleurs la défiance n'était un peu éveillée sur cette habitude prise par

le poëte de s'attribuer, même dans les sujets les plus épineux, une compétence tout à fait inattendue? Pour peu qu'on ajoute foi à ses *Entretiens*, aucun orientaliste n'aura pénétré plus avant que lui dans les mystères religieux et philosophiques de la Chine et de l'Inde. Et n'aurait-il pas aussi, le premier d'entre les mortels, levé le voile d'Isis [1] ? — Son génie a donné encore de longues veilles à la Grèce. J'ai lu, il y a quelques années, l'annonce solennelle d'un récit nouveau de la vie d'Alexandre sur des monuments inconnus à l'antiquité... — En vérité, où M. de Lamartine a-t-il donc pris le temps de nous révéler ce poëte que tout le monde connaît, et de devenir cet érudit que tout le monde ignore?

Quant au portrait du comte de Maistre qu'il nous promet ici « d'après nature, » ne l'a-t-il pas déjà tracé dans ses *Confidences?* Ne nous a-t-il pas raconté que M. de Maistre « était une âme brute, une intelligence peu policée; qu'il ne savait rien que par les livres et qu'il en avait lu très-peu... ; c'était, ajoutait-il, un homme d'une grande taille, d'une belle et grande figure, etc., etc... » Or, les témoignages d'une illustre amitié, plus fidèle que l'ima-

1. « Et en la ville de Saïs, l'image de Pallas qu'ils estiment estre Isis avoit une telle inscription : Je suis tout ce qui a esté, qui est, et qui sera jamais, et n'y a encore eu homme mortel qui m'ait descouverte de mon voile. »

Plutarque, *de Isis et Osiris*, (Amyot.)

gination du poëte[1] à la mémoire de M. de Maistre, nous apprennent qu'il était d'une taille moyenne et de traits irréguliers. Les documents grecs, relatifs à l'histoire d'Alexandre, avaient échappé sans doute à son érudition, et pourtant douze ou quinze heures d'étude et de lecture par jour, pendant plus de trente ans, doivent en donner une idée assez respectable. Enfin, devant ces derniers traits : « âme brute, intelligence peu policée, » il faut s'incliner et convenir humblement que M. de Maistre n'était pas assez civilisé pour écrire *Raphaël* ou *Graziella*. Étrange portrait du comte de Maistre, qui ne reproduit exactement que la fantaisie de M. de Lamartine, et cette fantaisie s'est encore prise pour modèle en croyant retracer pour la seconde fois l'image de l'auteur des *Soirées*.

M. de Lamartine aime à reporter l'esprit de ses lecteurs sur ses jeunes années. Il est heureux de les ramener à la source obscure, mais jaillissante d'espérance et qui déjà promet ce fleuve qu'elle doit être un jour, plein de grandeur et de majesté. C'est donc avec une singulière complaisance qu'il nous montre, causant familièrement ensemble, « le vieillard aujourd'hui *devenu prophète* » (il y tient !) et « le jeune homme qui, *après avoir été arbitre mo-*

1. Lettres de Madame Swetchine. — Voir à la fin de ce volume, au sujet de cette illustre amie du comte de Maistre, une réponse à deux articles assez inconvenants insérés par M. Sainte-Beuve dans *le Constitutionnel* : ann. 1862.

mentané presque du monde, jugera le vieillard *pour gagner sa vie...* »

Personne n'ignore que M. de Lamartine a été pour quelque chose dans les mouvements du monde et de la France. La France et le monde n'en sont qu'un peu plus malades. Comme la destinée de l'auteur, la phrase est grandiose de dessein, mais que la chute en est à plaindre! Quoi! juger pour gagner sa vie, et non plus pour satisfaire à la justice! Quoi! fonder cette noble fonction sur la nécessité toujours un peu rapetissante de gagner son pain! Mais juger pour vivre, c'est s'exposer à vendre la justice et réduire la conscience à demander si la vie en vaut la peine.

Le trait suivant est d'un prodigieux orgueil d'enfant: « Étonnez-vous donc, s'écrie M. de Lamartine, des volte-faces de la destinée et respectez donc quelque chose après cela. »

Le sourire est l'obole qu'on doit au sublime manqué.

« Eh bien, continue M. de Lamartine, dès cette époque, je respectais beaucoup l'éloquent et majestueux vieillard, sans soupçonner cependant que je causais avec un *demi-Dieu*. »

Demi-Dieu n'est pas plus piquant que prophète. Les lignes apollinéennes du talent de M. de Lamartine répugnent aux airs facétieux. Il a une solennité un peu monotone, et qui attache invinciblement ses doigts à la lyre. Tout ce qui ressemble à un

trait léger altère la beauté pindarique de ce profil.

« C'est, dit-il, la petite vallée de Savoie qui a donné au XVIIIe et au XIXe siècle les deux plus magnifiques écrivains de paradoxes du monde moderne, Jean-Jacques Rousseau et le comte de Maistre... *Phénomène littéraire qui doit avoir sa raison cachée dans les choses.* » Quel effort de spéculation!.. Qu'est-ce qui n'a pas sa raison cachée dans les choses ou plus exactement dans la raison universelle des choses? Le point essentiel est d'atteindre cette raison et de la produire.

« L'un (Jean-Jacques Rousseau), le paradoxe de la nature et de la liberté poussé jusqu'à l'abrutissement de l'esprit et à la malédiction de la société et de la civilisation... L'autre (M. de Maistre), le paradoxe de l'autorité et de la *foi sur parole poussé jusqu'à l'anéantissement de la liberté personnelle, jusqu'à la glorification du bourreau et des foudres de Dieu contre la liberté de penser.* »

M. de Lamartine, qui a tant de dédain pour la *vieillesse des choses*, devrait bien employer à aiguiser ces traits émoussés et séniles l'éternelle jeunesse de son talent. Cette amplification libérale à propos et à côté des doctrines de M. de Maistre n'est pas jeune; elle n'a jamais été gaie ni spirituelle. Elle est de l'âge de *Lisette* et du *Dieu des bonnes gens.* Cela est vieux, cela est mort, cela est retourné en fétide poussière! Ah! si, moins profondément plongé dans l'étude des antiquités de la Chine et de l'Inde,

M. de Lamartine avait accordé seulement dix minutes à une lecture sensée de quelques pages de M. de Maistre, il se serait épargné la honte de redire, lui, ces insupportables balivernes.

Un peu plus loin il insinue que des deux frères de Maistre le véritablement grand est l'auteur du *Lépreux :* « car, dit-il, il n'y a de grand dans le talent que l'émotion. Gloire aux larmes ! » O prodige d'irréflexion ! Le critique ne voit que l'émotion de la sensibilité, il néglige celle qui naît de la puissance et du jet des pensées. « Gloire aux larmes ! » c'est-à-dire aux larmes des yeux, et vous oubliez les larmes de l'âme, les larmes de l'intelligence, les larmes de la pure admiration.

M. de Lamartine aborde enfin le premier chef-d'œuvre du comte de Maistre, les *Considérations sur la France*, dont il cite les premières lignes en ajoutant : « Cela continue ainsi pendant plusieurs pages, pages plus semblables à une *ode d'Orphée* célébrant la Divinité dans ses lois qu'à un *pamphlet de publiciste dépaysé* contre la Révolution qui l'exile. » Sens, logique, convenances sont également absents de cette critique. Ces pages d'admirable prose (celle du comte de Maistre) n'offrent pas ce contraste que leur détracteur imagine entre la grandeur des développements qu'il exalte jusqu'à l'inspiration lyrique, et la petitesse du dessein qu'il rabaisse jusqu'au pamphlet. Les grandes œuvres n'offrent jamais cette disproportion ridicule. Quand la parole

est grande, forte et vraie, c'est qu'elle enveloppe une pensée grande, forte et vraie. La tactique de M. de Lamartine est aujourd'hui de glorifier la révolution, ses hommes, ses doctrines, et de jeter l'insulte aux adversaires. Les plus nobles infortunes le trouvent souriant et moqueur. L'écrivain supérieur, le juste chassé de son pays par la démagogie étrangère, il le traite de *pamphlétaire dépaysé;* mais en revanche il exalte Mirabeau, « philosophe, orateur et législateur, *dépouillant ses vices avec son habit de tribun.* » Rien ne peut étonner après de telles indignités. Aux yeux du critique voltairien, l'auteur des *Considérations* n'est plus qu'un écrivain de parti, « dont le sophisme devait aboutir à la servitude. » Il lui reproche de n'avoir pas voulu revenir sur ses pas, parce que « la vérité pure ne lui plaisait pas assez. » Ainsi, *la vérité pure* a inspiré toutes les évolutions de M. de Lamartine. Qui s'en fût jamais douté? Qui eût jamais prêté à l'illustre poëte cet infatigable besoin de la vérité? Et qui pourrait le croire quand aucun mot ne sort de sa plume qui ne prouve par surabondance que personne au monde ne possède à un plus haut degré la faculté de s'en passer?

Est-ce donc par goût pour la vérité pure qu'il appelle ce livre, à peine effleuré d'un œil distrait, « un dithyrambe à la Némésis révolutionnaire? *La hache*, dit-il, *excusée de tout, pourvu qu'elle frappe!* » Où en sommes-nous? Quoi! voilà l'implacable ennemi de

la révolution travesti en conventionnel?... Ah! quand les beaux esprits, poëtes, orateurs, éloquents publicistes, qui ont été *les arbitres momentanés presque du monde et de leur pays*, lisent à la façon de M. de Lamartine, comment la foule ignorante doit-elle lire ?

Le *dithyrambe à la Némésis révolutionnaire* est, suivant le critique, « un livre *nul comme prophétie;* » et par une bouffonnerie de logique dont lui seul est capable, il se moque du prophète en reconnaissant l'accomplissement de la prophétie! Mais écoutez la raison dont il prétend autoriser ses railleries; elle est digne d'un esprit si rare : « Si le comte, dit-il, était prophète pour l'événement, il n'était pas prophète pour le temps. Car ce qu'il annonçait *pour demain,* est arrivé à *vingt-cinq ans de distance.* »

Compter, de 1797 à 1814, *vingt-cinq ans*, est une légèreté en arithmétique; accuser M. de Maistre d'avoir assigné une date à l'accomplissement de sa prophétie, n'est pas d'une délicatesse raffinée; enfin, ne serait-ce pas une petitesse bien misérable, qui chicanerait sur quelques années, dans l'hypothèse même où une prédiction, très-décisive par l'événement, eût été un peu flottante par la date ?

N'en déplaise à M. de Lamartine, il était assez glorieux de dire, vers 1796, à la monarchie renversée : Tu seras relevée, — et à la république triomphante : Tu es impossible. — La parole de ce vengeur « de l'ancienne politique et de l'ancienne foi, »

qui rajeunissait, dites-vous, « par la jeunesse de son style, la vieillesse des choses ; » cet oracle, convenez-en, était un peu plus sûr que celui des vieux païens, qui prophétisaient à la foi chrétienne trois cents ans d'existence, et que celui des païens du XIX[e] siècle, philosophes et poëtes humanitaires, qui daignent s'incliner devant les trois siècles qu'ils permettent encore à sa durée.

M. de Lamartine est intraitable à l'égard du comte de Maistre. Quand le noble penseur développe sur une base toute chrétienne ses grandes solutions du problème de l'ordre providentiel en ce monde, le critique le bafoue comme un imbécile apologiste des choses mortes. Énonce-t-il, au contraire, quelque principe d'où pourrait sortir certaine conséquence moins défavorable aux idées actuelles, la vertu indignée du critique se voile la face et crie à l'immoralité.

Ainsi, M. de Maistre écrivant, à Vienne, à madame de Pont :

« Qui peut douter, dit-il, qu'en Angleterre, Guillaume d'Orange ne fût un très-coupable usurpateur ? et qui peut douter que Georges III, son successeur, ne soit un très-légitime souverain ? » — « Quelle doctrine ! s'écrie M. de Lamartine que celle en vertu de laquelle l'usurpation de la veille est légitime le lendemain ! Quelle morale que celle où le temps transforme le crime en vertu ! » Il suffit donc que M. de Maistre exprime une vérité très-

sagement libérale, pour que M. de Lamartine, brusquement transformé en austère jacobite, cesse d'admettre la doctrine de la prescription, doctrine certaine, salutaire et inévitable en ce triste monde, où la poursuite excessive du droit renverserait le droit. « Il n'y a qu'une bonne politique, comme une bonne physique, ajoute M. de Maistre, c'est la politique expérimentale. » Et M. de Lamartine gémit : « Quelle amnistie à toutes les infidélités! » Remarque touchante, mais en vérité j'admire beaucoup moins ces tendres susceptibilités de conscience dans une âme délestée d'ailleurs de *la vieille foi,* que je ne m'étonne de ce parti pris de haïr et de mépriser intellectuellement, poussé si loin qu'il importe peu à M. de Lamartine de se contredire, pourvu qu'il contredise : *Malunt nescire quia jam oderunt.* Cette animosité ne se borne pas aux doctrines, elle va jusqu'à une critique puritaine des moindres actes de la vie diplomatique du comte. Quelques phrases légères sur la belle Maria-Antonia, sur la nécessité d'envoyer à la cour du Nord un secrétaire d'ambassade jeune et beau, etc... trouvent dans l'amant d'Elvire un censeur inexorable!... M. de Maistre cherche-t-il à rétablir la maison de Savoie, soit par la Russie, soit par la France, M. de Lamartine se moque de cette « tête qui fermente de Restauration. » Veut-il, en faveur de son maître dépouillé, tenter une démarche personnelle auprès de l'empereur des Français, M. de

Lamartine flétrit ce projet comme une aberration de zèle ; et le poëte homme d'État, qui, vingt lignes plus haut, s'érigeait en une sorte de *Blondel* à outrance des *Richards* détrônés, accorde tout son assentiment aux insolents procédés dont la triste cour de Cagliari et son triste ministère payaient la fidélité de ce grand homme, si inviolablement dévoué à des princes médiocres et ingrats. M. de Lamartine relève comme exagérées les plaintes du comte. J'admirerais l'héroïsme de cette critique, si M. de Lamartine eût pris la peine de s'assurer que des blessures qui arrachent un cri à une âme virile et chrétienne sont des blessures imaginaires.

Voici un trait rapide de la vie d'humiliations et d'épreuves que Sa Majesté Sarde faisait à ce noble serviteur :

Il est envoyé brusquement, à travers l'Italie et l'Allemagne, à Saint-Pétersbourg, « gouffre unique en Europe de luxe et de dépense, » et il ne lui est pas tenu compte de ses frais de voyage. Séparé pour des années de sa femme et de ses enfants, il est réduit à une véritable détresse. Son traitement est arrêté : madame de Maistre, restée seule à Turin, vend son argenterie pour vivre. Entre un logement cédé par un dentiste, d'où il sort faute de suffire au loyer, et un autre logement où il va succéder à un chanteur de l'Opéra, il est forcé d'aller à l'auberge. Il ne peut paraître aux fêtes de la cour de Russie qui exigent sa présence, faute d'un habit ou d'une décoration que

lui refuse obstinément son gracieux maître. A bout de ressources et de patience, il écrit au chevalier de Rossi : « Le sort est déchaîné contre moi. Je prends le parti de vous envoyer une feuille de mon livre de comptes tel qu'il est griffonné par mon valet de chambre. Lisez cette belle pièce; vous y admirerez surtout le prix du peu de repas que je prends chez moi... Vous me direz que j'ai l'espoir d'être payé en Sardaigne ; mais qu'est-ce que ma femme peut acheter avec un espoir?... S'il y avait en ce pays une ombre de délicatesse et de véritable amour pour Sa Majesté, je ne vous écrirais pas cette lettre. Comment voulez-vous me forcer à quereller, toute l'année, pour cette somme à disputer, à mendier? Celà est horrible et insupportable. J'en ai honte, comme si j'avais tort... J'ai mangé tout ce que je possédais à moi; malgré ce sacrifice, je ne puis attendre au mois de février... » — On lui refuse tout... Deux fois il donne sa démission, deux fois on la refuse, et il se résigne à subir jusqu'à la fin non-seulement les souffrances de cet incroyable dénûment, mais encore tous les soupçons, toutes les avanies, et les leçons ineptes et brutales que cette ladre cour prodiguait au zèle le plus intelligent et le plus actif. Enfin, la Restauration accomplie, poursuivi des mêmes jalousies, harcelé par les mêmes défiances, méconnu de la royauté qui ne sut ni le récompenser de ses services, ni du moins le dédommager de la perte entière de sa fortune

confisquée par la révolution française, il meurt laissant à ses enfants pour tout héritage une terre de la valeur de cent mille francs à peine, dont un prêt généreux de M. de Blacas lui avait facilité l'acquisition.

Qu'on nous dise encore que le comte de Maistre se plaignait à tort! Trop heureux sans doute de se payer, pour tant de sacrifices, de la joie pure du sacrifice même! Question d'argent? Ah! fi donc, s'écrient les beaux esprits de nos jours, si stoïques, si détachés; ceux-là surtout qui prétendent que la France, reconnaissante du *progrès* qu'elle leur doit, les remette en possession de cette opulence millionnaire qu'ils ont jouée de gaieté de cœur à la rouge-et-noir des révolutions sociales!

II

M. de Lamartine passe à l'examen des grands ouvrages de M. de Maistre; et voici la définition qu'il donne du livre des *Soirées :* « Sorte de dialogues de Platon chrétien écrits à la cour d'un roi des Scythes... dans les loisirs d'un ambassadeur sans cour, loisirs interrompus seulement par quelques dépêches sans affaires... dialogues à tous hasards de pensée... Tantôt M. de Maistre procède de Jean-

Jacques Rousseau, tantôt il essaye de procéder de Voltaire, mais sans atteindre à l'atticisme du sarcasme voltairien[1]... Tantôt il ne procède que de lui-même... C'est alors qu'il est le plus admirable d'improvisation et d'éjaculation de ses idées... »

Voilà un livre correctement jugé ! avec une convenance d'expressions et une logique de style incomparables ! Quelle finesse dans ce trait : « tantôt il ne procède que de lui-même. » Il essaye vainement de procéder de Voltaire, mais il procède sans difficulté de Rousseau. Et de quelle manière ? Rien de plus simple. Les *Soirées* débutent par un paysage. Or, toute description en prose relève de la *Profession de foi du vicaire savoyard*; donc, etc. « On sent l'homme qui a vu les Charmettes et conversé *peut-être* dans sa jeunesse avec madame de Warens. » *Peut-être* voile prudemment un petit anachronisme littéraire. Pour le sauver tout à fait, il serait plus exact de dire : Conversé *peut-être dans son enfance*. Or, qui croira jamais que la sollicitude des parents du comte de Maistre fût assez endormie pour laisser leur cher enfant converser avec la *maman du citoyen de Genève?* Il ne faut pas omettre ici la raison profonde que l'éloquent critique assigne à cette prétendue ressemblance

1. *Cuistre, gredin, polisson, pédéraste, chien-barbet,* etc : tels sont les condiments attiques de la plaisanterie voltairienne. Nous accordons ici à M. de Lamartine l'infériorité de M. de Maistre. Non, il n'a jamais atteint à cet atticisme.

entre les premières pages des *Soirées* et le début du Vicaire-Déiste. « Toutes les fois que l'homme se prépare à parler dignement de Dieu, il éprouve le besoin de se mettre en face de la Nature. » Cette parole serait assez pieuse dans la bouche d'un Brahmane ou d'un Bouddhiste, d'un sage païen, d'un homme, s'il en pouvait être un seul, pour qui le sang de la nouvelle alliance n'aurait pas coulé ; mais l'auteur de l'*Hymne au Christ* devrait-il oublier que les pensées les plus dignes de Dieu ne viennent qu'au pied de la croix ?

Le gouvernement temporel de la Providence est le sujet du livre des *Soirées*. Dans le premier entretien, si l'on en croit le critique-poëte, M. de Maistre tend à prouver « cette contre-vérité trop évidente que le juste est récompensé par les biens d'ici-bas, et que le méchant est puni par des maux temporels, expiation immédiate de ses fautes... Si cela était démontré, ajoute M. de Lamartine, ce serait un argument terrible contre les rémunérations et les expiations de la vie future. » Assurément ! et si cette analyse était fidèle, un homme de génie, chrétien catholique, demeurerait convaincu d'une suprême ânerie théologique et philosophique. Je rétablis donc le texte de M. de Maistre :

« Il est évidemment faux que le crime soit en général heureux et la vertu malheureuse en ce monde : il est, au contraire, de la plus grande évidence que les biens et les maux sont une espèce de

loterie, où chacun, sans distinction, peut tirer un billet blanc ou noir. Il faudrait donc changer la question, et demander pourquoi, dans l'ordre temporel, le juste n'est pas exempt des maux qui peuvent affliger le coupable, et pourquoi le méchant n'est pas privé des biens dont le juste peut jouir [1]... »

Telle est la *lettre* dont M. de Lamartine a su tirer l'étrange *esprit* qu'il nous donne comme l'esprit même de M. de Maistre! En vérité, l'on s'étonne de cette souveraine infidélité!... M. de Lamartine prendrait-il donc aujourd'hui pour lire les yeux et l'esprit de quelque secrétaire?

Il rapporte un passage que M. de Maistre emprunte à la législation de Brahma, passage qui attribue aux princes, comme une prérogative divine, le droit de punir les crimes. Sur l'antiquité controversée de ce texte et sur l'époque où l'auteur a vécu, M. de Maistre se contente d'opposer à l'autorité de William Jones celle du géographe Pinkerton. Ce dissentiment entre les deux savants anglais irrite M. de Lamartine; mais, par une bizarre animosité, il s'en prend personnellement au comte de Maistre de l'opinion de Pinkerton, qui lui déplaît. Car il ne peut souffrir le moindre doute sur l'antiquité des livres hindous et sur leur antériorité au Pentateuque. « M. de Maistre, dit-il, *que toute antiquité de la sagesse humaine épouvante*, parce qu'il

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 17.

veut que toute sagesse date d'hier, *conteste la date de cette citation...* » et il ajoute : « Un philosophe sérieux devait-il, en sujet si grave, *permettre à sa plume de telles facéties?...* » Quoi! il n'est pas permis à M. de Maistre, sans encourir l'insulte, d'exprimer une hésitation... qu'il eût sans doute retirée devant l'imposante autorité de M. de Lamartine? En vérité, il n'y a de *facétieux* ici que les distractions du critique. C'est la première fois que l'on accuse, et que lui-même accuse l'illustre écrivain d'être *épouvanté* de l'antiquité de la sagesse humaine. Il ne voit donc plus, il n'entend donc plus la meute des *aboyeurs* au prophète du passé?

Le second entretien des *Soirées* trouve le critique un peu plus indulgent : « Ce dialogue, dit-il, cesse d'être un sophisme. » Le mal héréditaire est un fait que M. de Lamartine veut bien accepter. Il daigne se rendre à l'expérience des siècles; et il ajoute : « *Le christianisme lui-même est évidemment sorti de cette universelle tradition du monde, car son premier nom fut rédemption.* » Et quel est donc son autre nom? le nom qu'il porte aujourd'hui? Le critique devrait nous l'apprendre. Il devrait bien aussi jeter quelque jour sur cette phrase sournoise : « Évidemment sorti de cette universelle tradition du monde, » où le christianisme, par un habile sous-entendu, ne se présente plus que comme une sorte d'éclectisme raisonnable, fruit naturel de la sagesse humaine.

« Ce dialogue, ajoute M. de Lamartine, rappelle Pascal, mais Pascal raisonnable, au lieu de Pascal *halluciné par la peur de Dieu...* » Voilà qui n'est pas neuf; c'est du Cousin, du Condorcet et du Voltaire. L'acharnement servile à répéter cette odieuse sottise tient du surnaturel. M. de Lamartine en est-il donc venu à croire ce qu'il vient d'écrire? Quoi! Pascal est *halluciné*, pour craindre le Dieu du Sinaï et le Dieu du Calvaire! et M. de Lamartine est raisonnable, pour tendre la main au Dieu de Voltaire et du *curé Mellier!* Pascal est un insensé, et M. de Lamartine est un sage! Ah! cela est trop fort!... Rentrez donc un peu en votre âme et voyez mieux ce que vous êtes. Un artiste rare — un bel esprit. — Votre raison flotte à tous les vents de la popularité littéraire; elle dépend de tous vos caprices et tourne à leur gré. Vous n'avez la science, vous n'avez la conscience sérieuse ni des vérités qui vous échappent par hasard, ni des erreurs qui jaillissent de vous comme de source, et du fond d'une telle misère, qui s'estime un faîte de gloire, vous insultez un tel génie... Ah! vous êtes *chose légère* — passez-moi ce mot d'un poëte — et bien mal inspiré d'approcher ainsi du nom de Pascal. Vous amenez gratuitement une comparaison où vous avez tout à perdre. Les cent volumes sur lesquels vous montez pour vous grandir, quelques cent autres volumes, si vous voulez, ajoutés encore à votre taille, vous laisseront toujours comme

un infiniment petit auprès de l'immortel apologiste. Entre vous et lui, il y a une sorte d'infinie disproportion qui vous anéantit. Éloignez-vous, de grâce ! Cette dénigrante petitesse fait pitié en présence d'une telle grandeur.

Revenons aux *Soirées.*

« L'entretien sur la guerre, dit M. de Lamartine, est à la fois le chef-d'œuvre de style de M. de Maistre et son chef-d'œuvre de sophisme. » Citant ces paroles célèbres : « La guerre est donc *divine*, puisque c'est une loi du monde, » le critique les appelle « *les plus fatalistes* qu'aucune plume ait osé écrire, » et il ajoute avec cette profondeur de sens à laquelle on s'accoutume difficilement : « Le meurtre et l'anthropophagie sont donc *divins*, car ces monstruosités sont une loi du monde... » Puis, pour refrain, l'injure : « Il n'y a pas un mot dans ce dialogue qui révèle un *philosophe évangélique*. M. de Maistre semble n'avoir lu que la Bible : c'était un *prophète de la loi de sang.* » Ces paroles sont d'une incroyable frivolité. Le sens du mot *divin* est pris vulgairement et dans cette acception commune qui prête à toutes les déclamations. Quoique contradictoires à l'idée très-superficielle que l'on peut se faire de la bonté divine, les fléaux n'en sont pas moins *divins*, puisqu'ils manifestent la justice en accomplissant l'expiation; et l'observation de M. de Lamartine est d'autant plus inconséquente qu'il vient d'admettre l'hérédité du mal, c'est-à-dire la chute originelle,

L'assimilation de la guerre au meurtre et à l'anthropophagie est d'une absurdité surprenante. Quelle apparence de confondre ainsi le juste qui ne porte pas l'épée en vain, avec le lâche meurtrier ou le hideux anthropophage? L'assassin et le cannibale, ces épouvantables rebuts de la nature humaine, n'exécutent pas, grâce au ciel, une loi du monde, ils n'obéissent qu'à l'instinct fatal de leur propre perversité. De ces deux monstruosités de l'ordre moral, la civilisation rend l'une plus rare, elle n'offre aucun vestige de l'autre; et cependant, les nations les plus policées ne sont pas celles que la guerre visite le moins. Aucun degré de culture dans les âmes, aucune élévation d'esprit, aucune vertu n'exclut les armes, et quoique l'humanité frémisse, il n'est pourtant rien de grand dans l'humanité qui répugne aux sanglantes expiations du champ de bataille. Comment donc se peut-il qu'on ne discerne pas entre le crime tout individuel, l'abrutissement féroce de quelques peuplades visiblement abandonnées à leurs ténèbres, et ce grand phénomène de la guerre, qui, par sa périodicité constante, sa perpétuité, son universalité, présente tous les caractères de la loi? Que sert de crier au *prophète de la loi de sang?* Quoi de plus indécent et de plus ridicule? Depuis quand l'écrivain est-il responsable des catastrophes qu'il expose? Suffit-il d'une folle négation pour conjurer l'éternel fléau du monde, ou d'un puéril anathème lancé contre le penseur chré-

tien, qui, sous les épouvantables rigueurs de l'épreuve, cherche le secret de la miséricorde?... Croyez-moi; il y a telle phrase, faussement sentimentale et optimiste, qui est chargée de plus de sang et de larmes que les inexorables prophéties; il y a telles senteurs de poésie passionnée et molle, tels parfums de romans, de confidences, de gracieuses nouvelles, qui s'élèvent aujourd'hui dans l'atmosphère morale pour retomber demain sur la société en gouttes de pluie sanglante. On s'étonne peut-être, mais rien de plus certain.

Le critique croit porter aux vues du comte de Maistre sur la guerre un dernier coup, en disant : « La saine philosophie lui aurait enseigné que la guerre est si peu divine, que le plus divin progrès de l'humanité est de la tempérer et de la diminuer jusqu'à sa complète extinction (*si cela devient jamais possible*) chez les hommes. »

Chose remarquable! Chrétienne, la civilisation diminue les horreurs de la guerre; politique, elle en perfectionne les instruments, et aujourd'hui, chez les nations civilisées, le problème consiste à la rendre, dans le moins de temps possible, la plus meurtrière possible. On se hâte de conclure de cette terrible puissance de destruction que la science lui a faite, à une certaine limitation dans ses rigueurs et sa durée. Erreur! La durée de la guerre, comme son intensité, a pour mesure, non la quantité de sang qu'elle verse, mais la fureur des passions qui

l'allument, la malignité des vices et des erreurs qu'elle doit venger. M. de Lamartine rêve un *divin progrès* de l'humanité qui la tempère et la diminue. L'heure est bien choisie pour fredonner pareille idylle, quand les dernières années que nous avons vécues ruissellent de carnage, et qu'un demi-million d'hommes peut-être, en cinq ou six ans, ont disparu du monde [1] !... Il n'ose pas prédire la complète extinction du fléau ; il ajoute : *si cela devient jamais possible !* Parenthèse prudente ; mais alors était-ce la peine de se mettre en frais d'invectives amères contre un écrivain supérieur et sûr de ses doctrines, pour n'avoir jamais à lui opposer que des négations capricieuses, des paroles vides, un flottant optimisme qui finit par douter de lui-même?

« Après avoir ainsi *divinisé* la guerre, poursuit M. de Lamartine, M. de Maistre *divinise* la force matérielle, et il l'autorise à *martyriser toutes les forces intellectuelles* qui osent penser autrement que l'État ne veut qu'on pense... » M. de Lamartine ne peut souffrir que le savant de profession soit exclu du gouvernement, ni que l'on attribue aux prélats et aux grands officiers de l'État d'être les dépositaires et les gardiens des vérités sociales, ni que l'on procède rigoureusement contre quiconque parle ou écrit pour ôter au peuple un dogme national. Il

1. Ceci était écrit en 1859. Nous avons eu depuis les brigandages piémontais, la guerre du Mexique, la guerre du Danemark, la guerre de l'Amérique, enfin la Pologne catholique noyée dans son sang par le sauvage gouvernement russe.

trouve enfin une étrange inconséquence dans ces appels au bras séculier de la part d'un catholique écrivant sous un sceptre schismatique et despotique, persécuteur-né du catholicisme.

M. de Lamartine, qui flétrit ces appels à la force publique, ne fait pas attention que lui-même tombe plus justement sous le coup de la même censure. Car c'est bien au *bras séculier* du préjugé bourgeois ou démocratique qu'il livre, tronquées et travesties, les opinions de M. de Maistre sur les questions les plus ardues et les plus délicates. Ces cris et ces indignations de commande, ces expressions assez perfides de *guerre et de force matérielle divinisées*, de *forces intellectuelles martyrisées*, n'ont d'autre but que d'ameuter la plèbe des esprits contre des vérités très-profondes, dont l'existence n'attend pas la convocation de la foule dans ses aveugles comices. C'est un procédé antiphilosophique et antirationnel, mais souverainement révolutionnaire, que cette sorte d'*appel au peuple* en des matières où les plus éclairés apportent souvent moins de lumières que de passions. Lorsqu'il jette cette pâture de banalités malfaisantes aux grossiers instincts du vulgaire, M. de Lamartine déroge sciemment. Il déclame avec bruit autour de la question ; mais, au vrai, il n'y touche pas. Et cependant, il était ici d'un très-haut intérêt que l'illustre adversaire de M. de Maistre condescendît à nous faire savoir un peu ce qu'il pense sur les problèmes suivants :

1° L'association humaine renferme-t-elle en soi une certaine force dogmatique et divine, qui en est comme le principe vital, et par conséquent exige des gouvernants qu'ils reconnaissent une sorte de *tradition* politique? — ou n'est-elle qu'un ensemble de faits mobiles et de conventions accidentelles qui n'imposent d'autre règle de conduite que d'obéir à tous les souffles et de céder à tous les courants ?

2° Étant donné un ordre de croyances marquées du sceau de la vérité et servant de base à un système d'institutions légitimées par une longue expérience, faut-il admettre que le premier venu tienne de sa conscience et de la loi naturelle l'imprescriptible droit de porter atteinte à l'établissement social que sa raison privée n'accepte pas ?

3° Enfin la vérité, socialement constituée, n'a-t-elle pas pour se défendre un droit que la libre pensée triomphante peut usurper, mais s'approprier, jamais? Et parce que l'erreur peut *persécuter* demain, faut-il que la vérité abjure dès aujourd'hui son droit de *punir?*

III

Cet étrange examen des *Soirées* ne nous permet pas d'espérer pour le *Pape*, l'une des œuvres capi-

tales de M. de Maistre, cette sorte de discussion que l'on doit à un grand maître et à un grand sujet. Et cependant, la légèreté, les dédains et l'insuffisance de la critique passent encore tout ce que l'on pouvait attendre. M. de Lamartine accorderait sans doute au plus fade roman un examen plus attentif. « Voilà toute cette œuvre du *Pape*, » dit-il en feuilletant les dernières pages qu'il transcrit à la hâte; « œuvre savante, quoique très-décousue. » De toutes les critiques possibles ou impossibles, ce dernier trait est le plus imprévu. *Décousu?* un tel ouvrage! mais c'est déclarer qu'on ne l'a pas lu. M. de Lamartine n'en connaît pas même la table; cela est évident. Mais que lui importe? Il prodigue les jugements à vol d'oiseau, les interjections banales; partout l'image, où il faudrait la pensée. J'aperçois néanmoins un trait d'esprit, et je le cite. M. de Maistre prétend que le pouvoir des papes, dans son plus sévère exercice, a pu attaquer le souverain en respectant toujours la souveraineté. « La souveraineté est respectée en effet, répond le critique, mais c'est dans celui qui la dépose ou la donne. » Que ce mot est fin! que la pointe en est délicate! C'est le pur *atticisme du sarcasme voltairien*. Histoire, théologie, raisonnement, tout disparaît, tout s'anéantit devant ce trait charmant, ce trait vainqueur! Heureuse intelligence, qui se joue de toutes les difficultés, et s'élève en soi-même à une telle hauteur qu'elle ne les aperçoit plus!

Mais si M. de Lamartine a le don de railler finement, il n'a pas au même degré celui de nommer : tant s'en faut! Il cherche depuis bien des années le nom dont il doit définir M. de Maistre, et ce nom décisif fuit toujours devant lui d'une fuite moqueuse, et qui doit lasser le génie peu alerte du grand poëte. Il a essayé de tous les noms qui lui sont tombés sous la main et n'a cessé de jouer de malheur. Il a dit d'abord : *Bossuet alpestre;* hélas! — puis : *Bossuet laïc*; haï! haï; — puis : *Tertullien illettré :* oh! oh! ceci dévoile un abîme d'ignorance! — enfin il dit : « *Un Diderot déclamateur dans un philosophe chrétien... Un Platon souvent... quelquefois un Diogène.* » Pourquoi pas aussi un Rabelais, un Béranger!

Il le traite encore de « terroriste d'idées qui verse des flots d'encre au lieu de sang... » et il ajoute : « Le goût du paradoxe rendait rétrospectivement cruel en théorie le plus doux et le plus gai des hommes. *Il ne faut pas badiner avec le sang.* » Jamais sans doute; mais n'oubliez pas que, plagiaire de Godefroy Cavaignac (plagiaire à vingt ans de distance), le doux chantre des *Méditations* s'est fait un jour montagnard et panégyriste de Robespierre[1]! Et quand vous cherchiez ainsi à vous distraire, votre badinage jouait-il avec des feuilles de rose?... Mais, ô poëte, que ne vous serait-il pas pardonné, si vous

1. Voir l'*Histoire des Girondins.*

saviez être un peu plus juste! Car cette pompeuse leçon d'humanité que vous adressez à M. de Maistre, roule sur de telles méprises, qu'on est tenté d'en demander compte à votre bonne foi.

M. de Lamartine représente le comte de Maistre, sur la fin de ses jours, consumé par une oisiveté qui lui pèse, par les mécomptes de l'ambition, par l'activité inquiète de son génie, et il ajoute : « Ne pouvant être ministre, il était devenu *oracle*... Il prophétisait encore, après la restauration de l'Europe accomplie, des erreurs et des expiations. *Le temps ne pouvait manquer de les justifier*... Le comte de Maistre mourut en *prophétisant encore*... Il s'éteignit dans la prière et dans l'espérance... »

Ce radotage de moquerie impatiente. Depuis quand donc l'étendue de l'intelligence, et la profondeur pénétrante du regard qui découvre dans la violation présente des principes éternels la certitude des catastrophes à venir, méritent-elles le dénigrement et l'insulte? Honte plutôt, honte à l'esprit déchu, sceptique, rampant dans toutes les vulgarités de l'idée *moderne,* qui prend sa caducité pour de la jeunesse, ses obscurcissements pour des lumières, et en présence des splendides élans du génie resté fidèle, ne sait plus qu'essayer d'un mauvais rire, hideux et plat comme le masque édenté d'Arouet!

Le poëte revient au grand style et finit par cette prosopopée :

« Vous le voyez, toutes vos conjectures sur le *renouvellement des religions* et du monde ont été trompées. Le monde plus vieux d'un demi-siècle est exactement dans le même état où vous l'avez laissé. Prophétisez donc, ô hommes présomptueux, qui osez prendre votre sagesse pour celle de Dieu. »

Cette critique fait pitié. Si M. de Maistre, sur la fin des *Soirées*, a salué l'espérance d'un nouvel épanouissement de la foi chrétienne et d'une réconciliation possible entre la science humaine mieux inspirée et les lumières divines, il n'a jamais rien conjecturé sur le *renouvellement des religions*, puisqu'il n'en admettait qu'une, éternelle et immuable; et il ne s'est jamais fait illusion sur l'avenir du monde, tout en annonçant clairement sous quelles conditions l'horizon des affaires humaines pouvait encore se dégager. Les paroles du comte de Maistre se sont perdues dans le vide. La science, comme la politique, s'est obstinée dans son éloignement de la vérité, et ce crime est payé d'un redoublement de ténèbres. Car il est faux que le monde soit exactement dans le même état où le comte de Maistre l'a laissé. Il a marché selon les doctrines progressistes; il a marché dans le sens de la négation, sous l'impulsion de la haine, et chaque jour il fait un pas marqué vers la mort. Tout cela est loin de démentir les prédictions du grand penseur catholique, et les écrivains trop légers, qui osent l'appeler présomptueux, devraient bien se souvenir que tout en mon-

trant aux gouvernements la voie du salut et celle des abîmes, lui-même avait si peu l'espoir d'être entendu, qu'il disait en mourant : « Je meurs avec l'Europe! » — Riez donc après cela, rieurs étranges, qui vous faites un texte, pour railler les *prophètes*, de leurs paroles mêmes littéralement accomplies.

L'auteur de la *Chute d'un Ange* croit donner le coup de grâce à M. de Maistre ; il se demande « si cette renommée sera éternelle, » et naturellement il incline à croire que non ! « Car, dit-il, il y a trop d'alliage dans la monnaie d'idées qu'il a frappée à son coin, pour que la valeur n'en baisse pas avec le temps. » — Ah ! si une telle renommée vient jamais à baisser, c'est que les vérités baisseront parmi les hommes, et la gloire sera encore dans l'obscurcissement de la gloire... Mais vous, qui vous plaisez ainsi à prédire l'éclipse des plus pures lumières, que faut-il augurer de votre avenir et de votre nom, ô poëte ! pauvre harpe éolienne, vibrante indifféremment au moindre souffle? Il convient à la force d'être modeste ; l'orgueil dans la décadence serait monstrueux. Ne le prenez donc point de si haut, et si ridiculement, avec ces hommes dont la grandeur est tout entière dans la vérité. Présumez un peu moins de votre gloire, et tenez-la pour ce qu'elle est en réalité : *une vapeur, une brise, une poussière.* Vous commencez déjà à vous survivre ; la faveur s'éloigne : ne soyez pas le dernier à vous détacher de vous. Voilà vingt ans au moins que votre lyre ne

rend plus que des sons faux ou impurs; la *Chute d'un Ange* a marqué le déclin. Il n'en sort plus une seule de ces notes heureuses qui se gravent d'elles-mêmes dans la mémoire des hommes. Vos livres plus récents trahissent le manque d'étude et l'irréflexion. Exclus de toute bibliothèque sérieuse, ils subissent les humiliations de l'étalage du rabais. Votre puissant *ennui* a, pour sa grande part, porté la fortune de la France sur l'écueil de la République ; le chant des *Girondins* a inauguré l'idole éphémère. — Souvenir de triomphe, qui doit être parfois importun à la conscience. — M. de Lamartine se croit-il quitte envers lui-même et nous tient-il pour dédommagés par les charmantes révélations de son égoïste jeunesse ? Les *Confidences*, *Graziella*, et les pages sensuelles ou impies dont son *Cours de littérature* est semé, sont-ce là les adieux qu'un écrivain sur la pente des jours, après de fatales erreurs, devrait à son siècle et à la vie ? Le ciel nous préserve de cette espèce de grands mortels, *enfants gâtés* des sociétés en décadence, admirés par leurs mères imbéciles, et dont les écrits, pleins d'emphase, mais vides de science et de raison, eussent fait hausser les épaules au plus humble écrivain du XVIIe siècle.

II

M. Sainte-Beuve. — *Critiques et portraits littéraires.*

I

L'un des caractères singuliers de cette curieuse polémique soulevée contre M. de Maistre, c'est que chacun de ses ennemis saisisse pour l'atteindre le genre de trait le plus redoutable précisément à la main qui le lance. L'orgueilleux, léger de science et d'idées, le déclare ignorant et lui fait leçon de modestie ; le pyrrhonien le rappelle aux principes ; le roué, à la morale ; le rêveur le traite d'utopiste ; le plus mince sujet diplomatique le plaisante sur ses errements en diplomatie ; *la grenouille s'enfle*, et le petit homme de lettres tranche avec lui du personnage d'importance. Rien n'est plus cynique, et rien n'est plus risible. Qu'arrive-t-il en effet ? Chacun, en chargeant M. de Maistre, se dénonce involontairement et s'accuse, par le choix indiscret du blâme contredit à ses maximes accoutumées, et du nom dont il veut flétrir le grand écrivain se nomme et se flétrit lui-même.

N'est-il pas admirable que ce large croyant, par

exemple, qui va promenant sa conscience du Vicaire Savoyard au Coran, et de Confucius à Bouddha, adresse au croyant catholique ce rappel véhément à l'humilité : « Prophétisez donc, ô homme présomptueux, qui osez prendre votre sagesse pour celle de Dieu !... » — Puis encore que, du haut de son arrogant caprice, il lance ce foudre de dogmatisme : « La Vérité ne rit pas, elle pense ! [1] » Pilate, plus sincère, demande brutalement : Qu'est-ce que la Vérité ? Et vous qui oubliez que ce mot du juge inique est le texte ordinaire de vos longs discours, vous oubliez aussi que le noble penseur dont vous remuez la cendre, a vécu dans la communion de l'Église, qu'il est mort dans la prière et l'espérance, inséparables de l'humble connaissance de soi-même ?.... Croyez-moi, apprenons à mourir comme cet homme présomptueux [2].

1. La Vérité, sans cesser d'être *pensive,* peut sourire de cette pensée de M. de Lamartine. A ce sujet qu'il me permette de citer un texte qui a peut-être échappé à son érudition. Il est emprunté à un auteur, plus grave encore que M. de Lamartine, et qui prétend que le rire convient à la Vérité : *Congruit et veritati ridere,* dit Tertullien, *quia lætans; de æmulis suis ridere, quia secura est... Ceterum ubicumque dignus risus, officium est.* — (A. Sept. Flor. Tertull., *adv. Valent.*, 6.)

2. Je ne chercherai pas à justifier en détail chacune des contradictions que je viens de relever. La tâche serait ardue et offrirait d'ailleurs plus d'un inconvénient. Je signalerai seulement deux échantillons presque comiques, qui montrent, l'un, jusqu'où peut se hausser la suffisance du plus insuffisant adversaire; l'autre, jusqu'où peut descendre l'esprit d'un véritable homme d'esprit. Le premier de ces deux critiques est un certain M. P....., qui, dans la *Revue contemporaine,* à propos de ma-

Je passe à un autre censeur de M. de Maistre, différent de talent, mais non de conclusions. Moins élevé que M. de Lamartine, moins étourdi et plus ingénieux, M. Sainte-Beuve réussit mieux à garder quelques dehors. Il évite les sorties hasardeuses; il va rarement aux excès qui appellent bruyamment le

dame Swetchine, s'est occupé de M. de Maistre. S'il ne parlait que de lui, on sent que ce monsieur serait assez rempli de son sujet; mais à l'égard de M. de Maistre, il est beaucoup plus vide, et ce vide-là ne saurait être comblé par la plénitude de soi-même, ni par les lieux communs de la libre pensée. M. P..... est d'un autre avis et voici quelques traits de *sa manière* : « J'étais bien jeune, dit-il, quand j'ai lu le comte de Maistre pour la première fois. » Fort bien; mais que nous importe ? « Je n'en avais jamais entendu parler. » Où donc s'est écoulée la petite jeunesse de ce monsieur? « *Le hasard* me le mit entre les mains... » Voyez l'événement! Ce trait rappelle certaine *histoire de Marie Stuart,* due à l'oubli d'un parapluie. « Je fus entraîné, ébloui par ce *fier gentilhomme*, ce *champion* éloquent, profond, *paradoxal*, de la *papauté* et du pouvoir monarchique..., etc. » Ces phrases ont quelque chose de pharmaceutique; on les connaît jusqu'au dégoût. L'auteur pourrait interrompre ces platitudes où il voudrait; la mémoire du lecteur serait assez moqueuse pour achever.... « Ce *fougueux* apôtre du passé.... » C'est cela! « Auquel la haine du présent donnait des lueurs de prophète... » Nous y voilà; toujours les mêmes pauvretés, si fastidieuses chez les plus habiles. Les sottises vont loin, disait le *fier gentilhomme*, quand elles prennent des ailes de papier. — Le critique ajoute : « Joseph de Maistre a des pages sublimes et *consolatrices* sur le gouvernement temporel de la Providence... Mais comme le Dante a emprunté aux terribles événements, etc..., Joseph de Maistre semble avoir reçu de la Terreur des impressions *qui lui ont inspiré les plus sombres doctrines*. » Certes, il eut grand tort. La Terreur fut une époque si *consolatrice* et le monde est si gai! « C'est *par là* surtout, » en d'autres termes par le christianisme, « que M. de Maistre n'est que *l'Homère du passé*, et malgré ses éloquents sophismes, *il ne saurait ramener l'humanité au règne de la théocratie, à une muette résignation à des misères inguérissables, au culte du bourreau...* » Rien ne manque à ce morceau;

ridicule ; mais il ne se refuse aucun de ceux qu'il croit pouvoir risquer sans trop se compromettre. Il affecte volontiers certaines attitudes d'érudit exact et au courant des *sciences positives,* parfaitement en garde contre les hallucinations du *mysticisme*, et pour soutenir cette contenance, il déploie ses ressources

il est absolument misérable. N'oublions pas que l'auteur, pour donner sans doute une idée convenable de ses aptitudes diplomatiques (il est consul quelque part), n'a pas assez de traits moqueurs contre M. de Maistre diplomate. C'est surtout la démarche généreuse projetée auprès de Bonaparte en faveur de S. M. Sarde, qui a le privilége d'égayer la troupe de ces petits Machiavels. Ils jugent des inspirations d'un homme de génie comme on jugerait de leurs démarches. Quelle naïveté dans l'impertinence! Quelle bonhomie dans la fatuité !

L'autre exemple que je veux citer est beaucoup plus ancien. Il m'est fourni par un littérateur connu, dont M. de Maistre froissait les préjugés. Ce critique, partout ailleurs fort distingué, et qui à la rigueur pouvait, il y a quarante ans, essayer de ces hourras *contre la théocratie et le culte du bourreau* que répètent avec une ardeur nouvelle les traînards de la Libre-Pensée ; ce critique, dis-je, effleurant d'un œil dédaigneux l'*Essai sur les sacrifices,* se détourne tout à coup comme pris de mal de cœur et s'écrie : « Ah! ces pages ruisellent de sang. » Quelle délicatesse de nerfs! et quelle défaillance de sens! Le critique ne voit plus rien, ni « la loi universelle de la destruction des êtres vivants, » ni les batailles sanglantes, ni les cultes sanglants; il oublie que tout est teint de sang, tout, jusqu'au vieux couteau de la tragédie classique; que le sang est au fond de ses plaisirs littéraires, que sa mémoire est ornée des tirades *ensanglantées* de Corneille et de Racine; il oublie tout, dès que M. de Maistre étudie le mystère de l'expiation par le sang, et tout le spectacle, tout le problème du monde se réduit donc pour cet homme de goût à quelque séance paisible d'académie, à quelques petites nouvelles à la main, aux légers entretiens d'un cercle élégant. Mais c'est assez ; laissons cette distraction d'un écrivain qu était d'ailleurs infiniment plus spirituel qu'on ne l'est aujourd'hui, et que les mauvaises doctrines trouvaient d'ordinaire sur leur chemin pour les combattre.

favorites, les sous-entendus, la raillerie fine et la prétérition. Sur le vide absolu des pensées et des doctrines, il fait miroiter la nuance, et plonge habilement dans la demi-teinte l'insupportable lieu commun. Au besoin, il a l'obliquité du trait, qui sauve le manque de portée. S'il lui arrive parfois de le prendre avec l'illustre adversaire sur un ton assez plaisant de supériorité, s'il s'échappe jusqu'au sourire un peu ironique, un peu protecteur, au fond il respecte l'homme fort, car visiblement la force lui fait peur. Elle a pour lui la valeur d'un principe et le range à une sorte de sérieux. Critique d'ailleurs purement littéraire, et de plus, sceptique, il n'a aucune compétence dans la sphère des questions soulevées par la puissante main de Joseph de Maistre. Qu'y a-t-il, en effet, de l'un à l'autre? de : J'ignore et je doute, à : — Je sais parce que je crois? Que vaut une négation systématique, où se pressent les contradictions, où la réticence et le caprice dominent, contre une force doctrinale, une, identique, constante dans toute l'étendue de son développement? Quelle que soit l'adresse de M. Sainte-Beuve à déguiser sa faiblesse, quand il essaye de suivre ces « considérations d'en haut, il me représente toujours un honnête citadin à qui la seule vue d'un hardi voyage aérien donne le vertige, et qui se cramponne plus fortement à la terre, pour s'assurer qu'elle ne lui manque pas.

La critique de M. Sainte-Beuve renferme une contra-

diction qui saisit le premier coup d'œil. Elle dédaigne en Joseph de Maistre le demeurant du passé, et en même temps elle veut augurer en lui une sorte de précurseur assez volontiers ouvert au souffle des temps nouveaux. On voit ici que, longues années avant M. Blanc (de Turin), l'école saint-simonienne et M. Sainte-Beuve avaient ouvert l'œil de la fantaisie sur l'incroyable *rajeunissement* de M. de Maistre opéré par la Médée révolutionnaire. Mais j'ai hâte de le dire, M. Sainte-Beuve, dont tout l'esprit répugne à ces effronteries du béotisme piémontais, ne risque que de légères conjectures sur ce novateur inconnu qu'étouffe dans l'illustre écrivain l'habitude invétérée de l'orthodoxie et de l'autorité. Ici, la prudence du critique aurait dû, ce semble, lui suggérer une réflexion simple. Peut-être lui est-elle venue et l'a-t-il repoussée comme banale et sans valeur. J'en juge autrement; et voici le raisonnement que ce soi-disant dualisme, inférieur à M. de Maistre, me suggère. Si, malgré de vifs élans vers l'*avenir*, il s'est montré dans toute son œuvre inviolablement attaché à la *superstition des choses mortes*, il ne l'a pu qu'en maîtrisant de profonds instincts par une science plus profonde et une raison plus souveraine; et la conséquence rigoureuse, c'est qu'au fond de cette doctrine *toujours à l'agonie* réside une inconcevable puissance, dès là qu'elle a su contenir dans son ordre la séve surabondante d'un si grand esprit. Mais loin d'en conclure, comme il faudrait, l'éter-

nelle vitalité de Celle qu'on ne se lasse pas d'enterrer, et l'erreur d'une nuée de sophistes, on en conclut de préférence l'infirmité routinière d'une intelligence hardie et la pusillanimité d'une âme forte. Telle est la logique de ce temps, et telle est aussi l'impertinence de la critique moderne, que M. Sainte-Beuve croit pouvoir écrire innocemment les lignes suivantes :

« Heureux, dit-il, si, dans ce travail *respectueux* et sincère, nous prouvons aux admirateurs, je dirai presque aux *coreligionnaires du vertueux théoricien*, que nous ne l'avons pas méconnu, et si, en même temps, nous maintenons *devant le public impartial les droits désormais imperscriptibles du bon sens, de la libre critique et de l'humaine tolérance*[1]. »

Un peu plus bas, il définit M. de Maistre, « le théoricien intrépide d'une pensée qui contredit absolument celle de son siècle[2]. »

Ainsi, dès le début, en protestant de sa bienveillante équité, M. Sainte-Beuve appelle les catholiques, admirateurs du grand écrivain catholique, *les coreligionnaires d'un vertueux théoricien* : il ne désignerait pas autrement les adeptes de quelque secte martiniste ou spirite. Puis, du même ton patelin, il leur coule en douceur la plus sanglante injure; car en quel sens entend-il maintenir contre eux les droits du bon sens, de la libre critique et de la

1. *Portraits littéraires*, Paris, 1846, in-12, t. II, p. 383.
2. *Ibid.*, p. 389.

tolérance humaine, s'il ne les tient pour préalablement convaincus de sauvage intolérance, d'aveugle et crédule imbécillité?

Cela n'est encore rien. La respectueuse sincérité du critique s'élève à une forme supérieure de mépris, quand il déclare la pensée du *théoricien théocratique* (ou la pensée chrétienne) en contradiction absolue avec celle du siècle. Qu'est-ce donc que le siècle? Tous ceux qui nient le christianisme, tous ceux qui le haïssent et s'en détournent, toutes les âmes dévoyées, tous les esprits en quête du néant. Voilà le siècle véritable, le siècle de la politique, de la littérature et du mouvement. Les chrétiens sont hors de tout cela; ils ne comptent plus dans le monde, le monde ne compte plus avec eux. L'Église tout entière, dans son chef et ses membres, ne figure aujourd'hui qu'à titre de quantité négative que l'analyse intellectuelle et sociale est en droit de négliger, sans trop d'erreur. Donc, l'Église et les catholiques se trouvant par ce procédé simple éliminés du siècle, tout le siècle se réduit à la gazette de ce nom, tout son esprit à l'esprit de cette feuille ignare et impie, symbole quotidien de ses contradictions, de ses haines triviales et ténébreuses. *La chute en est jolie*, et surtout *admirable*.

Cependant la méthode est large et expéditive, convenez-en, qui, du même trait dont elle efface quelque deux cents millions d'adversaires, supprime l'élite, la tête et le cœur de l'humanité. Décisive

par hypothèse, elle offre en outre dans l'application journalière un avantage inappréciable. Du moment où table rase est faite de tout l'édifice catholique, et que ce résultat donné lestement, sans phrase, sans clameur, se suggère comme de soi-même au vulgaire des lecteurs, légers et flottants d'opinion, la guerre peut se poursuivre avec toute assurance de succès contre les dogmes pris chacun à part et sécularisés, c'est-à-dire destitués de leur caractère essentiel d'unité, d'universelle et perpétuelle autorité. Ainsi diminués et déchus, la libre critique s'en empare. Elle déjoue un reste de vénération qui les entoure, en les discutant comme des conceptions privées. Distraits du système surnaturel qu'ils constituent solidairement, on les met sur le compte d'un homme, M. de Bonald ou M. de Maistre, et cette paternité humaine qu'on leur impose les livre impunément à la merci des francs-penseurs.

II

Voici comment, à propos du livre du *Pape*, le dogme de l'unité de l'Église et de l'autorité pontificale est exécuté par M. Sainte-Beuve en quelques mots.

« Le fameux ouvrage du *Pape*, publié en 1819,

semblait rétrécir et rehausser le seuil du temple. *Il n'aurait voulu que le rendre à jamais stable et visible en le fondant sur le rocher...*

» *Pour lui* le siége et l'instrument de la chose sacrée devait être manifeste et usuel, visible et accessible à toute la terre, et comme les objections abondaient, il se fit fort de les lever historiquement et de tout expliquer : tour de force dont il s'est acquitté *moyennant quelques exploits incroyables de raisonnement*, moyennant surtout quelques entorses çà et là à l'exactitude et à l'impartialité historique, comme Voltaire, Daunou et les autres détracteurs en ont donné dans l'autre sens ; mais les entorses de M. de Maistre sont magnifiques et à la Michel-Ange.

» De ce qu'une chose, *selon qu'il le croit*, est *nécessaire* pour le salut moral du genre humain, M. de Maistre *conclut qu'elle est* et qu'elle est vraie. Ce raisonnement est *héroïque et mène loin*. Chaque esprit systématique, au nom du même raisonnement, va vous apporter sa promesse ou sa menace. M. de Maistre nous dira que, lui, il ne rêve pas, qu'il y a *possession pour son idée*, qu'il y a le fait subsistant et reconnu ; mais *ce fait lui-même est une question...* Pourtant, jusque *dans l'excès de sa théorie pontificale*, M. de Maistre ne faisait encore que marquer *sa foi vive et à tout prix* au gouvernement providentiel. Le problème qui consiste *à chercher* à cette providence un signe distinct, *un fanal terrestre* auquel on

puisse la reconnaître pour s'y diriger, *demeure tout entier pendant et nous écrase*. Les politiques (je ne les blâme pas) et tous les intéressés qui font semblant de croire ont beau voiler l'abîme rouvert, l'anxiété douloureuse de bien des âmes le trahit. *Entre une Rome à laquelle on ne croit plus qu'assez difficilement, et une providence philosophique qui n'est guère qu'un mot vague pour les discours d'apparat*, bien des esprits inquiets et sincères *se réfugient dans une sorte de religion de la nature et de l'ordre absolu*, qui a déjà essayé plusieurs costumes en ces derniers temps[1]. »

Que dites-vous de ce dogme, ce dogme vital de la souveraineté et de l'infaillibilité, imputé à l'*humour* de M. de Maistre ? Que dites-vous de : *il n'aurait voulu que rendre le temple à jamais stable et visible en le fondant sur un rocher...?* Donc : *Tu es Petrus et super hanc petram...*, etc., ne sont plus paroles sorties d'une bouche divine ; leur origine, tout *ultramontaine*, date du théoricien de Chambéry !! Et le critique parle d'*entorses !* Certes en voilà une assez forte au droit sens, à la vérité même. Elle n'est ni à la Michel-Ange, ni à la Joseph de Maistre. Elle est à la Sainte-Beuve ; à chaque âge ses grands artistes.

« De ce qu'une chose, » comme l'existence de l'autorité spirituelle, « *selon qu'il le croit,* » (la foi du monde chrétien, la foi de ces millions de croyants qui vivent, de ces milliards qui ont vécu, devient

[1] *Op. cit.*

sous cette plume habile, une fantaisie d'opinion du *théoricien théocratique !*) « est nécessaire pour le salut moral du genre humain, M. de Maistre en conclut qu'elle est, et qu'elle est vraie. *Ce raisonnement est héroïque et mène loin.* » Et cette réflexion sèche, courte, négative, où mène-t-elle ? A une nouvelle absurdité, à cette étrange méprise de ridiculiser dans l'auteur du *Pape*, comme saillie paradoxale, la simple application d'un principe *à priori ;* principe usuel en métaphysique, et qu'on appelle *la raison suffisante.* Eh quoi ! l'instrument qu'on souffre sans peine entre les mains de Leibnitz, on l'arracherait à Joseph de Maistre ?

M. Sainte-Beuve reconnaît que son illustre adversaire pourrait arguer en faveur de *son idée* du fait de la possession ; mais ce qui serait satisfaisant pour tout autre, et peut-être partout ailleurs pour M. Sainte-Beuve lui-même, lui semble ici contestable et douteux. Je passe sur l'impropriété certainement volontaire de l'expression : *son idée ;* car, encore une fois, l'idée de M. de Maistre n'est pas son idée, « sa doctrine n'est pas sa doctrine ; » c'est l'idée révélée, c'est la doctrine catholique; mais je dois remarquer que les procédés logiques de M. Sainte-Beuve échappent à toute conclusion. Il ne serait pas plus difficile de retenir entre ses doigts la vague mobile ou l'ombre qui fuit. Défiant, capricieux, insaisissable, il enferme et garde soigneusement retranchée contre la preuve sa pensée chétive dans

un cercle étroit de propositions sans jour et sans issues. La décision d'une question repose sur un fait : le fait produit, le fait éclatant, séculaire ; il le met en question !... Comment s'y prendre avec cette sorte de raffinés pour qui tout est problème, et problème désespéré, n'affirmant pas même ce qu'ils voient, pas même ce qu'ils touchent : car il n'est rien que l'incrédulité, encore plus que la crédulité, ne réduise à devenir pur objet de foi machinale ou préjugé.

On parle du problème *pendant et qui nous écrase*. Mais il demeurera toujours pendant et nous écrasera toujours, si, toujours et très-mal à propos, on le fait consister dans la vague recherche d'un *fanal* providentiel. Cette recherche, illusion et châtiment de l'orgueil, sera éternelle et éternellement vaine ; car on s'obstine à chercher ce qui est trouvé depuis tantôt deux mille ans. Trop de gens aujourd'hui s'amusent à promener çà et là leurs regards, lorsqu'il ne s'agirait que de les fixer pour voir. Et l'on parle d'abîmes rouverts et de l'angoisse douloureuse des âmes, et l'on met une vaniteuse clairvoyance à signaler un mal auquel on ne veut pas de remède. Car le remède engagerait, ce que l'on fuit à tout prix, un ferme acquiescement et une pratique définitive. Et l'on préfère glisser entre cette Rome à laquelle on ne croit plus sans cesser pourtant de la haïr, et cette *providence philosophique* que je livre très-volontiers à M. Sainte-Beuve, —

c'est affaire à messieurs du néo-platonisme de la défendre. — Mais où va l'âme qui ne croit pas plus à Dieu qu'à Rome, à Rome qu'à elle-même ? Elle essaye tour à tour du divertissement saint-simonien, hégélien, fouriériste, panthéiste, positiviste, et se *réfugie*, suivant les termes du critique, *dans la religion de la nature et de l'ordre absolu,* périphrase assez neuve pour désigner l'athéisme ; mais le plus neuf en ceci, c'est l'athéisme considéré comme une religion et un refuge !

M. Sainte-Beuve n'a pas ménagé le blâme et les dures expressions à l'auteur du *Pape : excès de théorie pontificale, entorses à l'exactitude historique, exploits incroyable de raisonnement*, etc. J'en suis encore à découvrir une raison motivée de ces amers reproches. C'est un manifeste parti-pris de se jouer de l'opinion avec quelques mots jetés en pâture aux esprits flâneurs et de s'en tenir là. Cela n'est ni loyal ni fier. M. Sainte-Beuve sent bien qu'une critique sérieuse ne saurait se payer ainsi d'allégations arbitraires. Il le sent, et il s'évade, sous cette vaine excuse, qu'il n'entre ni *dans son dessein ni dans ses moyens* de procéder à une discussion régulière : c'est-à-dire critiquons, dénigrons toujours, ni raison ni raisonnement ne nous seront demandés. Et cependant quelle figure ferait devant un tribunal ordinaire celui qui, par une plainte grave, ayant introduit de longs et difficiles débats, se retirerait tout à coup au lieu de s'expliquer, déclarant qu'il

maintient l'accusation, mais qu'*il n'entre ni dans son dessein ni dans ses moyens* de fournir la moindre preuve ? Tel est, dans l'ordre intellectuel, le procédé de M. Sainte-Beuve à l'égard de Joseph de Maistre. Heureusement pour le critique, les choses ne se passent que devant un juge complice ou indifférent : le public actuel.

III

J'achève de marquer d'un trait rapide cette suite d'objections d'une monotone frivolité.

Voici par quelle sorte d'arguments on prétend réfuter *le Principe générateur*, ce livre si fort et si plein :

« *Il faut subir son temps pour agir sur lui.* M. de Maistre *ne voit que lès principes antiques*, et, les voyant vivants, pratiqués... dans le passé..., *il a l'air de croire* qu'on pourra les replanter *exactement tels ou à peu près* dans l'avenir, dans un avenir prochain. *Il se trompe.* Ces principes, autrefois et hier encore vivants, ainsi replantés, *deviennent* aussi abstraits et aussi *morts* que ceux des constitutionnistes et des faiseurs sur papier dont il se moque. On ne replante point à volonté les grands et vieux arbres, et des nouveaux, c'est le cas, *pour le réfuter*,

de dire avec lui : « *Rien de grand n'a de grands commencements : Crescit occulto velut arbor ævo*[1]. »

On ne saurait être plus à côté de la question et du livre. La maxime : *Il faut subir son temps pour agir sur lui*, est fort vague, et il ne faut pas la presser beaucoup pour en faire sortir tour à tour un *truism* et une fausseté. *Agir sur son temps ?* Mais l'action que l'on prétend est-elle conforme au siècle ? Elle ne vaut pas alors la peine d'être remarquée, étant bien plutôt subie qu'exercée. On n'agit pas sur le courant qui porte, on se laisse porter, on se laisse descendre. — Mais, au rebours, si l'on veut remonter le siècle ou lui creuser un autre lit, est-ce à dire qu'il faille commencer par céder au mouvement contre lequel on va lutter ? Est-ce en acceptant l'action du monde que le christianisme a vaincu le monde ? Et si l'on récuse ici le christianisme comme accomplissement surhumain, en est-il moins évident qu'un puissant esprit, fort de la Vérité qui l'avoue, prendra toujours hors du siècle son point d'appui contre le siècle ? et quelque désespéré qu'il semble, un tel effort ne sera pas perdu. Banale et fausse à la fois, la maxime de M. Sainte-Beuve est bien *la guide* des *penseurs modernes :* elle montre l'ornière où le troupeau piétine fraternellement.

L'axiome écarté, nous sommes en présence des objections suivantes : « M. de Maistre ne voit que

1. *Portraits littéraires*, p. 389.

les principes antiques. *Il a l'air de croire* qu'on pourra les replanter... Il se trompe. » A quoi l'on est en droit de répondre : « M. de Maistre *n'a pas l'air de croire*... Il ne se trompe pas. » Car comment voulez-vous fonder une imputation d'erreur sur un *air de croire?* L'allégation qui amène ce non-sens est elle-même fort légère : *M. de Maistre ne voit que les principes antiques;* cela expire dans le vide. Il faudrait prouver d'abord que M. de Maistre ne voit que l'*antiquité*, et qu'il a tort d'y arrêter son regard. M. Sainte-Beuve croit-il que cette maxime : *On ne replante pas à volonté les grands et vieux arbres*, répond à tout? Il se trompe ; elle ne répond à rien. L'image ne conclut pas. Elle ne saurait rigoureusement figurer que le développement apparent du corps social ; elle ne représente en aucune manière les principes qui, comme les racines ou plutôt les semences, sont intérieurs et cachés. Toute vieillesse n'est pas d'ailleurs condamnée à cette mort stérile. De grands arbres se transportent d'un sol dans un autre. Coupé par la hache, le chêne reprend la vie dans ses racines ; mort, il se replante et ressuscite dans le gland qu'il a porté. Une antique civilisation succombe ; — elle se relève à la faveur de certaine institution radicale qu'elle a sauvée de son passé. Elle peut renaître d'une mort plus apparente que réelle, s'il est demeuré au fond de ses débris quelque germe primitif. Mais si l'ouragan a dispersé çà et là tous les éléments de vie, et que dans de vains

essais de restauration, la main réparatrice néglige de les recueillir ou de préparer à les recevoir de nouveau la terre bouleversée, est-ce à dire pour cela que des principes nécessaires périssent, et périssent jusqu'à devenir une abstraction? Soyons plus humbles, et sachons nous en prendre uniquement à l'ignorance, à la présomption de l'homme qui, en voulant rappeler la vie, en a méconnu les lois essentielles. Quant à l'avenir des *principes nouveaux* (vieilles erreurs déguisées sous le nom de principes), on se flatte vainement de réfuter M. de Maistre par lui-même. Ont-ils donc cette origine petite, silencieuse, profonde qu'il assigne à toute institution durable? Et l'expérience actuelle et journalière ne nous les montre-t-elle pas tels qu'ils sont, fastueux et bruyants autant que vides? Ils ont le vent pour semence et nous assurent des récoltes de tempêtes.

Dans un travail plus récent sur la *Correspondance diplomatique* du comte de Maistre[1], nous retrouvons M. Sainte-Beuve, à quinze ou vingt ans de distance, presque identiquement le même. Sans prétendre à le flatter, on peut reconnaître que sa critique n'a pas pris un jour. Cette muse n'a jamais été ni jeune, ni belle, ni sage. Elle n'a rien perdu de la jeunesse qui lui a manqué, de la beauté qui ne fut point sa dot. La vieillesse, dépitée sans doute de ne pouvoir

1. *Moniteur*, 3 décembre 1860.

lui rien ôter, a pris sa revanche en ne lui apportant rien : pas une raison, pas une idée de plus. Toujours même indigence, même vulgarité. Cette muse s'est toutefois enrichie d'un petit *faible*. Elle s'échauffe assez vivement en faveur des dynasties du droit nouveau ; elle sourit aux amphitryons révolutionnaires qui ont aujourd'hui table dressée. Toute sceptique qu'elle est, elle dogmatise sur ce point, toujours en s'imaginant qu'elle réfute le comte de Maistre. Exemple :

« Il y a un moment très-difficile à fixer avec précision où, dans ces luttes du héros nouveau... contre les souverains de vieille race..., *il y a un moment où le fait devient un droit*, où l'utilité publique, la grandeur nationale, le prestige qui rayonne et ne se raisonne pas... se confondent *pour sacrer un homme nécessaire*[1] *et une race* qui fait souche à son tour. *Et voilà que quelque chose de ce qui s'est passé dans les temps antiques recommence sous nos yeux,* au grand étonnement de plusieurs. De Maistre *ne put jamais s'y faire.* Mais il faut lui rendre cette justice que tout en *résistant à la solution moderne..., il s'est toujours posé le problème. Il s'est demandé*, par exemple, comment Guillaume d'Orange étant un usurpateur, il n'en était pas moins vrai que Georges III régnait en souverain légitime... » Et

[1] Ici M. de Sainte-Beuve ne trouve plus que l'ordre de considérations tiré du Nécessaire est *héroïque et mène loin*. (Voy. plus haut, p. 43.)

relevant « les cris d'effroi » que le ministre de Sardaigne jette à l'avénement du prince royal de Suède (1812), M. Sainte-Beuve ajoute : « Il y a des choses qui ne lui paraissent nullement possibles, qu'il déclare monstrueuses... et qui sont *arrivées tout simplement*, qui ont été *acceptées*... Cet esprit perçant, élevé, *reste trop absolument l'homme de la politique sacrée.* De Maistre n'est pas absolument religieux, il est *mystique, il cherche le miracle*... Au lieu d'*expliquer* les événements de l'histoire *par les causes secondes, naturelles,* par le rapport exact des faits, et même quand il a cette explication sous la main, il passe outre... *Il a du prophète*... C'est un instinct de haute nature... *L'espace et l'air lui manquent*... L'Horeb est trop loin... *Que devient le geste d'Isaïe dans un salon*[1]*?* »

Fin railleur, si le salon exclut le prophète, Isaïe sans doute vous paraît bien mesquin dans la chambre d'Ézéchias, encore qu'il y opère par la parole et la vertu de Dieu. *L'air et l'espace* lui manquent. Le prophète à l'étroit ne peut pas développer convenablement *son geste.* Pauvres gens de lettres ! ils ne se figurent jamais le Voyant, l'homme de Dieu, que sous l'emphase du comédien qui déclame *Joad!* Cerveaux vraiment oblitérés, et tellement envahis d'idoles et de fétiches littéraires que la raison n'y trouve plus un coin pour s'y loger ! Re-

1. *Moniteur,* 3 décembre 1860.

marquez cette logique nouvelle : de ce que M. de Maistre est catholique, il contredit le siècle, où les catholiques sont comme n'étant pas ; de ce qu'il a l'intuition vive et presque divinatrice des éléments constitutionnels du passé, il est un routinier du vieux droit et de la politique sacrée ; de ce qu'il plonge un regard profond, étendu, perçant dans l'avenir, il est mystique, théosophe, prophète ; il pourrait bien même devenir un *catholique indépendant !* Cette façon de raisonner est au-dessous de l'enfance.

Que dire aussi de cette précieuse méthode qu'on nous recommande pour apprendre à lire dans l'histoire ? Expliquer tout par les causes secondes, et rien que par elles. M. de Turenne tombe au champ de Salzbach, et meurt : première cause, un boulet de canon ; autre cause, l'habileté du pointeur ennemi. Mais si le coup est tiré au hasard, il faut se rendre à l'*habileté* du hasard !... Est-ce clair ?... Si pourtant, peu ébloui de ce rayon, et voulant une raison morale aux événements de ce monde, je cherche en toute humilité pourquoi celui qui gouverne tout, pour qui rien de ce qui est ou arrive, — la ruine d'un monde ou la vie d'un moucheron, — n'est ni petit, ni grand, ni indifférent, a permis que le roi de France, à tel moment déterminé, fût privé des services d'un habile capitaine : je ne vous garantis certes pas l'infaillibilité de mes conjectures ; ce que j'affirme, c'est que, tout en frappant d'une

main malhabile et vaine, je n'en ai pas moins frappé à la seule porte qui introduise vers la vérité et la lumière. Libre à vous de vous contenter de solutions terre à terre, et qui, de vrai, n'en sont pas; mais il ne vous appartient pas de traiter avec cette sorte d'indécente pitié de grands esprits qui ne se payent point de si peu. Dites-moi donc ce qui s'explique par les causes secondes? Un fait succède à un autre; une succession de faits se formule en loi... Mais que vous apprend cette loi, simple énoncé d'une fatalité successive, et qui ne nous révèle ni un dessein moral ni une volonté supérieure? J'entends bien l'espèce d'inductions et la science pratiquement triviale que vous tirez de là. Aussi, ne vous étonnez pas que d'autres et de meilleurs passent à une induction plus profonde et aspirent à une science plus haute. Et dans le cours ordinaire de la vie, vous contentez-vous, pour expliquer le mouvement de l'homme, du jeu des nerfs, de l'automatisme musculaire? Vous ne vous tenez satisfait qu'à la condition de pénétrer jusqu'au principe volontaire; cause assurément profonde et cachée, et que vous diriez *mystique*, si elle n'était vous-même. Eh bien! cette vue de la volonté à travers le jeu des organes, vue invinciblement spiritualiste, et qui juge le *positivisme historique*, est encore courte et bornée, si elle ne découvre que la volonté humaine se rattache par des liens invisibles aux régions de l'infini. Car il faut bien en venir là, et malgré qu'on en ait, s'éle-

ver à Dieu, pour atteindre en tout à la lumière, ou du moins à ces obscurités lumineuses, mille fois plus fécondes en enseignements que les évidences de ce pauvre monde. Celui-là est myope jusqu'à l'aveuglement, qui ne voit pas et qui n'interroge pas les pensées de la Providence à travers les mouvements de l'humanité.

On parlait beaucoup autrefois dans les parages philosophiques, quelque peu hantés par M. Sainte-Beuve, des lois de la philosophie de l'histoire. Faudrait-il croire qu'aujourd'hui toute cette science se réduit à celle des éphémérides, toute cette philosophie aux révélations de l'almanach de Gotha?

La haine du surnaturel, l'horreur des causes finales précipitent M. Sainte-Beuve dans l'enthousiasme du présent et du fait accompli. *Hier* est péri de son souvenir, il voudrait immobiliser *demain*. Un exercice de quelques années lui suffit pour légitimer le césarisme dont il s'est épris, quand dix-huit cents ans de possession invoqués par l'autorité pontificale ne sont à ses yeux qu'un *problème*. M. de Maistre, refusant de prendre au sérieux la dynastie de Jean Bernadotte, l'irrite. Il lui reproche comme une contradiction *de s'être demandé :* « Comment, Guillaume d'Orange étant un usurpateur, Georges III régnait en souverain légitime? » Double méprise: M. de Maistre ne pose point de question. Il n'hésite ni ne tâtonne, il décide par la possession séculaire et l'origine de l'usurpateur, il tranche par la prescrip-

tion. Le bénéfice du temps, à défaut de l'autre, est-il acquis à la race du sergent de Royal-Marine ? C'est une question délicate et actuellement insoluble.

La Révolution n'est-elle pas souveraine aussi... à sa manière? A-t-elle promis de laisser prescrire le droit qu'elle s'est arrogée sur toutes les puissances d'ici-bas ?

Je m'arrête. Il me tarde d'en finir avec la critique de M. Sainte-Beuve. Dans ces fragments divers consacrés à M. de Maistre, je l'ai trouvée d'une faiblesse uniforme. C'est une polémique vaine, tout à la fois puérile et caduque ; un caprice négatif. Quelques lieux communs de libéralisme, de petits sourires voltairiens, de petites railleries, piqûres d'insecte, tout cela est misérablement impuissant contre un grand homme rendant hommage à de grandes vérités. En ces sortes de matières, M. Sainte-Beuve, si spirituel d'ailleurs, devrait reconnaître son insuffisance et se remettre en mémoire la prudence silencieuse d'un de ses vieux devanciers de l'Académie.

III

M. de Saint-Priest. — *Discours de réception à l'Académie française.*

Aux premiers jours de l'année 1850, le nom de M. de Maistre fut solennellement évoqué dans l'enceinte de l'Institut de France et solennellement maudit. M. de Saint-Priest venait de prendre possession du fauteuil laissé vacant par la mort de Ballanche. Il trouva l'instant propice pour fulminer, en cette mémorable séance du concile académique, l'anathème rationaliste et voltairien. Tout l'y conviait : l'esprit du lieu, l'esprit du temps, l'esprit même de son prédécesseur assez animé naguère contre le grand écrivain. *Antigone*, *Orphée*, *la Palingénésie* mettant sans doute le récipiendaire en verve d'antiquité, il se fit un devoir d'offrir, selon les rites de l'expiation païenne, le sacrifice d'une illustre victime à l'ombre de son devancier. Le génie et la gloire de l'auteur du *Pape* furent donc immolés sans scrupule aux *Dis manibus* du doux Ballanche. Il faut lire *in extenso* cette imprécation de grand style libéral. Le

morceau est peut-être un peu long; mais je promets, comme dédommagement, de laisser dans l'oubli d'autres ennemis du comte de Maistre, les Damiron, les Rémusat, etc., lourds Ganymèdes de la taverne philosophique qui versent l'erreur, le lieu commun et l'ennui à pleines coupes.

Il est donc bien entendu que je ne trouve à citer celui-ci d'autre avantage que de taire ceux-là : il les représente tous; tous parlent par sa bouche, il a l'originalité de l'écho :

« Avant d'exposer les idées de Ballanche, dit-il, il faut nommer un écrivain, un philosophe, son contemporain, dont les théories réagirent sur les siennes. Ce philosophe est M. de Maistre.

» Tous les deux partirent du même principe, tous les deux donnèrent à leur système la base éminemment chrétienne de la chute du premier homme, *de la décadence de la chair par le péché*; seulement, de ces prémisses également consenties, ils tirèrent des conséquences différentes, même opposées. *Je ne m'arrêterai pas aux opinions ultramontaines du comte de Maistre...*

» Même à l'aspect des crimes qui décimaient et souillaient la patrie, il [M. Ballanche] n'avait point douté de son avenir, il n'avait pas désespéré de la société. M. de Maistre l'avait maudite.

» Il avait surtout *maudit la France, et, comme pour mieux la défier, il lui avait emprunté sa langue.* A cet instrument affaibli et faussé, il avait su restituer quel-

que chose de sa force première. *Fils des montagnes*, il avait rendu à notre idiome cette saveur native qui semblait perdue. Comme tous les grands écrivains d'un *temps de décadence*, M. de Maistre était doué d'un caractère d'esprit à la fois *subtil et rude, âpre et maniéré*... Son style *sonne* comme un écho *excessif* de Malebranche et de Pascal.

» M. Ballanche... se sentit attiré par l'éloquence abrupte du *Théocrate savoyard*. En le voyant mettre beaucoup d'éloquence et encore *plus de caprice* à la *restauration d'un temps fini*, l'auteur d'Hébal sourit à cette tentative. Même en refusant son concours à M. de Maistre, il lui accorda un intérêt qui ressemblait à de la sympathie. *Dans son ingénieuse bienveillance, il l'appela le prophète du passé... Mais lorsque Ballanche le vit* adopter ce passé tout entier sans vouloir en rien distraire, le couvrir d'une protection hautaine, s'armer de toutes les ruines pour en accabler, pour en écraser la génération présente, *poursuivre de ses dédains et de ses sarcasmes les plus beaux génies, éternel honneur de la France;* commenter avec complaisance les abus les plus odieux; *insulter la paix, diviniser la guerre ;* chercher des circonstances atténuantes pour la torture, faire du plus étrange des fonctionnaires publics l'arc-boutant de la société; *prononcer enfin la condamnation de l'espèce humaine en la déclarant insolvable envers Dieu*, M. Ballanche *ne put contenir son âme courageuse et tendre devant une théorie si cruelle*... Il ne reconnut jamais à la

créature le droit d'anticiper sur les décrets imprescriptibles du Créateur, etc. [1]. »

Voilà assurément des paroles d'iniquité. Le préjugé va jusqu'au délire, l'animosité jusqu'à la calomnie. Pas un seul trait qui ne blesse la raison, la justice, la vérité.

Il n'est pas vrai que M. de Maistre ait maudit la société.

Il n'est pas vrai qu'il ait surtout maudit la France.

Il n'est pas vrai qu'il ait mis son éloquence et son caprice à la restauration d'un temps fini.

Il n'est pas vrai qu'il ait poursuivi de ses dédains et de ses sarcasmes les plus beaux génies, éternel honneur de la France. Il n'a flétri que les sophistes de l'Encyclopédie ; il n'a mis le pied que sur Arouet, qui n'est ni *un beau génie*, ni *un éternel honneur.*

Il n'est pas vrai qu'il ait insulté la paix et divinisé la guerre.

Il n'est pas vrai qu'il ait commenté avec complaisance les abus les plus odieux.

Il n'est pas vrai qu'il ait cherché des circonstances atténuantes pour la torture.

Tout cela est faux, et odieusement faux. Mais le ridicule égaye l'odieux, et la pièce est semée de ridicule.

Il est ridicule de définir la chute du premier

1. *Mémoires de l'Institut.* Académie française.

homme « la décadence de la chair par le péché... » sans tenir compte de la volonté déchue.

Il est ridicule de dédaigner « les opinions ultramontaines du comte de Maistre. » Car des *opinions* qui ont porté un livre comme *le Pape* valent qu'on s'y arrête.

Dire que, « pour mieux défier la France, M. de Maistre lui avait emprunté sa langue, » est ridicule à l'excès. Emprunte-t-on sa langue maternelle? Dira-t-on de M. de Saint-Priest que, « pour mieux glorifier la France, il lui emprunte sa langue ? » Et certes, dans la bouche de l'académicien, le français a bien plutôt l'air d'une langue d'*emprunt* que sous la plume du *Théocrate savoyard*.

Comment un écrivain de décadence, selon l'expression de l'orateur, aurait-il eu le secret de rendre à un idiome « emprunté » sa saveur originelle? « Fils des montagnes » n'est qu'une médiocre explication. Mais passons. « Grand écrivain d'un temps de décadence » est un de ces vieux centons académiques qu'on débite gravement aux jours de réception pour faire figure d'homme de goût.

Les reproches de subtilité et de rudesse tombent à faux ; rien n'est plus mal trouvé, si ce n'est ce dernier trait : « écho excessif de Malebranche et de Pascal. » L'excès d'un écho ne s'entend pas. Et puis M. de Maistre n'est l'écho de personne, il ne rappelle point Pascal et n'a rien de commun avec Malebranche.

Je retrouve sur mon chemin cette déloyale critique qui rend le comte de Maistre personnellement responsable de la condamnation de l'espèce humaine, et de la doctrine qui déclare l'homme insolvable envers Dieu. Qui donc peut ignorer que telle est la foi catholique et que le croyant n'est pas l'auteur de sa foi? Non, encore une fois, ce n'est pas M. de Maistre, c'est l'Église, c'est Jésus-Christ qu'il faut mettre en cause. Mais je vous entends : l'intérêt propre commande certains ménagements... Que je hais cette misérable habileté et cette hypocrisie! Vous n'avez pas le cœur de vous montrer ce que vous êtes, déistes ou athées; et, les mots de christianisme et de civilisation chrétienne sur les lèvres, vous guerroyez lâchement contre Dieu à travers ses serviteurs. Mais qui trompez-vous donc? et quel jeu jouez-vous?

L'exposition historique des sentiments de M. Ballanche à l'égard de M. de Maistre est arrangée avec cette adresse littéraire qui nargue l'exactitude. Ce petit récit voudrait nous montrer l'auteur d'*Antigone* découragé de ses premières sympathies par l'exagération croissante de l'écrivain catholique dans la défense des idées les plus monstrueusement arriérées. Froide plaisanterie! M. de Maistre, dès son début (1796) se montre tout ce qu'il est. Il n'a jamais autorisé personne à s'abuser sur son compte. M. de Saint-Priest se moque en nous racontant la patience de M. Ballanche comme

poussée à bout par la violence *progressive* de son adversaire; il se moque surtout en s'écriant: « M. Ballanche ne put contenir *son âme courageuse et tendre devant une théorie si cruelle !..* » Faux pathétique, mensonge que tout cela.

Le vrai est que M. Ballanche, porté vers M. de Maistre par un attrait d'instinct, se sentait retenu par des répugnances philosophiques. L'honnête homme subissait l'ascendant de la vertu et de la conscience éloquente, l'utopiste s'éloignait devant la rectitude des doctrines. Des dissentiments assez profonds séparent l'écrivain catholique et l'auteur d'*Orphée* pour expliquer la contradiction; mais l'animosité survenue, et qui, pour éclater, semblait attendre la mort du comte de Maistre, a sans doute toute une autre origine que ce forcené obscurantisme et cette sentimentalité niaisement indignée dont on nous amuse. Je ne sache pas, en effet, que la fameuse dénomination de *prophète du passé*, amer sarcasme qu'on veut prendre ici pour une expression de bienveillance, ait été hasardée du vivant du grand écrivain. L'opposition des idées entre gens bien élevés n'amène pas l'injure. Quelque blessure d'amour-propre, quelque rancune longtemps contenue a pu seule introduire cet élément violent dans la polémique d'ordinaire si calme de M. Ballanche. Un fragment de lettre publié par M. Sainte-Beuve pourrait bien donner le mot de l'énigme.

Voici ce que M. de Maistre écrivait à l'auteur de

l'*Essai sur les institutions sociales* qui lui avait envoyé son livre.

« Votre livre, monsieur, est excellent en détail ; en gros, c'est autre chose. L'esprit révolutionnaire, en pénétrant un esprit très-bien fait et un cœur excellent, a produit un ouvrage hybride, qui ne saurait contenter en général les hommes décidés d'un parti ou de l'autre.

» C'est encore une chose excessivement curieuse que l'illusion que vous a fait cet esprit que je nommais tout à l'heure, au point de vous faire prendre l'agonie pour une phase de la santé ; car c'est ce que signifie au fond votre théorie de l'*émancipation de la pensée*... Je ne crois pas que vous soyez tout à fait dans la bonne voie, mais vous y tenez un pied; *et vous marcherez gauchement* jusqu'à ce qu'ils y soient tous les deux...

» Le sans-culotte vous attend dans son camp, moi je vous attends dans le mien. Nous verrons qui aura deviné. Si je vis encore cinq ou six ans, je ne doute pas d'avoir le plaisir de *rire avec vous* de l'émancipation de la pensée [1]. »

1. M. Sainte-Beuve s'indigne contre cet éclat de rire. Il traite M. de Maistre de « hautain et ironique génie. » Il lui déclare en outre que « le passé est jugé sans retour » et que « d'agonie en agonie il achève d'expirer. » Excessivement connu ! le passé est expiré, d'accord, car il n'est pas le présent; mais la pensée n'en est pas plus *émancipée*. Elle s'émancipe en un certain sens, et nous voyons ses hommes et ses œuvres. Cette émancipation est la liberté de s'asservir de plus en plus au mal, à l'erreur, à l'homme ; c'est la liberté de l'avilissement.

On peut croire que M. Ballanche prit mal cette façon un peu cavalière de traiter son ouvrage et les idées modernes qu'il caressait. M. de Maistre aurait dû peut-être, en se refusant quelque trait railleur, ménager la susceptibilité de ce grand et bel esprit fourvoyé. Mais au fond il avait raison, et l'arrêt qu'il prononçait alors sur l'auteur des *Institutions sociales* eut tout son accomplissement. Malgré son talent et la droiture de ses instincts, Ballanche continua de *marcher gauchement.* Il s'arrêta fatigué, loin encore du terme de sa vie, loin surtout du terme de ses travaux. Il voulait *exprimer la grande pensée de son siècle, cette pensée dominante qui avait reçu de Dieu même la mission d'organiser le nouveau monde social*[1] : ce grand dessein demeura frappé de stérilité. Il ne put résoudre la contradiction profonde de ses pensées, et son œuvre interrompue n'eut d'autre destin que de fournir quelques textes à ces téméraires essais d'organisation sociale, où l'outrecuidance saint-simonienne échoua si misérablement.

Je me suis éloigné de M. de Saint-Priest, et je ne compte pas revenir à cet homme d'esprit, qui en personnifie tant d'autres. Aussi bien, ce détour par l'Académie et ces fastidieuses harangues n'avait d'autre but que d'introduire le seul adversaire considérable que M. de Maistre ait rencontré.

1. Dédicace de la *Palingénésie*.

IV

M. Ballanche. — *Institutions sociales, Essais de Palingénésie.*

I

M. Ballanche avait laissé pénétrer dans son âme le souffle enivrant des illusions de ce siècle. Jamais, sans doute il n'épousa ces barbares haines du passé qui n'étaient alors chez plusieurs que les inspirations ou les souvenirs d'une mauvaise conscience. Il avait d'ailleurs entretenu avec les choses antiques un trop long commerce pour ne pas les aimer; mais il eut la faiblesse soit de condescendre à certains entraînements de l'opinion, soit de prendre pour un symptôme sérieux l'aveugle faveur qu'elle accordait à des principes funestes. Son amour-propre littéraire s'effaroucha de ces bruyantes injures dont les gazetiers libéraux poursuivaient les vieux tenants de l'éternelle vérité: *ennemis des lumières*, *ultras*, *demeurants d'un autre âge !!!* La Révolution avait jeté les

esprits dans l'avenir [1]; il se complut à l'idée d'être l'hiérophante des temps nouveaux. A ce rendez-vous où la pensée moderne conviait les adeptes du progrès, il crut trouver la popularité, il attendit la gloire : il ne rencontra que l'erreur et la division de son propre esprit.

En effet, après avoir reconnu avec les penseurs chrétiens l'institution divine de la société, la révélation du langage, l'autorité de la parole traditionnelle, tout à coup, par la plus étrange évolution, il se montre du parti des adversaires, et conclut à l'affranchissement des liens de la parole, à l'émancipation de la pensée, au règne de la lettre, à la souveraineté absolue de l'opinion. Par quel procédé logique s'accomplit cette transformation, — on le cherche en vain. La voie du passage se dérobe sous de vagues et obscures formules. On reconnaît enfin et péniblement qu'il y a une lacune au centre même du système, et l'on s'arrête devant un *hiatus* qu'il franchit, lui, — mais qu'on ne saurait franchir avec lui; car il conclut par la répudiation des prémisses qu'il a posées et fait brusquement divorce avec lui-même!

Il se flatte dans sa bonhomie un peu glorieuse qu'il pourra réconcilier des principes certains et des erreurs soutenues par des passions sauvages.

1. L'abbé de Lamennais a dit admirablement : « La Révolution a jeté les esprits dans l'avenir. » (1823.)

Cette tâche de conciliateur est plus ingrate qu'on ne pense. Elle sourit à la vanité; mais il est rare qu'elle ne coûte rien à l'intégrité des opinions ou aux délicates fiertés de la conscience. M. Ballanche ne dut recueillir de sa tentative que des sourires diversement expressifs, lorsque, demandant grâce pour l'incurable sénilité des *archéophiles* (les conservateurs catholiques tranquillement sacrifiés), il adressait aux révolutionnaires, enjolivés du doux nom de *néophiles*, ces paroles assez bizarres :

« Je dirais volontiers aux néophiles : Ceux contre lesquels vous vous élevez avec tant de violence n'ont d'autre tort que celui d'être restés fidèles au code des idées anciennes, et ils n'y sont restés fidèles que *parce que c'était dans la forme même de leur intelligence, dans la manière dont s'opère en eux le phénomène de la pensée...* »

Et il ajoutait :

« Je dirais aux archéophiles : Vous craignez de retomber dans le chaos, parce qu'il vous semble que *le principe générateur des sociétés humaines cesse d'agir*. Vous voyez que les partisans des idées nouvelles ont brisé cet antique palladium, et vous ne savez pas comment il pourra être remplacé. Sachez donc que ce *palladium n'a point été brisé par ceux que vous en accusez, mais par le temps :* ainsi vous devez leur rendre votre estime et votre amour [1]. »

1. *Institutions sociales,* p. 197 ; édit. in-18, 1833.

Quel espoir d'accommodement pourrait se fonder jamais sur de pareilles raisons? Si les archéophiles sont dans l'erreur, cette erreur est invincible, puisqu'elle est la forme même de leur esprit. Si l'erreur tient à la manière dont s'opère le phénomène de la pensée, l'origine même de l'erreur la rend irréparable, et l'irréparabilité exclut toute conciliation entre les opinions contraires qui sont erreur l'une à l'autre.

Les archéophiles ne permettront pas sans doute qu'on leur prête la crainte que le principe générateur des sociétés cesse d'agir; mais, fatalement rivés à leurs idées, ils demanderont où est l'argument démonstratif d'une telle révolution dans les voies de la Providence que tout l'édifice social soit à reprendre par la base. Ils n'admettront pas que le temps, reconnu pour unique auteur de tant de désastres, mette à couvert la responsabilité des hommes de destruction. Car le temps n'est point par lui-même une raison suffisante et qui prouve la légitimité de toutes les ruines.

Contradictoirement à la Charte de 1814, qui prétendait renouer la chaîne des temps, M. Ballanche affirme que les institutions nouvelles impérieusement réclamées par le besoin des peuples ne peuvent, en aucune manière, tenir aux institutions anciennes. Celles-ci sont détruites; leurs ruines mêmes ont péri.

— Les idées anciennes sont devenues inintelligi-

bles. Bossuet est plus vieux que l'antiquité... Il a je ne sais quoi de trop imposant pour nos imaginations, qui ne veulent plus de joug. Notre langue, remuée par lui avec tant de puissance, est demeurée depuis immobile... Nous n'habitons plus la même sphère d'idées et de sentiments, et s'il en est encore parmi nous qui soient restés citoyens de la vieille patrie, ceux-là n'ont plus que des sentiments solitaires. Cette génération mourra sans postérité... Le respect pour les traditions, le sens immobile qu'ils attachent aux mots, rendent les hommes du passé inaptes à entrer dans les voies nouvelles. Il ne peut y avoir chez eux de ces esprits investigateurs qui marchent à la tête des destinées humaines. Ils craignent de s'aventurer dans le désert, parce qu'ils ne peuvent faire sortir du milieu d'eux un guide. Pour eux, la parole sera toujours une chose immuable et sacrée, qui contient les lois immortelles de la société en même temps que les manifestations de l'âme humaine. Les générations se succédant les unes aux autres sans aucune interruption, ils ne voient pas d'instant où une génération puisse sortir d'elle-même par ses propres forces... Quant aux hommes de l'avenir, émancipés de la parole, et plus accessibles aux nouveautés, ils ne demandent à l'homme qui s'avance hors des rangs avec une bannière, d'autre mission que celle qu'ils lui donnent à l'instant même. De là vient qu'il a été dit que les idées nouvelles trouvent toujours

un représentant. Voilà pourquoi les hommes de cette classe sont aventureux et prompts à l'exécution... Ils se lancent hardiment dans la carrière, sûrs qu'ils sont de se rallier entre eux et de s'entendre à de grandes distances...[1]. La classe des hommes qui ne pensent qu'avec la parole a longtemps été la plus nombreuse... Il est très-probable que la seconde s'est graduellement augmentée à mesure que la musique s'est retirée de la poésie, ensuite à mesure que la parole écrite s'est répandue. Le dépôt des connaissances humaines est peu à peu sorti du lieu mystérieux où les sages le tenaient caché, et cette seconde classe, devenue la plus nombreuse, finira par être seule... Du sentiment de la force numérique vient sans doute cette indépendance à l'égard de l'autorité, caractère particulier du temps où nous vivons. En effet, on en est venu à repousser l'autorité des siècles, l'autorité des usages, l'autorité des traditions... Les amis du passé et les hommes de l'avenir ne s'entendent plus entre eux, parce qu'ils ont cessé de parler la même langue... L'âge de l'établissement du christianisme

1. Il faut avoir un faible instinctif (car la raison ne le donnerait pas) pour un ordre de choses où l'on ne demande à tout homme qui s'avance hors des rangs avec une bannière, d'autre mission que celle qu'à l'instant même lui confère la passion, l'instinct, l'erreur aveugle. Que dire aussi de cette facilité qu'ont les *faiseurs* des temps nouveaux de se rallier et de s'entendre à de grandes distances? Ce privilége a été assuré de tout temps dans les villes mal policées aux aventuriers et aux hommes de coup de main.

fut pour le genre humain l'âge de l'émancipation morale qui avait succédé à celui de l'empire absolu de l'imagination.... L'âge actuel serait, selon toute apparence, l'âge d'une seconde émancipation, celle de la pensée par l'affranchissement des liens de la parole...

« Le christianisme était venu réconcilier les mœurs et les opinions, parce que le christianisme est éminemment fondé sur la morale. Cette réconciliation cesse... Nos mœurs sont trop exquises et trop susceptibles pour le régime âpre et sévère de la liberté de la presse ; mais il faut que les mœurs cèdent et se façonnent, il faut qu'elles s'accoutument aux outrages et que leur conscience soit en elles-mêmes.

» Le principe intellectuel a pris l'ascendant sur le principe moral pour la direction de la société.

» Notre intelligence, successivement affermie, a pu s'avancer vers un ordre de choses où elle a moins besoin d'un appui; mais cet appui lui fut très-nécessaire.

» La théorie de la séparation de la pensée et de la parole, inadmissible si on veut l'étendre à l'origine des sociétés, ne peut s'appliquer qu'aux faits de la société actuelle. La question est de faire tout reposer sur les traditions au moment où les traditions nous échappent; car, si la mission de la parole est finie dans le monde intellectuel, elle n'est pas finie dans le monde moral et elle doit toujours trouver un

asile dans les sentiments religieux. Dans l'ordre politique, nous sentons encore ses bienfaits, et même l'ordre intellectuel, d'où elle est bannie, n'est riche que des idées qui y ont été apportées par elle [1]. »

Médiateur original, il veut reconcilier les hommes, et il les déclare fatalement liés à des opinions irréconciliables! Il voit deux partis en présence ; il veut ramener l'un et l'autre à l'union, à l'estime mutuelle et à l'amour; mais, ô étranges paroles de paix ! il dit à l'un qu'il doit se résoudre à n'être rien, parce que son temps est fini, et il dit à l'autre qu'il a le droit d'être tout, parce que son temps est venu. Le vrai crime du passé, c'est de n'être plus ; le solide mérite du présent, c'est d'être, et d'introduire l'avenir. M. Ballanche est donc un de ces publicistes qui, les premiers, ont mis en axiome et en vogue la mésintelligence nécessaire entre les générations anciennes et les nouvelles, et contribué à briser le lien qui doit les unir. Un des premiers, il a jeté ces phrases de division qui, depuis, ont levé, avec la fécondité de l'herbe mauvaise, sous le soleil trop bénin de notre vieille monarchie : « Esprit du passé, esprit d'obscurcissement ! — Esprit moderne, esprit de lumière et de progrès!... » Phrases jetées en pâture à l'orgueil crédule des peuples ; phrases erronées, déplorables, recélant les tempêtes sous leur perfide optimisme! On les a vues à l'œuvre, elles ont vaincu!...

1. *Institutions sociales*, pp. 80, 116, 117, 197, 120, 180 à 192; 135, 141, 151, 181, 192, 195, 196, 200.

Elles ont consommé ce schisme intellectuel et moral qui est la honte et le malheur de ce temps, car ce schisme n'est plus fondé sur l'éternel antagonisme du bien et du mal, mais sur l'opposition qui naît, entre les hommes, de la persévérance *chronique* des uns dans la foi aux principes immuables et du *moderne* laisser-aller des autres au cours du temps et de l'opinion. Ce schisme, c'est tout l'ordre nouveau, ou plutôt c'est le désordre même légalisé et constitué.

La séparation des mœurs et des opinions, ou *l'ascendant pris par le principe intellectuel sur le principe moral pour la direction de la société,* la doctrine des émancipations successives, ces prétendues nouveautés, tout en gardant quelque apparence sous la belle draperie du style de Ballanche, ne sont en effet que de brillantes variations métaphysiques sur un thème révolutionnaire. Les plus savantes périphrases ne peuvent tromper longtemps sur les dangereuses propositions qu'elles énoncent en les dissimulant. La souveraineté du principe intellectuel, c'est la souveraineté de la raison humaine, qui ne reconnaît rien au-dessus de soi, juge de tout, et n'est point jugée. C'est la répudiation du gouvernement temporel de Dieu, l'exclusion donnée au Christ, l'Église dépossédée de son droit de maternelle surveillance sur les choses de ce monde. L'intelligence appelée au souverain empire, c'est le caprice aussi, c'est la passion, c'est l'habileté de l'homme substituée dog-

matiquement à la conscience. La terre n'a plus aucune chance d'appartenir aux doux : elle est aux forts, aux savants et aux roués. Car la science (la moderne science) est l'alliée de la force et de la ruse dans leurs attentats contre la liberté de l'âme et contre toutes les libertés qui en dérivent. La ruse et la force mettent l'homme aux fers, et la science lui parle de ses droits en tenant le flambeau sinistre qui éclaire la ténébreuse exécution. On fait violence aux mœurs, sous prétexte qu'elles retardent sur les idées. Mais quelles mœurs faudra-t-il donc se faire, assez agiles pour se mettre au pas de l'idée, cette puissance *rapide, instantanée et qui se forme quelquefois comme l'orage*[1] ? L'orage est donc pris désormais pour pilote. C'est la violence qui devra pousser les mœurs dans toutes les voies hasardeuses de l'opinion. L'harmonie que le christianisme avait mise entre elles étant rompue, et rompue sans retour, qui ne voit à quels abîmes d'inconnu court une société déracinée de ces mœurs dont le fond essentiel repose sur des dogmes certains ou des vérités inviolables, pour s'abandonner aux aveugles expériences de l'idée sans moralité ? L'État païen, l'État-Dieu ou le césarisme athée est au bout de ces doctrines.

Cette rigoureuse logique des choses échappait sans doute à M. Ballanche, et ces conséquences fatales n'entraient point dans ses prévisions. Il sem-

1. *Institutions sociales*, p. 216.

blait ne voir dans l'émancipation nouvelle qu'un vaste et libre développement des sociétés qui ne se répandrait pas au-delà des limites de la foi chrétienne, et assurait, au contraire, la pénétration de plus en plus intime du christianisme dans l'ordre civil et politique. Double méprise! car exalter l'esprit de l'homme en l'affranchissant de la *parole* ou de la religion positive, ce n'est pas garantir la liberté sociale, non plus qu'on ne protége la liberté morale en débarrassant l'individu de sa conscience; et c'est une autre erreur de s'imaginer que le christianisme sécularisé, individualisé, appauvri, entrera plus profondément dans la sphère même dont sa *parole* est bannie. Toutefois, malgré l'apparente confiance de la pensée de M. Ballanche et les illusions dont elle s'enveloppe, ce qui lui manque visiblement c'est la sécurité dans la certitude. On sent en lui les secrètes perplexités d'une intelligence honnête qui, tout en composant avec les erreurs du temps, voudrait bien ne pas trahir l'éternel droit de la vérité. Transaction illégitime, inévitablement payée par l'impuissance de la bonne volonté. Le vague, l'équivoque louche, l'obscurité trahissent ici comme un remords intellectuel. Toutes les idées qu'énonce le métaphysicien du progrès portent avec elles leur indécision, leur contradiction ou leur réfutation.

M. Ballanche a fixé sur notre époque un regard profond et sagace. Il en connaît la mobilité, l'infatuation, la témérité, le fol abandon aux préjugés

révolutionnaires. Il déclare qu'elle marche « dans des voies insolites, n'acceptant pour règle que des doctrines non éprouvées par l'expérience. » Les souvenirs, dit-il, la blessent; elle semble craindre que des principes anciens ou vieillis ne soient entachés de féodalité. Il reconnaît admirablement que l'on vit au jour le jour « sous la dictature des circonstances et dans l'interrègne des doctrines. » Il regarde comme un symptôme effrayant « l'activité dévorante des esprits qui est hors de proportion avec la mesure du temps, » et hors de proportion, devrait-il ajouter, avec leur propre mesure. Qui ne reconnaîtrait ici tous les traits d'une vaste perturbation dans les esprits et dans les âmes? Décrire de tels phénomènes, c'est publier un épouvantable état de démence, impatient de tout régime raisonnable. Eh bien ! c'est dans ces phénomènes violents qu'il cherche les conditions d'un développement normal et fonde la loi même de la direction à venir de la société! Il remet au fou le traitement de sa folie, car cette folie est si générale et si intense, qu'aux yeux mal affermis du philosophe, elle perd son caractère d'accident et de désordre, pour devenir un avénement immense, une initiation, une époque de l'humanité. Et la formule ne lui manque pas pour exprimer cette évolution suprême ; la formule est celle-ci : émancipation de la pensée par l'affranchissement des liens de la parole.

Je crains que sous ce magnifique énoncé ne se

cache un sens vulgairement rationaliste. Il y a dans l'emploi de ce mot *parole*, destitué souvent, et sans doute à dessein, de l'épithète *traditionnelle* qui le détermine, une sorte de prudence habile; peut-être l'embarras d'une pensée qui craint d'aller jusqu'au bout de ses hardiesses, ou qui n'ose avouer ses alliances. La parole, en effet, telle que M. Ballanche l'entend ici, c'est la parole reçue de confiance; la parole des pères et des maîtres, celle de l'autorité, celle de l'Église. *L'affranchissement des liens de la parole* n'est donc que la transformation *libérale* de la thèse protestante, philosophique, révolutionnaire, qui déclare la déchéance de l'autorité dans l'ordre des sciences, de la société civile et de la religion. Mais la parole traditionnelle, chose étrange! est dépossédée au profit de la parole écrite ou matérialisée. L'émancipation nouvelle est l'ère de l'écriture ou l'assujettisement à la lettre sans interprétation. On s'étonne, et M. Ballanche lui-même ne semble pas très-fier de cet avénement: « C'est la *lettre* qui remplace l'*esprit*, » dit-il. « Ceci est un fait que je raconte, ce n'est point un blâme ni un regret que j'exprime. Je sais tout ce qu'il y a d'inévitable dans la succession des idées, et, j'oserais le dire, tout ce qu'il y a de fatal dans les progrès de l'esprit humain [1]. » Il est difficile de s'expliquer comment l'ère de la lettre coïncide ou s'accorde avec l'affran-

1. *Institutions sociales*, p. 206.

chissement de la pensée, et comment la pensée, émancipée sous une domination inflexible, exprime plutôt un progrès qu'une contradiction. Le règne de la lettre semble imaginé pour donner quelque garantie à l'ordre public, gravement atteint par le discrédit des traditions. Le publiciste voit partout, autour de lui, les ruines du respect, et toutefois il assure qu'on peut « compter sur le respect pour la loi écrite, pour la lettre devant qui tout rentre dans l'égalité. » *On peut compter,* est optimiste ; et il faut que cette confiance s'abrite à la hâte sous le démocratique sentiment de l'égalité, le seul que puisse satisfaire cette perspective de servitude intellectuelle qui met *la lettre* homicide à la place de *l'esprit* vivifiant. Et cependant M. Ballanche a proclamé solennellement l'initiation nouvelle, l'émancipation de la pensée. Est-ce là une grande chose ou n'est-ce qu'un grand mot? Son embarras est manifeste. Va-t-il se décider pour la souveraineté de la parole morte ou pour les évolutions de l'idée? — Il croit résoudre le problème par l'équilibre des forces, et il partage le sceptre entre la Lettre et l'Opinion.

« *Quoi qu'il en soit*, dit-il, aujourd'hui que le règne de la Lettre commence, il faut que l'Opinion prenne un ascendant tel, que ce soit elle qui dirige tout dans la société ; car la lettre, de sa nature étant imployable, elle se briserait continuellement par l'effet même de l'expansion des idées [1]. » Voilà un

1. *Institutions sociales,* p. 203.

véritable dualisme social : l'équilibre est précaire ; l'avénement simultané des deux principes aboutit à la domination d'un seul. Car l'Opinion admettant le règne de la Lettre, à la condition que la Lettre ne règne que par elle, me rappelle ce mot agréable de M. Ballanche sur un homme connu, qui, disait-il, se lève chaque matin avec une idée fixe.

Cependant le publiciste s'inquiète un peu de cet immense pouvoir qu'il laisse à l'Opinion ; il essaye de le restreindre : « Autrefois, dit-il, il suffisait de gouverner *avec l'opinion*, à présent il faut gouverner *par elle, sous peine de la laisser gouverner elle-même*, ce qui constituerait une véritable anarchie [1]. » Distinction subtile d'où sort une conclusion assez banale. C'est l'absolu qui faisait l'originalité du système. L'absolu ôté, nous retombons dans le sens vulgaire ; il n'y a plus rien de neuf dans l'ordre nouveau, rien de plus neuf que ce commun adage : *l'opinion reine du monde*. Mais l'anarchie dont s'effraye M. Ballanche ne saurait être dans la puissance qu'on remet à l'Opinion ; elle est dans l'abolition des doctrines qui seules pourraient l'éclairer et la conduire. « Les hommes, dit-il, ont beau n'être pas disposés toujours à toute justice, il se forme une conscience générale, une morale publique, qui ont besoin d'être consultées à chaque instant, et dont les arrêts sont sûrs. » Or, la morale, la conscience,

1. *Ibid.*, p. 216.

la justice s'alimentent de l'antique tradition et des principes immuables : toute leur certitude se puise dans la parole vive, si fastueusement répudiée aujourd'hui. Que la parole, que les principes rentrent dans le silence, la conscience et la morale prennent, au gré des passions, la plus triste élasticité. Il est vrai que, pour ramener ses utopies à la mesure du possible, M. Ballanche dit ailleurs que « le genre humain ne doit rien perdre de ce qu'il a successivement acquis... qu'il faut tâcher de retenir ce que nous pourrons des deux âges qui ont précédé ; » il dit encore : « Nous ne sommes plus gouvernés par les *doctrines anciennes*, mais nous sommes toujours régis par les *institutions primitives*, en ce sens que ce sont elles qui ont tout fondé[1]. » Mais les doctrines sont l'esprit des institutions ; comment le règne prolongé de celles-ci peut-il s'accorder avec la déchéance nécessaire de celles-là ? Comment vivent encore ces institutions, si l'esprit qui les a produites en est sorti ? Si elles vivent, s'il faut réchauffer et recueillir les épaves des âges écoulés, que faut-il penser de l'anathème prononcé contre les doctrines anciennes ? Que faut-il entendre par l'affranchissement des liens de la parole ?

Nous l'avons vu enfouir à une profondeur géologique satisfaisante ces hommes dont l'intelligence pétrifiée « ne voit pas l'instant où une génération

1. *Institutions sociales*, p. 437.

puisse sortir d'elle-même par ses propres forces... » Et il a dit plus haut qu'une génération « ne commence pas et ne finit pas dans un désert... Rien ne surgit soudainement dans le monde. » Et il dira plus bas que « le sentiment de l'avenir repose d'ordinaire dans le passé, que toute théorie de l'avenir ne peut reposer que sur la juste appréciation du passé [1]. » Il est difficile de concilier cette solidarité qu'il admet entre les destinées humaines avec ce mépris des traditions et ce saut dans l'avenir qu'il accorde aux générations nouvelles.

Ainsi, pour satisfaire au préjugé philosophique, il condamne la parole ; pour amadouer la légalité jalouse et rassurer l'ordre, au règne de la tradition vivante il substitue celui de la lettre ; pour soustraire la liberté au joug de la lettre, il proclame aussitôt la dictature perpétuelle de l'opinion ; et enfin, pour remédier aux inévitables excès d'une telle puissance, il veut qu'on se rattache à ce qui pourra surnager du naufrage des choses passées ou des *idées devenues inintelligibles*. Cet éclectisme, on le voit, n'est qu'un pénible embrassement de principes contradictoires, tour à tour exaltés et déchus, anéantis et ressuscités. On dirait que le publiciste s'est donné pour problème de constituer sérieusement l'anarchie en politique et en religion. Sur ce dernier chapitre, le plus intéressant de tous, il affecte

1. *Ibid.*, pp. 48, 304 et 374.

une confiance que ses propres paroles réfutent. « L'esprit d'indépendance, dit-il, a dû nuire immensément à la religion. Le discrédit de la parole traditionnelle a dû amener le discrédit des doctrines mystérieuses et sacrées... Il en est résulté un grand trouble dans les esprits... Mais le sentiment religieux survivra, n'en doutons point, à la confusion des langues[1]. » Rien n'est moins rassurant que cette dernière garantie. Après l'aveu du grand trouble produit dans les esprits par la déchéance de la parole, cette survivance du sentiment religieux est de toutes les promesses la plus naïve ou la plus ironique. Car ce sentiment, dans sa vague indépendance et le libertinage de ses rêves, ne peut qu'ajouter encore au désordre moral et perpétuer la confusion des langues. Et quelle raillerie du progrès que ce passage d'une religion définie, ou plutôt de la religion, aux ténébreux tâtonnements du sentiment religieux! C'est à peu près, comme si, la parole intellectuelle devant nous être ôtée, on essayait de nous faire prendre pour un développement supérieur la faculté qui nous resterait d'exprimer par des cris et des gestes les obscurs besoins de notre animalité. La religion, la vraie religion, est au sentiment religieux ce que la parole raisonnable ou le langage de l'intelligence est à celui de l'instinct et de la passion. Comment M. Ballanche peut-il nous

1. *Institutions sociales*, pp. 191 et 192.

dire, de ce ton fatidique qu'on lui connaît : « Les liens de la parole ont été jusqu'à présent une des limites de la liberté de l'homme, et l'émancipation de la pensée par l'affranchissement des liens de la parole est une des prérogatives de l'âge présent de l'esprit humain[1] ? »

Cette thèse est loin d'être démontrée, ou plutôt elle est démontrée insoutenable. L'auteur lui-même, en la développant, fournit tous les faits et toutes les raisons qui la détruisent.

M. de Maistre avait raison de rire et d'ajourner M. Ballanche à quelques années pour rire avec lui de l'émancipation de la pensée.

II

Cependant, avant le terme qu'il assignait plaisamment à la conversion du philosophe libéral, le comte de Maistre était mort, et M. Ballanche, toujours bercé de ses rêves d'initiations et de progrès, déclarait plus tard, dans ses *Essais de Palingénésie*, une véritable hostilité contre le grand écrivain. Il a peine à lui pardonner d'avoir percé d'un coup d'œil l'emmêlement d'opinions contraires qui se disputent le

1. *Ibid*, p. 195.

livre des *Institutions sociales*. Sous la sereine solennité des adieux qu'il envoie à l'illustre défunt, une secrète amertume s'exhale, et dans l'appréciation de la doctrine, les méprises obstinées de sa critique ressemblent à un parti pris d'injustice. M. Sainte-Beuve, citant le début de la dernière partie des prolégomènes, aime à se figurer le geste clément de Fénelon mis en présence du cercueil de Bossuet. Le geste clément de Ballanche me paraît purement oratoire; ses paroles ont de la rancune.

« L'homme des doctrines anciennes, LE PROPHÈTE DU PASSÉ, vient de mourir... Paix à la cendre de ce grand homme de bien! Gloire immortelle à ce beau génie! Maintenant qu'il voit la vérité face à face, sans doute il reconnaît que ses rêves furent ceux d'une évocation brillante, mais stérile et sans puissance. *Il voulut courber notre tête sous le joug d'un destin fini...*

» Cependant cette forte organisation du moyen âge, toute vivante en Europe, traînait encore chez nous sa terrible caducité... Les écrits de l'illustre philosophe piémontais sont le chant du cygne d'une société expirante. Et, chose digne de remarque, le prophète du passé, l'homme des doctrines anciennes, *est mort paisiblement aux côtés de son vieux souverain*, la veille du jour où l'orage devait subitement gronder autour des dynasties italiennes, la veille du jour où elles se sont crues obligées de livrer leur pays à l'étranger, et *il n'a eu aucun pressentiment*

de ce rapide orage qui allait forcer son roi à abdiquer une couronne replacée depuis si peu de temps sur sa tête par *des événements imprévus qu'il n'avait ni préparés ni secondés.* Peut-être, dans ses derniers entretiens avec son maître, racontait-il le retour d'Esdras après la captivité, l'ancien livre de la loi expliqué de nouveau sur les ruines du temple... Qu'eût-il dit, cet homme d'un autre âge, s'il eût vu, quelques jours après, *la Grèce soulevant d'elle-même le poids de ses fers* et cherchant à se rajeunir après tant de siècles de l'oppression la plus ignominieuse? Rome et Constantinople battues à la fois par les flots d'une mer inconnue, les flots d'une civilisation naissante, d'une civilisation à qui l'avenir est promis!... *Le prophète du passé s'est endormi la veille du jour solennel, il s'est endormi au sein de ses souvenirs, qu'il prenait pour des prévisions* [1]. »

Un monde de phrases, et pas un atome de raison! Il y a toutefois un mot heureux, un mot trouvé : PROPHÈTE DU PASSÉ! Ce mot a fait fortune. Voilà quarante ans que tous les échos de la Libre-Pensée le redisent infatigablement! Triste succès dont je plains M. Ballanche. Il a su condenser en un trait la haine de tout un parti, et la haine satisfaite n'a rien inventé depuis. L'injure, en effet, est comble comme l'injustice. Les magnanimités déclamatoires de la prosopopée ne sont qu'une forme vide. Quel est ce

1. *Palingénésie*, p. 289 et suiv.

« grand homme de bien » dont toute la vie ne fut qu'une erreur obstinée? Et quel est ce « beau génie » qui va prendre ses souvenirs pour des prévisions? Le doux auteur d'*Antigone* dévoue Joseph de Maistre au supplice de ces réprouvés de l'enfer de Dante, dont le visage, tourné du côté de leurs épaules,

Che da le reni era tornato 'l volto[1],

les condamne à ne voir en marchant que ce qui est derrière eux! De quel autre crayon retracerait-il l'ignorance et la stupidité? Mais, dans son sarcasme, comme l'abeille dans la piqûre qu'elle a faite, Ballanche a laissé son dard. Tout le reste, reproches, insinuations ou prédictions, est d'une malice fort émoussée ou d'une candeur qui fait sourire. Étrange bonhomie! Il nous donne le comte de Maistre pour une sorte de vieux Caleb de la monarchie restaurée, puérilement occupé aux figures de l'Ancien Testament, et mourant aux côtés de son maître dans une béate sécurité, n'ayant point prévu la favorable journée d'hier, sans regard sur l'orageux lendemain. M. Ballanche rêve, et rêve ridiculement. Il rêve un Joseph de Maistre favori, il rêve un Joseph de Maistre exerçant une souveraine influence sur les conseils du cabinet sarde. Rien n'est plus faux, et l'idée est singulière de demander

1. *Infer.*, c. xx.

compte à un homme d'État d'événements dont il n'est point responsable. L'accuser d'imprévoyance et d'optimisme, c'est s'accuser soi-même de cécité et de surdité. Les vives percées de ce génie dans l'avenir saisissent les yeux, et quelle oreille n'est encore émue de ces dernières paroles : « Le sol tremble, et vous voulez bâtir ! — Je meurs avec l'Europe ! » Est-ce là mourir en racontant placidement le retour de la captivité ou en dénonçant le châtiment aux nouvelles infidélités de Jérusalem ?

Je doute qu'il eût salué comme une *époque* le soulèvement de la Grèce, et cette mer qui menace Constantinople et Rome n'eût pas été pour lui une mer ignorée ; il en savait la puissance et la fureur. Il eût reconnu dans ce flot montant, non pas une civilisation naissante ni le présage d'un destin prospère, mais l'invasion conjurée de la barbarie moscovite et de la révolution.

Si l'on en croit Ballanche, M. de Maistre, « ce noble théosophe, ce vertueux citoyen d'une cité envahie par la solitude, n'avait reçu d'oreilles que pour entendre la voix des siècles écoulés... Dans ce superbe et naïf dédain de l'humanité, qui est le caractère du *patricien* primitif (car *l'humanité* est le résultat de l'évolution *plébéienne*), il continuait *à ne connaître pour le monde d'autre salut que le salut par le sang*... et, au dix-neuvième siècle de la loi de grâce, inspiré encore par le génie redoutable du

châtiment et de la peine, il a osé peindre le bourreau comme l'horreur et le lien de l'association humaine!... Ne soyons pas étonnés si le fléau de la guerre est une des terribles harmonies du monde social; car il nous apprendra qu'il y a dans le sang humain répandu sur la terre une vertu secrète, une vertu d'expiation... Juste ciel! voudrait-il donc rétrograder jusqu'aux jours des sacrifices sanglants!... M. de Maistre *est resté complètement en arrière de la loi de clémence et de grâce!... Il a méconnu les développements successifs*... Il a oublié le baptême substitué à la circoncision... Il avait compris que Platon avait puisé la grande pensée d'un Médiateur dans les traditions générales du genre humain; Virgile lui avait fait sentir, chez les païens, l'attente d'un siècle nouveau... Il n'avait qu'une pensée de plus à acquérir, qu'un sentiment intime à écouter, pour savoir que le sang sacré dont furent arrosés les sommets du Golgotha avait aboli la loi du salut par le sang, que la grande rançon du genre humain avait été acquittée [1]. »

En vain M. Ballanche gémit, en vain il proteste contre *l'inhumanité patricienne* de M. de Maistre; le sang coule toujours, et depuis tant de siècles, ni la justice ne se lasse de frapper le crime, ni la guerre de prélever sa dîme sur la Vie! Ou ce sont là deux fléaux sans cause, et le néant est Dieu; — ou ces

1. *Palingénésie*, pp. 299 et 300.

fléaux, avec leur six mille ans de durée, obéissent à une loi ; loi du monde moral, émanée d'une raison supérieure qui reste parfaitement insensible au beau-dire éploré de la philanthropie. Que signifie donc ce *juste ciel!* risiblement théâtral? Est-ce invoquer la foudre que d'en étudier les phénomènes et d'en rechercher la cause? Certes, voilà une sentimentalité bizarre! On se révolte contre la croyance d'une vertu d'expiation attachée à l'effusion du sang ; et l'on embrasse cette pensée désolante que, depuis soixante siècles, la terre s'imbibe de carnage fatalement! L'on admet, à la vérité, le règne du châtiment et de la guerre pendant les âges antérieurs à l'avénement du salut, mais l'on affirme que la croix du Sauveur doit anéantir l'un et l'autre. Il y a là une profonde méprise. Si le christianisme avait directement pour but de briser la hache et l'épée, il faudrait s'étonner de sa lenteur ; que dis-je? ce seraient dix-huit cents ans d'efforts et d'impuissance qu'il faudrait lui reprocher. Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a pu faire, — et cela par une secrète action sur le cœur de l'homme, — ç'a été de modérer les supplices et de tempérer de quelque humanité les hideuses ivresses du combat. Mais il n'a pas obtenu, il ne s'est jamais flatté d'obtenir de la liberté humaine en ce monde l'extinction du mal moral qui seul mettrait fin à l'expiation sanglante. M. Ballanche annonce à M. de Maistre (qui s'en doutait bien un peu) que la grande rançon

du genre humain a été acquittée sur le Golgotha, et il dit encore « que le sang sacré a aboli la loi du salut par le sang; que M. de Maistre, en continuant à ne connaître pour le monde d'autre salut que le salut par le sang, est resté complétement en arrière de la loi de clémence et de grâce ;... qu'il a méconnu les développements successifs... » Ces accusations compromettent gravement la théologie de M. Ballanche.

La loi rigoureuse de l'expiation n'est pas abrogée, elle est accomplie. Car ce n'est pas en figure que le précieux sang est offert sur nos autels, et qu'il s'offre en tous lieux et à jamais pour la rédemption du monde. La dette de l'homme, pécheur en Adam, est effacée par Celui qui a tout payé sans rien devoir, mais elle n'est pas acquittée en ce sens qu'il ne nous reste plus rien à faire ou qu'il nous soit permis de présumer audacieusement de la miséricorde. M. Ballanche se représente la loi de grâce comme un décret de molle indulgence ou d'amnistie sans conditions. Il se trompe. La grâce est meilleure que la clémence; elle est infiniment plus haute, et plus large et plus profonde. La grâce, c'est Jésus-Christ venant au secours de l'homme pour lui faire vouloir et accomplir le bien. C'est peu de pardonner, il guérit; c'est peu de remettre le passé, il crée l'avenir. Il délivre le libre arbitre, sans toutefois lui retirer le sinistre pouvoir de s'égarer et de se perdre. Il veut lui laisser la gloire de mériter, et le mérite

n'est possible que par l'expiation et l'épreuve. La miséricorde n'a pas anéanti la justice, elle n'a pas aboli la souffrance, elle laisse régner dans toute sa rigueur la mort temporelle jusqu'à la fin du temps. Si la doctrine de M. Ballanche était véritable, si la satisfaction de Jésus-Christ ne demandait plus rien de nous, et que notre salut fût opéré invinciblement, nous n'aurions plus à porter notre croix à la suite du Sauvenr, rien à contribuer, selon l'expression de l'Apôtre, à ce qui manque à sa passion. Dieu nous aurait sauvés sans nous, et il veut nous sauver avec nous. Il veut nous associer à l'œuvre divine de notre délivrance. Cette rédemption fatale, l'homme dispensé de tout effort, justifierait ce blasphème de Luther : « Pèche, et pèche fortement ! » pour mieux prouver ta confiance dans le mérite du sang divin ; — foi absurde et qui irait à tirer de la rédemption elle-même des fruits d'iniquité !

Quand on dit que M. de Maistre est « resté en arrière de la loi de grâce, » il est clair qu'on ne sait ce qu'on dit et que le premier élément de la science chrétienne manque. On met dans la religion la sensibilité déclamatoire et les tendres abêtissements de la philanthropie. On méconnaît l'austère grandeur de la parole de Jésus-Christ, je dirai même la puissante maternité de cette parole qui veut par-dessus tout régénérer et enfanter les âmes ; pour qui le corps, ou la vie corporelle, est un instrument qu'elle ne ménage que par rapport à cette fin sublime, et qu'elle

délaisse (sûre de le rétablir un jour), aussitôt que l'instrument devient obstacle, ou que le but est atteint. La rhétorique a beau maudire les yeux qui ne savent pas se fermer à l'évidence, il faut bien heurter contre cette vérité, à savoir que ce qui fait le plus de figure en cette vie, c'est la mort : mort décernée par la justice humaine, pour le crime personnel ; — par l'épée, pour les crimes sociaux, pour les crimes inconnus, pour les crimes qui échappent au tribunal de l'homme ; — par la nature, pour le crime originel. Et la mort n'a point de sens, ou elle est une expiation. Le supplice et la guerre ne sont que des formes plus particulièrement expiatrices de l'universelle sentence portée contre l'humanité déchue. Pour se donner l'espérance de les voir disparaître, M. Ballanche les proclame des calamités et s'écrie : « Mais une calamité cesse enfin ! » Qu'il nous montre donc une seule misère humaine, misère pénale, qui ait cessé ! Qu'un fléau accidentel s'éloigne, et s'éloigne à jamais, cela est possible ; mais des fléaux-lois, des lois vengeresses de l'ordre, ne peuvent passer, que l'ordre et la figure actuelle de ce monde ne passent. A ces rigueurs manifestes et constantes on cherche de bien vaines atténuations. On se berce de l'hypothèse d'un développement successif qui à l'expiation aurait substitué l'épreuve. Rien de plus faux. Ces deux choses ne sauraient se séparer ; elles sont solidaires. Tout mal de peine est expiation, car il est le tribut payé à la

Justice; et il est épreuve, car il est occasion de mérite et prépare ainsi les voies à la Miséricorde. Quelle plus grande expiation que la guerre, et quelle épreuve plus décisive? Mystérieuse réparatrice de l'ordre troublé, elle est en même temps la rude nourrice des mâles vertus, elle peut être un agent de civilisation et creuser à la divine semence le sillon le plus profond.

L'épreuve sans l'expiation serait illusoire; l'expiation sans l'épreuve serait désespérante.

Quand un homme sur le déclin de l'âge relève d'une maladie grave, sa joie de convalescent s'attache à tout ce que lui suggère d'illusions cet inespéré renouvellement de vie, qui cependant n'est pas une garantie de longévité. Souvent même il prend pour d'heureux symptômes des signes manifestes de décadence. Le monde moderne est atteint de la folie de cet homme : plus il vieillit et s'altère, plus il enfante de rêveries sur sa perfectibilité et son rajeunissement. Possédé de la muse du Progrès, muse aux séniles chimères, M. Ballanche confie à notre siècle, d'une crédulité maladive en ce point, l'initiation de l'humanité à une ère de béatitudes inconnues.

« L'humanité, s'écrie-t-il, marchant toujours de triomphe en triomphe, achèvera de désarmer les bourreaux, les geôliers, les gardiens des bagnes, et la gêne, éternel opprobre de tous les codes criminels, sera forcée de s'enfuir...

» On en viendra tôt ou tard à l'abolition de toute peine qui entraîne après elle un effet irrévocable...

» Jour de bénédiction, je te salue... Car le genre humain ne met plus des siècles à accomplir son œuvre. Les chaînes de Prométhée tombent de toutes parts. L'antique Eurysthée cherche en vain le nouveau travail qu'il peut imposer à l'Hercule affranchi... »

Enfin « le soldat se trouvant dans un avenir prochain » appelé à « examiner lui-même, à discuter avec les siens la cause pour laquelle il prend les armes, »... « la guerre, qui est un combat d'êtres intelligents, finira par être un combat d'êtres moraux, où la justice triomphera, comme ce fut peut-être, à l'origine, dans les jugements de Dieu [1].

Ainsi, selon la prophétie de M. Ballanche, l'homme, en voie de retour vers l'*individualité,* cessera d'être un instrument passif aux mains du pouvoir militaire. De moins en moins gouverné, de moins en moins serf de la justice et de l'autorité humaine, il sera progressivement affranchi de l'ordre social, de la vie, de l'action et de la prière même publique. Autant vaudrait supposer que l'homme dès ici-bas sera relevé de l'état de péché et d'ignorance; que, d'enfant ou de mineur, il arrivera à cette plénitude de l'âge parfait, où, n'ayant plus besoin de tutelle pour être soutenu, maintenu et

1. *Palingénésie,* pp. 285 à 324 et 325.

contenu, il verra commencer sur la terre l'œuvre de sa réintégration finale. Ni l'expérience de nos tristes jours, ni l'enseignement chrétien, ne prêtent le moindre argument à ces aimables utopies. La fin des temps, telle que l'Église l'annonce, est loin de nous promettre cet âge d'or que les progressistes saint-simoniens placent dans un avenir dont le passé devrait avoir déjà quelques prémices.

Des paroles telles que celles de M. Ballanche ne peuvent qu'amener des déceptions. Il prophétisait le bourreau désarmé et les peines rigoureuses abolies. Quarante ans et plus sont passés, et que voyons-nous aujourd'hui? Des gouvernements-bourreaux et des nations littéralement suppliciées? Que dirait l'apôtre de l'émancipation paisible, de ces torrents de sang qui coulent en Italie, en Lithuanie, en Pologne? Que dirait-il de l'Europe qui regarde couler ce sang, et qui se fait à cela, comme à voir l'Irlande mourir de faim?... Mais laissons cette sauvage réfutation des pensées philanthropiques de M. Ballanche. Lui-même, dans les dernières années de sa vie, ne paraissait plus accorder la même confiance aux songes heureux et le regard qu'il jetait sur l'avenir n'était pas exempt de trouble.

« Il est certain, disait-il dans son discours de réception à l'Académie, qu'un nouveau monde s'ouvre à nos pressentiments pleins à la fois d'espérances qui peuvent faillir et de terreurs dont la Providence,

j'aime à le croire, daignera nous épargner les trop grandes amertumes[1]. »

Et M. de Barante lui répondait ainsi :

« Maintenant... votre esprit semble ne plus rien voir de distinct dans l'avenir. Malgré votre perspicacité, malgré votre penchant à l'espérance, vous ne démêlez rien dans les jours où vivront nos enfants... « C'est une démolition qui s'achève, » dites-vous : « le présent n'est pas encore gros de l'avenir. »

Ainsi prenait congé de l'espérance et de la vie le doux somnambule de la perfectibilité. Sortant du rêve à mesure qu'il sortait du temps, il redisait à la société les mêmes adieux qu'avait adressés à l'Europe l'illustre PROPHÈTE DU PASSÉ !

1. 28 avril 1842.

DEUXIÈME PARTIE

JOSEPH DE MAISTRE VISIONNAIRE DE L'AVENIR

I

Mémoires politiques et Correspondance diplomatique de Joseph de Maistre, avec explication et commentaires historiques par Albert Blanc, docteur en droit de l'université de Turin.

I

Que ne s'est pas permis contre M. de Maistre la critique des libres penseurs [1]? Que n'a-t-elle pas

1. Une complète revue des ennemis de M. de Maistre serait extrêmement monotone; car l'esprit qui s'acharne sur l'illustre écrivain s'appelle aussi *légion*, et je me lasse plus tôt à relever tant de critiques perfides ou ineptes qu'on ne se lasse à les reproduire. Le lion de la fable, assailli dans sa vieillesse par ses sujets révoltés, n'a du moins à gémir que d'une atteinte humiliante. — Le lion de Chambéry a un pire destin. Entre les plus chétifs esprits forts quel est celui qui ne se croie débiteur d'un « coup de pied » à ce noble génie? Je ne citerai que pour

osé? — Eh bien, elle va plus loin aujourd'hui ; elle ose davantage. Poussons donc à bout ces nouveaux miracles de cynisme et d'absurdité.

En 1858 parut, on s'en souvient, sous les auspices du fameux ministre Cavour, *la Correspondance diplomatique* de Joseph de Maistre, publiée par un certain avocat de Turin, M. Albert Blanc, — honnête éditeur qui de ces textes précieux a fait un choix, — prenant çà et là ce qui lui a plu..... Et par malheur, il lui a plu aussi d'appointer d'un perpétuel commentaire ces fragments d'une immortelle pensée qu'il défigure afin de l'admirer à sa guise. Car c'est un terrible admirateur que M. Blanc. Il a trouvé le secret de flétrir par l'admiration comme d'autres font par l'injure. Que devient M. de Maistre entre

mémoire un dernier factum publié contre l'auteur du *Pape*, œuvre d'un M. Sch..., penseur suisse découvert et prôné par M. Sainte-Beuve. Cette pièce assez misérablement haineuse nous apprend « que la religion de M. de Maistre est avant tout une théologie, une théorie; que sa foi est un système sur la foi; que, dans ses lettres, on ne rencontre jamais l'expression d'un sentiment religieux, pieux, jamais une larme de tendresse ou de tristesse, une parole d'humilité ou de compassion; que M. de Maistre, le plus catholique des esprits, paraît en ce sens le moins chrétien des cœurs ; qu'il a de l'érudition et point de science; qu'en histoire il n'est bien souvent que Voltaire retourné; enfin qu'il a le tic prophétique. » L'auteur de ces inepties, prédicant tourné en athée, obtient naturellement les plus doux sourires de M. Sainte-Beuve, qui admire la solidité de cette prose génevoise et l'inflexibilité du nouveau critique. « Sa plume, dit-il, a quelque chose d'inflexible, » lisez intraitable; intraitable comme l'orgueil, comme l'entêtement, comme l'erreur retranchée dans un esprit violent et faux. — Sophistes et sophistes cyniques, ils renient l'Homme-Dieu, et ils osent acuser un apologiste chrétien de n'être ni assez pieux ni assez humble!!

les mains de ce galant homme? Il devient, ô suprême folie! un Père de l'Église libérale et saint-simonienne! Un novateur qui croit appartenir au passé, qui pense (à son insu) plus et autrement qu'il ne dit; sorte de Balaam des temps actuels qui bénit malgré lui ce qu'il avait l'intention de maudire!.. — Voilà à coup sûr une tentative vraiment piémontaise : « embrigader M. de Maistre [1] ! » Mais une telle *annexion,* une telle violence dans l'ordre intellectuel excède les forces réunies de M. Blanc et de ses confrères : c'est une gageure d'extravagance. Quoique tronqué et mutilé, quoiqu'il traîne avec lui l'opprobre d'un commentaire impudent et stupide, M. de Maistre est toujours reconnaissable. Il repousse (avec quel dédain!) les pensées louches qu'on lui prête, on entend jusqu'à la parole qu'on lui retire : il demeure ce qu'il est. Il n'y a rien de changé que l'attitude de la critique révolutionnaire, qui s'est transfigurée pour lui en souriante courtisane. *Mentitur iniquitas sibi!* Ainsi celui qu'elle a pendant plus de quarante ans hué, sous le nom de prophète du passé, comme une intelligence arrêtée dans le temps et qui n'en marque plus les heures, comme un vieillard en enfance qui *prend ses souvenirs pour des prévisions* et n'embrasse jamais que la mort, voilà que tout à coup elle l'érige en révélateur du

1. Expression de M. B. d'Aurevilly dans son éminent écrit *les Prophètes du passé.* Paris, 1860, in-12.

progrès, en Voyant de l'avenir. La contradiction est criante, et le but où l'on vise est trop clair. Il y a quinze ou vingt ans, le rationalisme éclectique tenta un coup de main contre la foi religieuse de Pascal. Un holà universel réprima cette folie. La sophistique repoussée se rabattit sur le scepticisme philosophique du maître. On lui abandonna par pitié ce point contestable, mais assez indifférent. C'est une attaque de ce genre que le sophiste piémontais livre à la vérité. Il ne cherche à tromper sur le caractère et les idées de M. de Maistre que pour enlever au système catholique l'autorité que lui donne humainement l'immuable adhésion d'un puissant esprit. M. Blanc est encore plus téméraire que M. Cousin; le talent lui manque pour jeter quelque prestige sur une mauvaise cause. Scribe maladroit de Cavour, le docteur en droit de Turin prouve par sa publication même qu'il est plus facile d'opprimer des nationalités trahies que de faire violence à des pensées.

On dirait que M. de Maistre avait le pressentiment de la publicité perfide que lui préparait l'avenir, lorsqu'il lançait ce mot piquant : « Je ne crois plus au secret ; on est trahi partout, par la haine, par l'amitié, par la finesse, *par la balourdise*, par les circonstances, que sais-je ? Enfin il n'y a point de secret [1]. »

1. Lettre au comte d'Avaray, 15 juillet 1804.

Et ne prévoyait-il pas aussi ses éditeurs Cavour et Blanc lorsqu'il écrivait en 1815 :

« L'Europe est surchargée, oppressée, écrasée dans ce moment *par une bande inconcevable de philosophastres sans morale, sans religion et même sans raison*, déchaînée contre toute espèce de subordination *et ne demandant qu'à renverser toute espèce de puissance pour se mettre à sa place.* C'est malheureusement la souveraineté aveugle qui a enfanté ces messieurs[1]. »

Ces messieurs, dans leur lignée du moins, exercent aujourd'hui la souveraineté. Ils ont l'or et la force, et non contents d'opprimer ou d'acheter la conscience des vivants, ils cherchent à pervertir la pensée des morts. Pervertir la pensée de M. de Maistre! faire de lui, malgré toutes les révoltes de l'honneur et du bon sens, un précurseur de l'italianisme et de la démocratie, un catholique peu soucieux de l'autorité pontificale, un libre croyant dont l'âme s'égare volontiers dans le rêve d'une religion nouvelle! et pour établir cela, donner la question aux membres de ce grand esprit en tenant sous le verrou le corps même qu'on vient de torturer! telle est la mission vraiment sacrilége remplie par M. Blanc avec cette sorte d'outrecuidance cynique et gauche qui amène l'éclat de rire comme l'expression la plus exacte de l'indignation.

1. Lettre à S. Exc. le comte de..., 3 novembre 1815. (V. *Lettres et Opuscules*, t. I, p. 388. Paris, 1850, in-8°.)

Voici d'abord la genèse intellectuelle et morale qu'il nous retrace de M. de Maistre en vue du personnage qu'il va lui assigner :

« Tandis qu'en France, dit-il, une génération puissante de savants, de penseurs, de voyageurs, d'industriels, attirait *en elle les forces latentes* du pays et *procréait un nouvel organisme social* à côté de l'ancien *squelette* politique, les classes privilégiées avaient seules en Piémont une *fonction active.* On existait *politiquement* et *non socialement*... M. de Maistre subit jusqu'à sa quarantième année la *compression de circonstances peu propices au développement* de son ardente nature. Pendant ces premières années de la vie où le jeune homme semble n'avoir pas encore de spontanéité propre, Joseph de Maistre, déjà sérieux et *songeur*, s'absorba avec une sorte de volupté mystique en ceux qui le dirigeaient. Il aima sa mère de toute l'expansion de ses enthousiasmes naissants ; » à vingt ans, ses études terminées, « il revint à Chambéry, *enfant par sa foi naïve, homme déjà par ses aspirations... Il eût voulu un devoir à sa taille.*

» N'est-il pas vrai que certaines natures d'élite ne sont point satisfaites d'une coopération vulgaire à l'œuvre générale? » Mais « le paisible bien-être de la vie patriarcale amortit les combats intérieurs... *Seul et comprimant ses élans* vers de plus hautes destinées, il se livra à des travaux énormes. Les langues, les mathématiques, la philosophie reli-

gieuse l'absorbèrent, *et, par un effort de pensée dont ses papiers inédits contiennent quelques traces,* il essaya une synthèse de ces trois sciences. *Bientôt cependant il recula devant cette tâche immense, ayant peur de trouver le panthéisme au bout*[1]. »

Ici, j'arrête M. Blanc : car tout ce qu'il dit, je le tiens pour faux ou suspect. Il prétend que M. de Maistre voit le panthéisme au bout de sa tentative! Croit-il donc qu'on puisse se payer de sa parole d'éditeur?... Il faudrait une preuve, entendez-vous! une citation textuelle, qu'on pût vérifier. Mais cette citation eût coûté trop cher à votre loyauté, et il est plus habile de laisser croire que toute synthèse des connaissances humaines conduit naturellement à Hégel! Et cette insinuation hideuse, gonflée d'athéisme, se glisse ainsi sous le nom de M. de Maistre : n'est-ce pas odieux ?

« A l'époque où la révolution commence, poursuit M. Blanc, Joseph de Maistre *était entré fort avant dans une vie de bénédictin*[2]. *Il avait interrogé d'énormes bibliothèques de philosophie religieuse*, ses habitudes *s'étaient assises dans l'uniformité* de cette existence calme et froide... Il avait acquis dans l'isolement de son travail cellulaire (que ce trait de

1. Voir p. 6, 11, 12, 16.

2. Ne dirait-on pas que J. de Maistre a pris la vie d'un autre pour y *entrer* comme on entre dans un habit? Le *docteur en droit de Turin* parle une langue bizarre, il ne sait pas même le juste emploi d'une particule.

Code pénal est ingénieux !) la rigidité magistrale des moines de Zurbaran, de ces gentilshommes du royaume spirituel de fière et noble mine... il garde ainsi une originalité pittoresque aux yeux de l'artiste... mais il perdit la communion sociale (style du Père Enfantin !) et, puissant à concevoir, il le fut moins à comprendre. *D'un autre côté, il avait trempé son caractère dans la glace fortifiante d'un milieu sans agitation, ses ardeurs s'étaient concrétées au fond de lui-même,* ses facultés comprimées avaient pris *des formes anguleuses, rectes* et précises par une élaboration semblable aux formations mystérieuses du cristal dans le silence des roches intérieures [1]. »

Quelle profondeur d'observation..... minéralogique ! Continuons :

« C'est à cette époque de *solitude songeuse* que Joseph de Maistre commença à prendre ce ton de voyant qu'on remarquera plus tard dans ses écrits.» A propos d'un discours prononcé en 1784, citant à peu près *les Considérations sur la France,* l'éditeur ajoute : « Ce qui est étrange dans cette carrière de précurseur, ce sont deux prophéties écrites à vingt-cinq ans d'intervalle, sur une *évolution religieuse prochaine.* Le pressentiment est tellement fort chez lui, que *l'annonciation d'une religion nouvelle* [2], *proférée en* 1796 *par le chapitre V des Considérations*, est renouvelée en 1821 par le chapitre XI des *Soirées*,

1. P. 17.
2. *Annonciation* est ineffable ! et puis *proférer l'annonciation !*

où *reluisent* ces paroles extraordinaires : « Il faut nous tenir prêts pour un immense événement dans l'ordre divin [1]. »

Passant condamnation sur ce style où *reluisent* des barbarismes extraordinaires, je relève seulement une légère félonie ou une immense légèreté. Si les deux passages qu'on invoque à l'appui de l'assertion la plus fausse sont inspirés à vingt-cinq ans de distance par le même esprit, — ce qui est accordé, — le sens du second passage, fragment d'un entretien inachevé dont s'empare une glose frauduleuse, doit être déterminé par celui du premier qui défie toute méprise. Car ce sens est manifeste : il absout clairement l'auteur de tout pressentiment d'une religion nouvelle. Voici les dernières lignes de cette admirable page ; elles sont concluantes, ce semble :

« La philosophie n'a donc plus de plaintes à faire : toutes les chances humaines sont en sa faveur ; on fait tout pour lui, et tout contre sa rivale. S'il est vainqueur, il ne dira pas comme César : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ;* mais enfin il aura vaincu ; il peut battre des mains et s'asseoir fièrement sur une croix renversée. Mais si le christianisme sort de cette épreuve terrible plus pur et plus vigoureux, si, Hercule chrétien, fort de sa seule force, il soulève *le fils de la terre* et l'étouffe dans ses bras, *patuit Deus* [2]. »

1. P. 18.
2. *Considérations sur la France*, ch. V, in-8°, p. 92.

Et cependant une critique effrontée vient nous dire par la bouche de M. Blanc :

« Encore une fois, *cet homme a été mal jugé*... Il pressentait si bien, sans s'en rendre compte peut-être[1], une évolution sociale fondamentale, qu'une *lumière* de prédiction *transparaît* dans tous ses écrits. Il la laisse *échapper, il est facile de le voir*, rassuré par l'époque, encore lointaine à ses yeux, de cette transformation de l'humanité et satisfait de combattre pour le moment les excès de *l'esprit trop critique de cette révolution* qui devait cependant y conduire. Aussi Joseph de Maistre, aux yeux des penseurs catholiques, est-il un catholique effrayant[2]. »

Je ne sache pas que jamais M. de Maistre ait effrayé un penseur catholique. Mais la thèse de M. Blanc exige que les catholiques soient effrayés de M. de Maistre, et sans plus de scrupules, M. Blanc conforme ses allégations au besoin de sa thèse. Il faut à ces garibaldiens de plume un Joseph de Maistre, apôtre d'anarchie et de panthéisme ; ce Joseph-là, ils le font. Celui-là seul est effrayant, effrayant comme le mensonge, comme l'impudence de ses auteurs... Comment discuter avec un écrivain de l'ordre de M. Blanc qui, par excès ou par défaut de front, trouve dans la première page des *Considé-*

1. Il est clair que M. de Maistre ne se rendait pas compte de ces pressentiments absurdes..... de M. Blanc.
2. P. 47.

rations sur la France l'expression d'une sorte de fatalisme religieux [1] ?

II

Voyons maintenant comment M. de Maistre, le *théoricien absolutiste et théocratique*, va *tout à coup paraître, sous les traits du grand citoyen;* contempteur des Papes à ce titre, et de l'autorité pontificale. M. Blanc, en homme habile, nous a de longue main préparés à quelque étonnante métamorphose, par cette savante peinture du *jeune homme songeur et comprimé*, *comprimant ses aspirations*, mais *rêvant un devoir à sa taille, mal satisfait d'une coopération vulgaire à l'œuvre générale*... Le moment est venu où *ces ardeurs, concrétées au fond de lui-même*, vont faire éruption et briser *les formes angulaires et rectes de ses facultés*.

Au commencement de l'année 1804, le premier consul fit demander à la cour de Rome l'arrestation immédiate et l'extradition d'un émigré, le chevalier de Vernègues, envoyé des Bourbons à Naples; mais celui-ci réclama l'intervention du cabinet de Saint-Pétersbourg, affirmant qu'il était sujet russe.

Le Pape, persuadé que l'Église avait plus à gagner

1. P. 71.

à la bienveillance de Bonaparte qu'elle n'avait à perdre au mécontentement du czar, consentit à l'extradition de M. de Vernègues.

Le comte de Maistre écrit à ce sujet :

« La remise du chevalier a été fort mal prise ici (à Saint-Pétersbourg)... L'ambassadeur de Rome soutient ici que l'émigré, déclaré mort civilement en France et naturalisé ailleurs, peut toujours être considéré comme Français. Cela s'appelle dormir profondément. Il y a, au reste, une grande erreur dans la cour de Rome : *Sa Sainteté se croit souverain puis Pape. C'est tout le contraire.* »

Et le 9 mars 1804 :

« On se moque en France assez joliment du bonhomme qui, en effet, n'est que cela, soit dit à sa gloire ; mais ce n'est pas moins une très-grande calamité publique qu'un bonhomme dans une place et à une époque qui exigeraient un grand homme. »

Lorsqu'il fut question du couronnement, M. de Maistre écrivit à Rome « pour représenter au Pape tout le mal qu'il allait faire et tout le bien qu'il ferait en résistant aux obsessions de Napoléon. » Alexandre l'avait en outre autorisé à faire sentir combien un refus énergique lui serait agréable et quels avantages il en pourrait résulter pour la situation des catholiques en Russie. Cette lettre, écrite en latin et contenant des conseils longuement motivés, ne parvint jamais à sa destination [1].

1. P. 139.

A la nouvelle de la résolution prise par le Pape de se rendre à Paris, M. de Maistre éclate : « Le voyage du Pape et le couronnement, dit-il, sont dans ce moment le sujet de toutes les conversations. Tout est miraculeusement mauvais dans la révolution française, mais pour le coup c'est le *nec plus ultra.* »

Dans une autre lettre :

» Je n'ai point de termes pour vous peindre le chagrin que me cause la démarche que va faire le Pape. S'il doit l'accomplir, je lui souhaite de tout mon cœur la mort, de la même manière et par les mêmes raisons que je la souhaiterais aujourd'hui à mon père, s'il devait se déshonorer demain. (Cette phrase, quoique très-juste, peut paraître trop violente : ôtez-la, monsieur, si vous voulez.) *On serait tenté de croire que tout est perdu, mais il arrivera des choses auxquelles personne ne s'attend.* »

Au commencement de 1805 :

« Nous verrons, dit-il, ce que produiront les nouvelles scènes d'Italie. Buonaparte, dit-on, y porte le Pape en croupe pour sauver son frère. Je voudrais de tout mon cœur que le malheureux pontife s'en allât à Saint-Domingue pour sacrer Dessalines. Quand une fois un homme de son rang et de son caractère oublie à ce point l'un et l'autre, ce qu'on doit souhaiter ensuite, c'est qu'il achève de se dégrader jusqu'à ne plus être qu'un polichinelle sans conséquence. Quand je vois le rôle qu'il joue et ce-

lui qu'il a manqué, je suis réellement furieux. Jamais on n'a laissé échapper une plus belle occasion de s'illustrer et d'avancer le catholicisme. »

Qui ne voit que M. de Maistre se laisse un peu aller à entreprendre sur le droit de la Providence, et qu'il s'exprime à l'égard de la plus haute autorité qui soit en ce monde comme s'il avait la puissance? Mais il est trompé dans ses espérances, il est irrité: « Tu te fâches, Jupiter! donc tu as tort. » Il le sent bien lui-même et la conscience qui perce à travers la passion lui fait retirer soudain le trait le plus amer. Qui ne voit aussi que toute cette colère n'est qu'une *colère d'amour?* Il ne s'emporte contre le Pape souverain que parce qu'il trouve que le souverain n'est pas assez Pape, qu'il ne compte pas assez pour le défendre des puissances du siècle sur l'incomparable puissance qui lui a été donnée. Mais pousser M. de Maistre jusqu'à cette conséquence effrénée que le Pape n'est faible que parce qu'il est souverain, et qu'il faut abolir le souverain pour affermir le Pape, cela est d'une logique de... mazzinien! N'a-t-il pas dit, au plus fort de son emportement: « On serait tenté de croire que tout est perdu, *mais il arrivera des choses auxquelles personne ne s'attend.* C'est là une vue de haute raison qu'il jette sur le feu de ses premières paroles. Et ces choses arrivèrent, on vit les autels relevés en France, le culte restauré, la hiérarchie rétablie, et plus tard le même Pontife qui, *à parler selon l'homme*, avait

paru si faible, devenir à Savone et à Fontainebleau tout fort, vrai successeur de celui qui sut, jusqu'à la fin, aimer la justice et haïr l'iniquité.

Veut-on, sur ce texte si simple et d'une interprétation si facile, connaître la glose de M. Blanc? La voici; elle est curieuse : « Ainsi, dit-il, Joseph de Maistre, qui a donné la formule la plus absolue, la plus rigide, la plus extrême (la moins vivante par toutes ces raisons) de l'autorité, a subi le premier *la grande loi de la réaction contre une fonction trop exagérée de sa vie morale. La liberté et l'autorité, ces deux pôles, manquant d'équilibre et d'harmonie dans le monde intellectuel qu'il s'était fait, le premier réagit violemment sur le second, dès que l'autorité cessa d'être une expression complète de ses aspirations spontanées... le rêveur de la suzeraineté papale est terrassé par sa propre liberté. C'est un curieux phénomène moral*[1]. »

De quelle *fonction trop exagérée de sa vie intellectuelle* M. Blanc paye-t-il actuellement la rançon, en outrageant ainsi par ce galimatias cynique la vérité, le bon sens et notre langue? Mais achevons : « Quelles sont, ajoute-t-il, les conséquences dans l'appréciation du livre du *Pape*, des fragments inédits qu'on vient de lire? Ce n'est pas ici le moment de le déterminer. »

« Et il a écrit le *Pape !!* » s'écrie un autre libre

1. P. 140.

penseur [1] tout béant d'hypocrite stupéfaction. Si le *Pape* était antérieur à la correspondance, un moment de surprise serait, à la rigueur, possible, et rien que possible. Mais le *Pape* étant venu longtemps après, toute surprise n'est qu'un jeu impudent. Quoi! vous prétendez corriger l'œuvre qui suit par celle qui précède; le *Pape*, par quelques passages de la *Correspondance*; le livre calme, savant, pro-

1. *Journal des Débats*, 17 novembre 1858, art. de M. Ph... C. Le travail de cet écrivain n'est d'ailleurs qu'un tissu d'injures et un perpétuel contre-sens. Les témoignages les plus frappants de la probité politique de M. de Maistre deviennent sous la plume de ce sceptique un thème d'accusations de machiavélisme, de jésuitisme, etc. Il le traite d'Escobar! Et il cite à l'appui un passage (*Corresp.* p. 336) qui ne prouve qu'une chose : la parfaite ineptie du critique. Il n'est pas permis de s'aheurter si lourdement contre un texte si français, si clair. Un léger accent d'ironie que tout homme de bonne compagnie doit saisir, échappe absolument au fin M. C... et lui donne le change de la manière la plus ridicule. Il cherche encore querelle à M. de Maistre sur quelques passages d'une lettre où il est question des qualités utiles dans un jeune secrétaire d'ambassade... Et là encore M. C... fait des cris d'indignation... à renverser des murailles. On ne se doutait pas que ce docte écrivain fût entré si avant dans les voies du scrupule. — On le prenait seulement pour un homme d'esprit. Or ces messieurs en ont, en général, beaucoup moins qu'on ne leur en suppose et beaucoup moins surtout qu'ils ne s'en accordent à eux-mêmes. Si les gens d'esprit étaient plus nombreux, verrait-t-on, par exemple tant d'écrivains étonnés de trouver M. de Maistre ami de la liberté? Il est convenu qu'un penseur catholique doit être absolutiste. Aussi ils ne reviennent point de leur stupeur, et s'écrient : ô Escobar! quand ils lisent ces paroles au chevalier de Rossi (11 décembre 1803) : « La révolution est un sermon de la Providence divisé en deux points : dans le premier elle dit aux souverains : *Les révolutions naissent des abus que vous souffrez*; et dans le second elle dit aux peuples : *Les abus sont un moindre mal que les révolutions.* »

fondément médité, par un fragment de lettre passionnée, par une improvisation de colère? Et toutefois quelle vaine dépense d'absurdités et de perfidie pour créer entre l'auteur des lettres diplomatiques et l'auteur du *Pape* une contradiction qui n'existe que dans le désir de qui la suppose? Chez M. de Maistre, l'homme d'État et le penseur sont un. Il ne s'est jamais démenti. Pour peu que l'on considère quel rôle il assignait dans l'histoire à la souveraineté pontificale, ses plaintes les plus amères deviennent comme l'ardente préface du livre même dont on veut qu'elles soient l'antithèse. Il querelle la cour de Rome, il s'imagine que Pie VII n'a pas cette confiance qui marche sur la mer du monde, et qu'en lui Pierre oublie une seconde fois que Jésus lui tend la main. Et la douleur l'égare, — elle entraîne sa plume; — mais après tout, la violence de son dépit n'est que la mesure de son ambition pour la sainte Église romaine.

Cela est évident pour tout esprit qui n'a pas mis ses idées sous le joug de l'instinct malfaisant et de la passion. Mais peu importe à M. Blanc, il veut que *le rêveur de la suzeraineté papale soit terrassé par sa propre liberté : sic volo sic jubeo*, et pour établir cette vision, voici quelle série de considérations il développe sur la papauté, elles sont éblouissantes :

Il nous dit dans son incomparable idiome que, — cessant de représenter contre la maison d'Autriche l'effort résistant de la démocratie évangélique, la

papauté avait vu croître en Europe un peuple prédestiné... Que la France marchait ardemment vers le but que les vieux Papes timorés commençaient à perdre de vue : l'émancipation des opprimés ; que les Français devinrent *les Guelfes des nouvelles indépendances*, *les semeurs d'idées*, *les ouvriers des civilisations commencées*... Que la papauté, regrettant le temps passé *comme font toutes les vieillesses*, resta morne et inactive, impuissante à *concevoir comme à lutter ;* qu'elle vit avec stupeur que l'idée de Grégoire VII n'était pas le dernier mot de l'humanité... Que depuis Calvin, l'influence papale diminue sensiblement. « Au temps de Joseph II, ajoute-il, le prestige spirituel est à peu près évanoui. Charlemagne était venu à Rome se prosterner aux pieds du successeur de Pierre... et c'est le successeur de Pierre qui fait à Vienne. auprès de l'empereur, un voyage stérile en résultats. Pie VII fait, pour sauver son trône ébranlé par la révolution, ce que son prédécesseur avait fait pour sauver l'Église avec un égal insuccès. *La question de la monarchie romaine, brûlante de difficultés actuelles, absorbe le malheureux prêtre. Loin d'être une garantie d'indépendance*, le patrimoine de Saint-Pierre *le force à confier son sort* à la puissance catholique qui se trouve la plus forte, tour à tour la France ou l'Autriche. Le sacre de Napoléon par Pie VII représente une de ces oscillations. Ce n'est pas le nouvel ordre de choses que va consacrer ce vieillard, c'est le soldat qui peut, d'un

seul coup, *écraser la mitre blanche du Vatican et le trône du Quirinal, le satin et le sapin* [1]. »

J'entends les hurlements des chemises rouges! Et quel mélange de brutalité et de fourberie! Odieux pasquins, c'est par excès de compassion pour le *malheureux prêtre* qu'ils aspirent à dépouiller le souverain, à voler *le sapin* (selon leur sauvage expression) pour émanciper *le satin!* Le docteur *en droit de Turin* vient de déclarer que la puissance spirituelle est morte, et il ajoute que la puissance temporelle (ou le patrimoine de Saint-Pierre) gêne le prêtre dans son indépendance spirituelle. Or, voici le raisonnement dans toute sa beauté : le prêtre n'est plus, donc le prince doit cesser d'être parce qu'il gêne le prêtre qui n'est plus! C'est là un syllogisme à la Mandrin.

A lire ce tableau ridicule, tracé par M. Blanc, des luttes du sacerdoce et de l'empire, on admire avec quelle confiance et quelle naïveté de superbe ces messieurs dénoncent l'infirmité dont ils sont atteints : la perte du sens moral. On s'étonne à quel point cet abaissement leur est devenu un état naturel. Il ne leur vient plus jamais à l'esprit de se demander si par hasard, en telle rencontre, la raison ou le droit ne serait pas avec celui que tant de siècles et tant d'âmes tiennent pour le vicaire de Dieu sur la terre. Loin de là, sans examen, sans étude comme sans

1. P. 14.

conscience, ils prononcent contre lui. Tout est légitime, tout est bon, tout est expédient, pourvu que l'édifice catholique s'ébranle! L'erreur, le schisme, la violence ou la fraude, ce sont là autant de ressorts nécessaires qui impriment à l'humanité l'élan vers l'avenir! L'infaillibilité est déplacée; ils la mettent du côté du temps et de la force. Et comme la force a trahi le Saint-Siége, ce n'est pas à lui qu'il appartient de la juger, il est jugé par elle. Tout accomplissement quelconque, tout attentat consommé prescrit contre la justice. Donc, plus de droit, plus de Dieu, mais la force seule qui se dit le progrès.

La force brutale est le seul Dieu qu'adorent ces nobles émancipateurs des peuples. Ils la reconnaissent, parce qu'ils se reconnaissent eux-mêmes, partout où elle règne. Depuis longtemps déjà les penseurs catholiques ont dénoncé cette alliance naturelle du Czarisme et de la Révolution. Ils l'ont signalée comme l'inévitable châtiment de nos obstinations dans l'erreur. M. Blanc y voit au contraire une régénération, une ère nouvelle de prospérités. Que la liberté humaine demeure étouffée dans cet embrassement sauvage, peu importe à ce libéral.

« *Par l'affaiblissement providentiel du type du César brutal*, dit-il, il arrive entre autres *manifestations de la vie universelle*, si longtemps comprimée, que les grandes familles humaines tronquées ét séparées

par des divisions tracées avec l'épée tendent à se configurer selon leurs légitimes besoins. Ici la prophétie de Napoléon vient naturellement à l'esprit : « L'Europe sera républicaine ou cosaque. » Si les nations qui souffrent sous le joug étranger ne s'affranchissent pas elles-mêmes, *c'est la Russie qui paraît destinée à les affranchir*[1]. *L'action russe aura le danger de froisser les personnalités nationales*, *comme on le fait en Pologne* (Mourawieff froisse un peu la personnalité polonaise! J'admire les délicatesses de style de M. Blanc !...) La liberté ne les exagérerait pas et *vaudrait mieux si elle devenait paternelle...* Mais la question est tout entière placée entre ces deux alternatives, la France paraissant être un flambeau plutôt qu'un instrument de l'œuvre de civilisation... » Joseph de Maistre, suivant M. Blanc, pensait que la Russie pourrait réaliser ce que la France enseigne et prophétise [2].

M. de Maistre parlant par la bouche de M. Blanc est récusé de droit. Son éditeur est trop habile. Je néglige donc ce témoignage pour m'attacher uniquement à la parole et à la pensée de M. Blanc ; elles sont claires. Le *peuple prédestiné* a fait son temps. L'avenir appartient à la Russie. La révolution l'appelle, quelques malentendus n'empêcheront pas ce

1. Il faudra prendre sans doute le mot *affranchir* dans le même sens que les anciens Romains donnaient au mot *pacifier* : — « *Ubi solitudinem fecerunt, pacem appellant.* » TACIT. *Agric.*
2. P. 280, 281.

cri d'être entendu de Saint-Pétersbourg. Les *condottieri* de l'italianisme sourient aux proconsuls moscovites : leurs mains se cherchent, elles brûlent de s'étreindre ; mains vraiment fraternelles, fraternellement impies, et toutes pleines de rapines et de sang.

Ainsi, la Papauté abolie, l'Église catholique renversée, la France dégradée ou asservie, toutes choses rendues à César, qui *abjure providentiellement sa brutalité* pour accomplir dorénavant sa *fonction émancipatrice d'une façon autoritaire* sous le régime protecteur du knout et de la potence, enfin la communion industrielle de tous les peuples réunis dans le bercail de quelque Père Enfantin, suprême Pontife de la Matière qui n'aura point le mauvais goût de disputer au Pouvoir la propriété de tout l'homme, — l'âme d'ailleurs étant supprimée ; — voilà l'idylle de l'avenir dans toute sa fraîcheur ! O trop heureuse postérité, qui verra l'accomplissement de ces sublimes promesses, à l'avénement du véritable âge d'or, révélé par Saint-Simon.

A de pareilles idées qui, dans ce langage *franco-turinois*, vrai jargon de barbare, accusent tout à la fois la félonie et la balourdise, on ne fait pas l'honneur de les discuter. Nous attendrons pour cela qu'elles s'expriment du moins en français avec correction et décence.

II

Joseph de Maistre. — Ce qu'il est, ce qu'il devient, par M. Binaut. — *Revue des Deux-Mondes,* 1858-1861.

I

Dans cette folle prouesse de sophistique révolutionnaire, sorte de duel à outrance contre le bon sens et la vérité, M. Albert Blanc a trouvé un *second* plus littéraire que lui, plus exercé au maniement de la plume, et qui n'a pas craint de mettre son talent au service d'une thèse insoutenable. Qu'est-ce donc que le talent s'il peut descendre à de tels offices ? Et comment un écrivain aussi distingué que celui de la *Revue des Deux-Mondes* (M. Binaut) tombe-t-il en de telles méprises qu'à chaque pas on est tenté d'en appeler ou de l'intelligence à la bonne foi, ou de la bonne foi à l'intelligence ? Quand un sectaire de l'école de Cavour se trompe et contredit à l'évidence, il sait et chacun sait pourquoi. L'erreur lui est un gain. On s'indigne ; on ne s'étonne pas. Mais qu'un homme intelligent s'abuse d'une certaine manière, et que, dupe sans compensation apparente, il porte dans l'illusion manifeste je ne sais quelle candeur aiguisée de sophismes,

cela est *intellectuellement* inexcusable, et tient du merveilleux.

Cependant, à bien considérer le temps présent et l'instabilité de la raison dans les esprits qui prétendent fièrement ne relever d'aucune autorité, ce phénomène s'explique, tout étrange qu'il est.

Les vérités mêmes qui « nous importent si fort[1] » étant posées aujourd'hui sur le plan incliné du progrès, et tout dogmatisme entraîné dans ce rapide mouvement qui emporte jusqu'aux principes premiers de la raison, les doctrines les plus certaines ne vivent qu'au jour le jour, sous la perpétuelle menace d'un lendemain qui change leur lumière en ténèbres. Rien ne s'affirme que la négation fatale de ce qui s'affirmait hier, et la logique, à qui il appartenait d'enseigner le discernement du vrai et du faux, n'a désormais d'autre emploi que d'établir l'indifférence absolue de l'un et de l'autre.

Sous la maligne influence d'un tel scepticisme, les esprits de ce temps ne comprennent plus qu'un penseur reste fidèle aux doctrines qu'il professe, et, jusqu'à la fin, conséquent à soi-même. Ils le soumettent à la condition de leurs propres pensées, qui n'est aussi qu'un *devenir*. Les yeux malades ne voient partout que la couleur de leur maladie ; et ces hallucinés du panthéisme n'hésitent pas à transporter dans des intelligences d'une autre

1. Expression de Pascal.

lignée toutes les faiblesses et tous les caprices de leur maladive intelligence. Ils prétendent exprimer et *saisir un disciple* immuable de la vérité par cette formule hégélienne : JOSEPH DE MAISTRE, CE QU'IL EST, CE QU'IL DEVIENT [1].

Mais qu'est-il aujourd'hui qu'il n'était pas hier? qu'est-il devenu et que deviendra-t-il?... ou plutôt que ne deviendra-t-il pas?... M. Binaut va nous le dire.

La veille encore de la publication de M. Albert Blanc, le comte de Maistre semblait être en possession d'une renommée définitive. Nul n'hésitait, ni amis, ni ennemis, sur l'expression très-décidée de cette vive et sincère physionomie. Elle ne permettait à personne l'indifférence ou l'incertitude à son égard. La vie et les œuvres parlaient trop haut. Mais quelques fragments de *mémoires* et de *correspondance politique* paraissent, et voilà que tout change ! S'il faut en croire M. Binaut, bon nombre parmi les disciples se détournent du maître [2] et les adversaires l'embrassent. Qu'est-ce à dire ! Tout le monde se trompe-t-il? — Que dis-je ? Qui donc veut se laisser tromper? Car M. Binaut est-il bien sûr de l'éloignement des *disciples?* Est-il bien sûr aussi de

1. Art. de la *Revue des Deux-Mondes,* décembre 1858.

2. M. Binaut emploie ici assez mal à propos l'expression de *disciples.* M. de Maistre a eu des lecteurs éclairés; il a trouvé dans ce public de choix de grands admirateurs. Il n'a jamais fait et n'a jamais eu dessein de faire école.

ce retour des ennemis? Et ne se doute-t-il pas un peu qu'en exaltant un « de Maistre » imaginaire, ils n'embrassent en effet que leur idole habituelle : l'erreur et la passion ?

Loin de là : M. Binaut, confiant et sympathique, adopte toutes les rêveries de M. Blanc, il enchérit même sur son commentaire, il va jusqu'à prétendre que « les lettres de M. de Maistre annoncent un travail inquiet, *un certain tourment de ce grand esprit désorienté*, qui semble sans cesse tressaillir, se réveiller comme d'un rêve, se replier sur lui-même et *ouvrir les yeux malgré lui.* »

Pour sauver un peu l'inattendu choquant de ces assertions, le critique nous dit « qu'on aurait pu *deviner*, il y a longtemps, quelque malentendu dans cette renommée *aujourd'hui si étrangement déplacée* (il est assez adroit de poser ainsi en fait une pure vision); — *l'autorité* religieuse pour laquelle il avait surtout combattu l'avait toujours suspecté, et dans les rangs les plus *disciplinés* il était recommandé de s'en défier. » Note historique fort infidèle. Car, cette autorité, et ces rangs disciplinés, qui ne peuvent s'entendre ici que du troupeau gallican, ne représentent ni la vraie discipline ni l'autorité souveraine... « Disons sans retard, ajoute M. Binaut, que si le siècle l'a mal compris, c'est que l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* n'a jamais su se démêler lui-même. » Quels trouveurs que les modernes critiques! Un libre et puissant esprit les gêne, ils le

trouvent un *grand esprit désorienté!* auteur des livres les plus « clairs, » les plus « affirmatifs d'expression, » les plus « intelligibles ; » — ils trouvent qu'il n'a pas eu la pleine possession de lui-même ; ses clartés sont spécieuses, ses affirmations hésitent, il ouvre les yeux malgré lui ; les lecteurs ne le verront tel qu'il est que dans les commentaires saint-simoniens ; c'est-à-dire que le siècle, qui l'avait compris, ne l'a pas compris. « Un seul de mes disciples m'a compris, disait Hégel ; — et encore ne m'a-t-il pas compris. » Hégel avait raison et à ses dépens : l'absurde, en effet, est inintelligible. Mais prétendre que l'opinion s'abuse sur un écrivain aussi généreusement dogmatique que M. de Maistre, c'est lui dénier le pouvoir d'acquiescer à l'évidence.

Cet étrange phénomène d'un homme de génie n'ayant jamais su se démêler lui-même, M. Binaut l'explique comme il peut, par « la rupture violente qui divisa sa vie jusque dans les profondeurs de l'esprit. » Il partage la vie du comte en deux périodes. La première, au sein des affections de famille, dans l'exercice d'une magistrature qui l'attache à l'ordre ancien, s'écoule obscure et douce, mais singulièrement monotone, « et au milieu de petits hommes et de petites choses... chargée, fatiguée, aplatie par l'énorme poids du rien. » M. Binaut, à l'exemple de M. Blanc, profite de ces aveux de l'illustre écrivain pour faire pressentir à quelles extrémités de pensées doit naturellement se porter

un esprit capable de cet immense ennui. Ainsi se coule avec adresse l'hypothèse des échappements vers l'avenir. Mais comme il faut aussi déférer un peu au préjugé général, on ajoute que « ce long temps, cette monotonie même l'appesantissaient dans le passé. » — Oh! qu'il est le bienvenu cet ennui du comte de Maistre, qui tout à la fois le pousse par sa violence vers les nouveautés de l'avenir, et, par le fait même de sa durée, l'appesantit dans les croyances du passé!

La révolution survient, alors commence une seconde période, que le critique analyse et décrit ainsi : « Le tourbillon qui l'emporte comme tant d'autres, lui donne d'abord le vertige, et comme une ivresse d'indignation; bientôt pourtant *il aperçoit de nouveaux cieux et une nouvelle terre.* » Pendant sa mission à Saint-Pétersbourg « il voit rouler autour de lui les événements extraordinaires dans lesquels *Dieu écrit des idées nouvelles*... Secoué par la révolution politique, il l'est encore plus par la *révolution intellectuelle* qu'elle contient. A l'âge où la vie est en quelque sorte faite, l'homme peut-il la défaire? Et d'un autre côté, lorsqu'il a l'audace curieuse... peut-il rester fixe dans l'enveloppe d'une première éducation? Quand tout change, est-il de force à ne changer en rien?... Il cessa donc d'être un; sa volonté resta d'un côté, son intelligence passa de l'autre... Dans cette discorde de l'âme, sa foi pratique demeura victorieuse... » Mais en réalité

« il pense de plus haut qu'il ne parle... » et « le travail à faire consiste à écarter, à pardonner, à tenir pour rien ses colères, ses saillies, tout le contemporain, tout l'éphémère....

» Il faudra choisir et rassembler parmi ses idées celles qui sont constantes dans son esprit, ou l'idée fondamentale de Joseph de Maistre. On verra en elle son passage d'un monde à un autre, ce qu'il croit être et ce qu'il est ; ce qu'il est et ce qu'il devient... Il s'est retourné contre la révolution française et il a engagé une lutte étrange où il finit par céder sans s'avouer vaincu ; il l'attaque et il l'accepte ; il en combat les théories, et il en tire les siennes, bien différentes ; elle lui est une hérésie contre laquelle il s'acharne, et elle lui est en même temps comme un texte du livre de la Providence, qu'il commente, dont il fait toute sa vie l'exégèse et par lequel il s'élève jusqu'aux plus hautes questions de la théologie. »

Ce passage est tout le travail de M. Binaut en raccourci, c'est-à-dire irrémédiablement faux ; et l'erreur touchant M. de Maistre va jusqu'à l'irrévérence. Certes je hais l'idolâtrie littéraire, mais je ne reconnais pas à la critique le droit de traiter un tel homme, comme elle ferait un des cerveaux éclopés de notre temps. Donc, à l'en croire, le politique sagace, le publiciste Voyant se serait laissé surprendre et emporter tout à coup par la révolution, comme s'il était possible qu'il n'eût remarqué

aucun signe précurseur dans l'air lourd et vicié de l'époque; ni aperçu les éclairs à l'horizon, ni entendu les lointains roulements de la foudre, qui, pour tant d'autres, en annonçaient le prochain éclat! Il n'a rien vu, rien prévu. La Terreur l'enveloppe, le fend comme un chêne qu'elle déracine, volonté d'un côté, intelligence de l'autre : la vie persiste dans ce partage!... Car il ne faut pas moins qu'un tel prodige pour satisfaire à l'hypothèse de M. Binaut. Il a besoin de cette rupture, pour tirer du même individu un *ultra* ridicule et un apôtre du *progrès* : — l'ultra, ou la *volonté* pétrifiée dans l'ancien régime et la tradition, dans la pratique routinière de l'aveugle foi; — le héraut des doctrines progressistes ou *l'intelligence*, qui heureusement divorcée, atteint *de nouveaux cieux*, *une nouvelle terre*, et prend toutes les convulsions de ce bas monde pour des idées divinement nouvelles.

Que la *volonté* soit donc déchue; car elle nierait *ces nouvelles écritures* du doigt de Dieu; elle ajournerait *les cieux nouveaux* et *la terre nouvelle* à l'avénement du siècle futur. Qu'on se rie de ses protestations et de ses colères; car elles ne sont plus l'expression redoutable de la conviction indignée, mais les emportements presque imbéciles de la vieillesse retournée à l'enfance! oui, qu'on réduise Joseph de Maistre à une condition d'automate intellectuel!... et rien n'empêche plus de soutenir que son idée fondamentale n'est qu'un *passage;* qu'il passe d'un monde

à un autre, *à son insu, et malgré lui;* bizarre composé de lumières et de ténèbres; presque aveugle, quand il veut voir ou croit voir ce qu'il veut; clairvoyant, quand il ouvre un œil fatal et sans regard!

Voilà certes des procédés de critique tout à fait inouïs, et une méthode simple et courte d'expédier un adversaire. Il est vrai que du même coup on se défait du bon sens, de la raison, de la vérité et de la vraisemblance; car à qui persuader que cette personnalité *éclatée*, cette dualité irréconciliable est un homme, et un homme supérieur, et que c'est là Joseph de Maistre? Mais cet assemblage de vues fausses et de généralités vagues, cet arbitraire d'observation, cette pratique hardie du paralogisme, cette indigence de dialectique, cette habitude d'affirmer sans preuve, de supposer tout ce qui plaît, et de conclure sur ce que l'on suppose, qu'en dites-vous? Voilà le véritable asservissement de la volonté au caprice de l'erreur! Voilà le vrai divorce de l'intelligence et de la raison! — Et cela aussi est un portrait ressemblant, mais à tout autre que M. de Maistre. Le critique s'est laissé aller à confondre ses traits avec ceux du grave écrivain, et sa propre image s'est substituée sous sa plume à celle qu'il voulait peindre. Sous le nom d'un penseur puissant, il nous donne le portrait d'un libre penseur.

II

C'est à M. Binaut une inconcevable manie de plier violemment M. de Maistre à la loi du *progrès*, notre hérésie favorite, et de mettre dans cet esprit si ferme un élément d'instabilité qu'il faut laisser aux pygmées qui le jugent. Mais, dit-on, « quand tout change, est-il de force à ne changer en rien? » Là est l'erreur. Il est faux que tout change, car si tout changeait, où résiderait la notion des changements? Oui, qui pourrait en faire le discernement et la critique? L'hypothèse d'un observateur et d'une sphère d'observation, variables l'un à l'autre, ruine, anéantit la connaissance. Il n'en reste plus assez, même pour former un doute. Il est donc manifeste qu'au centre de cette universelle mobilité, quelque chose d'immuable subsiste, pour qu'il y ait un témoignage et un jugement. Cet immuable, ou les principes, donne seul la mesure de ce qui change, et ce n'est qu'en tant qu'elle participe à cette immutabilité que l'intelligence peut faire acte de témoin et de juge. La part de l'immuable dans la raison, M. Binaut ne la fait pas, et, quoiqu'il semble, au premier coup d'œil, réduire à de justes limites ce qu'il croit apercevoir de changeant en M. de Maistre, on sait d'ailleurs à

quoi s'en tenir. Que d'autres assignent à l'auteur des *Soirées* un progrès naturel et dans un ordre certain de conséquence à soi-même, que lui importe à lui? Et cela vaut-il, en effet, d'être remarqué? Ce qu'il lui faut et ce qu'il suppose hardiment, ce sont des évolutions étranges, des troubles, des ruptures profondes, un véritable cataclysme intellectuel, et le philosophe catholique, *fraternisant* à son insu, dans l'abîme, avec le rationaliste et l'incrédule. Voilà à quelles extrémités il amène M. de Maistre en le plaçant sur le *rail-way* de la vérité mobile, et en lui imputant des procédés extraordinaires, une méthode insensée. Ainsi, quand il prétend que M. de Maistre prend la révolution comme un texte du livre de la Providence, et par *cette étude* « *s'élève* jusqu'aux plus hautes parties de la théologie; » quand il ajoute: « Nous essaierons de suivre cette succession de pensées, *qui s'engendrent, l'une après l'autre, du fait capital* des temps modernes; nous verrons d'abord *comment il s'initie à ce fait de la révolution* en lui-même, *ensuite quelles idées plus générales il y puise* sur les institutions politiques et la souveraineté; enfin, *comment, toujours sur la même base, il se dresse* dans ses derniers jours et *cherche à atteindre le problème de la théodicée;* » le critique s'abuse étrangement; son erreur est l'exact renversement de la vérité; l'œuvre éminente qu'il a sous les yeux, il la voit, il l'interprète, à contre-jour, à contre-sens; on admire par quelle force d'illusion il se flatte de saisir son au-

teur dans cette sorte de palingénésie qu'il lui attribue, et l'on ne serait pas plus étonné de l'entendre dire : Je signalerai en M. de Maistre tous les efforts... qu'il n'a pas faits; je le suivrai dans toutes les voies... qu'il n'a pas tenues; je le représenterai scrupuleusement tel... qu'il n'est pas. Non, rien n'est plus faux que cette progressive initiation à l'énigme révolutionnaire, cette ascension lente de la région des faits à celle des principes, cette recherche de la vérité dans les allées et venues du doute, cette pénible élaboration d'idées s'élevant sur une base expérimentale jusqu'au problème de la théodicée, tout ce cartésianisme éclectique, en un mot, que le critique prête à Joseph de Maistre; rien n'est plus chimérique. Car n'est-il pas de la dernière évidence qu'un catholique intelligent, et, à plus forte raison, s'il est un homme supérieur, reçoit sa théodicée de l'Église et ne se la fait pas, non plus qu'il ne se fait ses dogmes? Debout et stable dans sa foi, il voit passer les hommes et les choses, à cette lumière sans vicissitude qui vient des hauteurs et que rien n'éclaire, puisqu'elle éclaire tout.

M. de Maistre ne va donc pas tâtonnant d'une main sceptique dans le tourbillon des faits pour se faire peu à peu des idées et un jugement. Il ne cherche pas là ce qu'il doit penser de la Providence et de la justice. Ferme croyant, il perce la révolution d'un regard, il voit ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, où elle va. Il en connaît les origines, il en mesure la

force et la durée. Il la juge sans appel et la déclare « satanique. » Ce mot qu'il ne retira jamais contrarie un peu le point de vue du critique. Il explique fort mal cette persistance du comte de Maistre, comme l'effet irrésistible d'une « première impression, profonde, exclusive » qui « avait agi sur son âme plutôt comme une sensation que comme une idée, » explication condillacienne et détestable, qui ramène à la sensation l'idée du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, du saint et de l'impie !

Cependant il veut que M. de Maistre fasse un progrès ; il prétend que « l'idée lui vint aussi après la sensation » et qu' « alors il appela la révolution un châtiment, » qu'enfin, par une suprême évolution, cette idée de châtiment donna naissance à » la théorie célèbre de l'expiation. » Cela est faux, insupportablement faux ; ce commentaire est ridicule Il faut une singulière absence d'esprit, ou l'imperméable bandeau de la prévention, pour compliquer si gratuitement la marche ouverte, rapide, synthétique de M. de Maistre. Comment ne voit-on pas que cette idée de révolution « satanique » enveloppe l'idée de châtiment, inséparable de l'idée d'expiation? Quoi de plus clair? Et il est clair aussi qu'il n'y a pas là trace de développement successif ou de lente éducation par les faits; mais un seul jet de lumière, une vaste explosion de génie, le cri puissant de la raison chrétienne soulevée par la conscience.

M. Binaut, sous le joug d'une préoccupation invincible, ne comprend plus comment M. de Maistre, sans cesser d'être un, conséquent à ses croyances et à lui-même, peut tout à la fois maudire la révolution comme une manifestation de Satan et saluer, à travers les obscures vapeurs du sang et la poudre des ruines, l'arc-en-ciel qui doit luire sur les eaux du moderne déluge, l'aurore lointaine, et bien lointaine encore, d'un jour plus pur. Il ne comprend pas comment le penseur chrétien peut, sans alarmer l'orthodoxie, tirer de ces sanglantes œuvres du mal l'attente d'une régénération suprême ; prédire un extraordinaire rajeunissement du christianisme, un rayonnement nouveau de la doctrine, de quelque manière que ce soit, « par interprétation ou par éclaircissement ; » ce qui n'est pas *autrement sérieux* [1], quoi qu'on en dise, M. de Maistre n'ayant jamais admis l'un ou l'autre que sous les auspices et la sanction de l'autorité, dont le principal attribut est précisément de définir, d'éclaircir, d'interpréter. Il ne paraît pas s'imaginer que la grande doctrine de la solidarité, développée par M. de Maistre, appartienne au christianisme ; il se récrie en l'apercevant comme s'il voyait poindre une pensée humanitaire, et il croit son analyse fidèle à l'esprit de

1. « Il l'annonce (la révolution religieuse) comme devant se produire par interprétation ou par éclaircissement de la religion ancienne, ce qui est autrement sérieux. » Ce sont les paroles de Binaut.

l'auteur, quand il nous représente en langue démocratique *la France comme le Christ de cette passion rédemptrice, chargé des péchés du monde, sacrificateur et victime, et vivifiant le monde par sa résurrection!* Absurdité sacrilége qui n'est jamais tombée des lèvres ni de la plume du grand écrivain.

On dirait, en vérité, que M. Binaut s'étonne que le chrétien catholique soit un être intelligent! Pour peu qu'il lui trouve le front haut, le ton libre et fier, avec un jet d'idées que le critique, dans son outrecuidance, tient pour étrangères à la doctrine qu'il ignore, il le pousse aussitôt au camp de l'avenir et du progrès, il en fait un révolutionnaire malgré lui.

Ses étonnements sont ineffables. Il s'étonne que M. de Maistre ait si promptement jugé l'ancien régime, il s'étonne qu'il ait proclamé la faiblesse des gouvernements absolus, il s'étonne qu'il ait compris l'action et l'influence maîtresse de la France sur l'Europe; il s'étonne qu'attaché par sa naissance et ses traditions de famille à la souveraineté monarchique héréditaire, il ait cependant admis qu'il puisse y avoir des familles souveraines « usées au pied de la lettre. » « Certes, dit le critique, il fallait une rare liberté d'esprit pour écrire ces choses en ce temps. » Nul doute, mais cette liberté qu'il fallait alors, qu'il faudrait aujourd'hui, qu'il faudra toujours, je vais vous la dire, c'est tout simplement la liberté de l'esprit chrétien. C'est là que le comte de Maistre puise son originalité clairvoyante et sa force,

et c'est là un mystère pour le critique qui n'est pas à bout d'étonnement. Le développement logique et normal de la pensée de M. de Maistre lui fait faire des ah! fort extraordinaires : « Voyez, dit-il, ici quel pas il va faire encore, et comme il se laisse entraîner au mouvement qu'il reconnaît irrésistible. » Et ce pas immense, selon M. Binaut, le voici :

«Toute grande révolution, dit M. de Maistre, agit toujours plus ou moins sur ceux mêmes qui lui résistent et ne permet plus le rétablissement total des anciennes idées. » Il dit encore dans un mémoire adressé en 1810 au roi de Sardaigne, en résumant les principes généraux de toute sa correspondance pendant sept années : « 1° S'il y a quelque chose de malheureusement évident, c'est l'immense base de la révolution actuelle qui n'a d'autres bornes que le monde. — 2° Cette révolution ne peut point finir par un retour à l'ancien état des choses qui paraît impossible, *mais par une rectification de l'état où nous sommes tombés,* tout comme la révolution immense causée par l'invasion des barbares dans l'empire romain ne finit point par l'expulsion de ces barbares, mais par leur civilisation et leur établissement définitif qui créa l'état féodal de l'Europe... — 3° Mille et mille raisons historiques, politiques, morales, métaphysiques même, se réunissent pour faire croire que rien ne peut faire reculer la France, et que le repos même ne peut être rendu au monde que par elle... » *Donc il faut accepter ce qui est.* Et

ici qu'entend-il *par ce qui est?* Il le dit avec peine, mais il le dit, c'est « la liberté, l'égalité, l'esprit de résistance et d'examen qui ne plaisent que trop à la nature corrompue. »

M. Binaut arrange et groupe les textes avec une certaine adresse. Il place les trois articles qu'il cite du mémoire de 1810 entre deux passages d'une lettre antérieure, et par un rapprochement forcé, au moyen d'un *donc* de sa façon, il présente comme conclusion à l'écrit de 1810 le fragment du texte de 1805. Mais que dire de ce *donc* et de la question qui suit : *Donc il faut accepter ce qui est !* C'est M. Binaut qui prête cette phrase à M. de Maistre, puis il ajoute : *Et ici qu'entend-il par ce qui est?* Ainsi M. Binaut demande sans hésiter : Qu'est-ce que *M. de Maistre* entend par la question de *M. Binaut?* Cette assurance n'est pas dépourvue de naïveté ; mais aussi cette naïveté n'est pas chargée de scrupules. Et pourtant, en dépit de ces petits artifices, et de l'adverbe *malheureusement* souligné, et de ces textes agencés pour appuyer l'assertion suivante : « Il proteste, *mais il cède*, et protestera souvent encore par des retours hostiles, car ces *transformations de l'esprit* sous la force des choses sont douloureuses; » il est faux et d'une évidente fausseté que l'esprit de l'illustre penseur cède et se transforme au caprice de la critique. S'il pose d'abord en principe le *retour impossible* au régime ancien, ce n'est certes pas pour conclure à une imbécile acceptation du présent,

mais à la nécessité de se placer dans les faits pour y trouver le point d'appui d'une réaction puissante. Il compte parmi les obstacles à l'amendement des choses l'influence de la révolution sur ceux mêmes qui lui résistent, et cela exclut nettement toute concession de sa part à la liberté, à l'égalité révolutionnaires, à l'esprit même de la révolution [1] qu'il n'a cessé de haïr de toute la haine du chrétien pour le mal. Que s'il acceptait l'esprit, il accepterait les œuvres, et n'ouvrirait aucune perspective sur *la rectification nécessaire de l'état où nous sommes tombés.*

Mais voyez, dira M. Binaut, il vient à nous puisqu'il déclare la base de la révolution immense! Il vient à nous puisqu'il déclare le rétablissement des anciennes idées impossible; il vient à nous puisqu'il prétend que la liberté, l'égalité, l'esprit d'examen plaisent à la nature corrompue! (On coule légèrement sur le mot *corrompue*).

Étrange raisonnement! M. Binaut tiendra donc désormais pour un symptôme de conciliation le coup d'œil dont on mesure la taille de l'ennemi et

1. Voici le texte même de M. de Maistre: « Posons d'abord comme un principe incontestable que toute grande révolution agit toujours plus ou moins sur ceux mêmes qui lui résistent et ne permet plus le rétablissement total des idées anciennes. Nous le voyons par la commotion religieuse du XVIe siècle qui a opéré une révolution très-sensible même chez les catholiques. Distinguez d'ailleurs le principe de la révolution et ses conséquences. Personne assurément n'aime le pillage, les concussions, les violences, les emprunts forcés, etc. Mais la liberté, l'égalité, l'esprit de résistance et d'examen ne plaisent que trop à la nature corrompue. »

que l'on reporte sur soi-même et sur la trempe de son épée ; il verra un signe de *rapprochement* dans le pas qu'on fait en avant... pour croiser le fer ? Rien de plus mal imaginé que cette fable des transformations douloureuses de l'esprit de M. de Maistre, qui n'a eu ni cette douleur ni cette faiblesse, parce qu'une intelligence éclairée du jour d'en haut et ne s'attachant à travers les affaires du siècle qu'à l'intérêt d'une cause éternelle, ne se transforme que dans la vérité absolue, préservée d'ailleurs de tout aveuglement soit dans l'amour, soit dans la haine, et assez désintéressée du temps, pour savoir que ni le passé le plus heureux n'est la justice totale, ni le plus abominable présent la totale injustice. M. Binaut, amusé par tous les sophismes à la mode, ne voit plus rien dans la droite simplicité ; sa logique est tellement en défaut qu'il débute sans s'en apercevoir par un violent paralogisme. Quand il prétend que M. de Maistre prend la révolution comme texte, pour conclure, de l'aveu de M. Binaut, non comme elle, mais contre elle, il est clair qu'il ne l'accepte pas. C'est M. Binaut qui se contredit et se réfute lui-même.

III

Je ne suivrai pas longtemps M. Binaut dans une absurde digression, où, rivalisant d'*Italianisme* avec M. Blanc de Turin, il prétend, sur la foi du patriotisme de M. de Maistre et de sa haine contre l'Autriche, qu'il eût appartenu de nos jours *au parti de l'indépendance nationale et des institutions libres.* Il y a là tout à la fois une conjecture gratuitement flétrissante pour la mémoire de l'homme d'État et une assertion jetée comme une insulte à la face des *nationalités* opprimées par le parti, et de l'Église liée, dépouillée, bafouée au nom des *libres institutions.* Ces ombres au *glorieux* tableau de la régénération italienne, le critique les trouve légères ou nécessaires, car il les néglige. Tel est d'ailleurs son enthousiasme au spectacle des choses modernes, qu'il veut absolument y associer M. de Maistre. Il ne peut toutefois ici procéder que par hypothèse ; mais qu'importe ! l'hypothèse qui plaît se traduit en fait.

« Rendons-nous compte, dit M. Binaut, de ce qu'il *aurait* pensé par ce qu'il aurait vu. » Et qu'aurait-il vu ? « Ce matérialisme impie né de la corruption du dernier siècle... il l'aurait vu s'éclipser peu à peu

et s'éteindre *à la lumière d'une philosophie plus pure...* Ce vice intellectuel, il l'aurait vu disparaître non devant des mandements ou des index appuyés du bras séculier, mais par la force d'une discussion loyale et acceptée... Il eût vu, par la pratique des institutions libres, se rétablir sous une forme plus grande et plus sûre cette fonction politique des classes supérieures qui les améliore... *Il eût vu* dans cette chaleur des esprits, féconde en combinaisons nouvelles, ses propres idées fermenter même parmi ses adversaires... Mais s'il eût eu le temps de voir encore avec une santé meilleure et un esprit plus calme se démêler les énigmes d'une *révolution finie*, s'expliquer les équivoques, se résigner les passions, qui peut douter qu'il n'eût donné une éclatante adhésion aux choses nouvelles?... »

Ah ! sans doute M. de Maistre eût vu tout cela, s'il eût vu par les yeux ou la fantaisie de M. Binaut... Quelle est, en effet, cette philosophie plus pure, qui échappe à nos regards ? Serait-ce la philosophie de l'identité, dont on voit de si belles applications historiques et critiques ? Et cette pratique des institutions libres par où les classes supérieures s'améliorent [1] ? Où se produit aujourd'hui ce consolant phénomène ?... Et ce bizarre levain des idées de l'auteur du *Pape* dans la pâte saint-si-

1. Cette amélioration est-elle prouvée par l'accueil que l'aristocratie anglaise a fait au flibustier de Caprera?

monienne et humanitaire ? — Y songez-vous ? Quoi ! c'est là ce qui l'eût réconcilié avec notre temps ?... Et il eût ainsi vu *se démêler les énigmes d'une révolution finie ?* Quelle rêverie !... Quelle intrépidité d'illusion ! O âmes trop légèrement épanouies ! Vous ne prenez pas garde que cette *révolution finie* impliquerait la mort de vos utopies, de vos chimères, de votre ivresse, brisées de la même chiquenaude qui aurait emporté le château de cartes de l'unité italienne !

Sans plus insister sur ces questions tout actuelles, si promptes à dégénérer en lieux communs, je passe à l'examen particulier que fait M. Binaut des idées politiques ou *métapolitiques* de Joseph de Maistre, si toutefois les vagues errements d'un esprit faussé et chancelant méritent le nom d'examen.

Le critique observe d'abord que : « M. de Maistre vise naturellement aux mystères de la vie, aux généralités de l'histoire. » Non-sens, si l'on veut dire tout simplement que Joseph de Maistre est un profond contemplateur ; erreur, si l'on veut insinuer que ses *visées* prétendent à quelque originalité indépendante de la divine synthèse du christianisme. On s'enquiert vainement et à côté du vrai « quelles influences dès avant la révolution avaient dû préparer son esprit *à ces voies plus larges.* » On cherche ce secret dans une insignifiante loge maçonnique dont il fit partie, et qui se sépara dès les premiers

troubles. On demande aux martinistes s'ils ne lui auraient pas communiqué quelque chose de leur « exaltation.[1] » On s'adresse au naturaliste Bonnet, au jurisconsulte Vico, quoiqu'il soit difficile d'apercevoir le moindre trait d'union entre ses doctrines et la théorie palingénésique de l'un ou le système des évolutions cycliques de l'autre. L'on veut encore que d'un coup d'œil qu'il aura peut-être jeté sur la philosophie de Lessing, que d'une lecture attentive des études comparées de Wilson sur les cultes de l'Inde et de la Grèce, que de son habitude familière avec Platon, il se soit fait une sorte de *scienza nuova* qui « s'est logée à son insu dans les replis de son intelligence » pour le mener à des conséquences imprévues ; comme si une tête pensante pouvait donner à la science quelle qu'elle soit cette hospitalité involontaire, et comme si un esprit sûr et présent à lui-même se laissait jamais conduire dans la sphère des idées plus loin qu'il ne pense[2] ! Enfin, de ces conjectures plus ou moins légères, on conclut hardiment que l'illustre écrivain « adapte au christianisme les idées qu'il recueille et les ordonne en une théorie *distincte du dogme*, mais qui lui est parallèle

1. Au moins avait-il une haute idée des disciples de Saint-Martin qu'il appelle des *chrétiens exaltés.* » M. Binaut se trompe sur le sens du mot *exalté*, et il exagère l'estime que M. de Maistre avait pour Saint-Martin et les martinistes.

2. « Cette *science* nouvelle, dit M. Binaut, s'est logée à son insu dans les replis de son intelligence, *et de là elle le conduit plus oin qu'il ne pense.* »

et qu'il justifie par la raison humaine, en sorte qu'il le *rationalise* et arrive par là au même but que la critique. » C'est-à-dire en un mot que par un insigne abus d'interprétation et de raisonnement, M. de Maistre est immatriculé au premier rang des aveugles dénégateurs du surnaturel : critique effrénée, que rien n'excuse et dont toute la faiblesse sera bientôt démontrée.

Poursuivant l'analyse des *Considérations sur la France*, et du *Principe générateur des constitutions politiques*, M. Binaut rend quelque justice aux vérités de premier ordre que ces deux grandes œuvres publient. Il voit surtout dans les idées du comte de Maistre l'origine du principal « produit intellectuel » de nos jours, dont il surfait étrangement la valeur, et qu'il appelle, en termes pompeux, « l'introduction de la philosophie dans l'histoire, de l'histoire dans la philosophie ; » mots plus grands que ce qu'ils expriment ; car l'union ou la mutuelle pénétration de ces deux sciences se réduit à l'avénement du fatalisme éclectique dans l'étude comparée des variables philosophies de l'esprit humain et dans la recherche systématique des faits organiques de la vie des nations. Ces investigations curieuses sur l'ensemble des révolutions de la philosophie et de la politique, — double misère, misère intellectuelle et misère sociale, exposée sans cesse au jour faux du progrès ! — sont demeurées stériles en bons effets. Suivies de part et d'autre dans une altière mécon-

naissance du Christ, de sa parole et de son Église.

Ces études n'ont montré ni à la philosophie le principe de la certitude, ni aux sociétés humaines la voie de la justice et de l'unité. Mais si ce développement historique, que M. Binaut vante à l'excès, part de M. de Maistre, la déviation rationaliste, quoi que l'on insinue, ne vient pas de lui. Il y contredit aussi formellement que possible depuis les premières lignes de son premier écrit jusques aux dernières pages du livre du *Pape*. Il y a là toute une ordonnance de vues, qui affirme, au début, le gouvernement habituel et l'intervention extraordinaire de la Providence dans le monde politique et moral, assigne à tout ordre social vrai une origine cachée dans un secret divin et conclut à la reconnaissance, autant et plus nécessaire aujourd'hui que jamais, d'une souveraineté spirituelle, unique sauvegarde de l'autorité et de la liberté, de l'une contre l'autre, de chacune contre elle-même. La liaison de ces idées échappe au critique, ou plutôt il ne lui plaît pas de l'admettre. Naïvement sûr de mieux lire dans l'esprit d'un penseur et d'y voir plus clair que ce penseur lui-même (on n'est pas plus modeste!), il veut que le comte de Maistre, entraîné à son *insu* par une *science* admise sans *conscience*, ait le premier inauguré le retour de « la loi de continuité dans l'histoire, » par où il faut entendre l'élimination du miracle et du surnaturel. L'hypothèse est extravagante, tout y répugne et l'exclut. Mais la critique

actuelle ne connaît pas l'obstacle logique, et M. Binaut nous dit avec un merveilleux aplomb, précisément au sujet du point de départ des *Considérations :* « On attache trop d'importance à un *mouvement d'éloquence biblique* par lequel il introduit ici le *merveilleux*, qui n'y est *nullement nécessaire*, et *trouve bon d'appeler la révolution un miracle.* » « Le miracle, dit-il encore, est trop souvent un moyen oratoire chez des écrivains religieux... Dans l'histoire, cette prétention *ruine la liaison des effets et des causes.* » Et il ajoute lestement : « De Maistre a pu tomber dans cet excès, comme dans beaucoup d'autres, mais ici comme ailleurs *ce n'est qu'un excès qui affecte peu l'ensemble des idées. En général, il considère* la Providence comme gouvernant par des lois qu'elle s'est une fois données [1]. » Ainsi, l'on trouve bizarre que M. de Maistre reconnaisse à la révolution française quelque chose de miraculeux. Mais on oublie que d'autres penseurs contemporains, et des plus éminents, jugeaient comme lui cette « prodigieuse explosion [2]. » On oublie que dès longtemps une immense catastrophe était pressentie et tous les délires annoncés ; que le suprême accès de la fièvre sacrilége avait été littéralement prophétisé dans la chaire chrétienne; on oublie encore quelle impression de stupeur et d'épouvante

1. *En général il considère...* cette sorte de concession me paraît réaliser l'idéal du non-sens.
2. V. *Lettre à un ami sur la révolution française*, 1794.

gardaient au fond de leur âme et parfois même sur leurs traits les derniers survivants de ces horribles jours : ils nous représentaient au vif la France visitée et frémissante. Dans le cours habituel des choses, l'homme est misérablement myope. Il ne voit ni l'ordre moral troublé, ni les violences que souffre la justice. Ce n'est qu'à la lueur des éclairs qu'il recouvre la vue, et quand les nuées du ciel exercent la vengeance ; mais, le calme à peine revenu, il revient à sa stupidité. *Les neveux dansent sur les tombes* encore récentes, et parmi ces générations oublieuses, ceux qui prennent masque de sages déclarent gravement le miracle impossible, sous prétexte qu'il ruine « la liaison des effets et des causes. » Véritable billevesée sous une solennelle formule ; car le miracle n'étant que l'apparition d'une cause surnaturelle, à travers ce tissu de causes secondes qui nous sont inconnues, et qu'une science plus avancée réduirait à n'être que des effets, en quoi l'interruption momentanée de ces forces dérivées, leur évanouissement même dans la toute-puissance d'un acte souverain répugne-t-il à la raison, et de quel front ce principe soi-disant protecteur de la causalité légale peut-il s'élever contre l'intervention possible et nécessairement possible de la cause absolue? Sous prétexte de sauver l'immutabilité de la Providence, on l'attache en esclave au *fatum* stoïque, « à ces lois qu'elle s'est, dit-on, une fois données : » *semel jussit, semper pa-*

ret : et l'on s'imagine que la raison humaine se doit d'enchaîner ainsi l'activité divine dans une léthargique assistance à l'ordre indéclinable de ses décrets. Rares intelligences et vraiment favorisées, auxquelles Dieu sans doute a raconté comment il porte toutes choses par la force de son Verbe [1], et qui mesurent, dans la dernière précision, le rapport de l'éternité à la prescience et à la puissance infinie! M. Binaut élimine donc le surnaturel en vertu de ce lumineux axiome : *le surnaturel ruine la liaison des effets et des causes.* Soit! libre à lui de nier à ses risques et périls, mais une liberté qu'il prend, et qui lui est absolument refusée, c'est celle d'affirmer que l'introduction de l'élément surhumain dans le fait révolutionnaire n'est, chez M. de Maistre, qu'une machine inutile, un moyen purement oratoire qui affecte peu l'ensemble des idées. Assertion étrangement hardie! Est-il donc possible d'assimiler à quelque puérile figure de rhétorique, une déclaration de principes servant de base à tout un livre [2], et de traiter comme un jeu d'imagination une idée profonde, constante, intérieure à

1. Portans omnia verbo virtutis suæ. *Hebr.* I, 33.

2. Pour estimer la critique de M. Binaut à sa juste valeur, qu'on veuille bien relire la page suivante des *Considérations sur la France* (1821, 8°, p. 2, 3).

« Dans le monde politique et moral comme dans le monde physique, il y a un ordre commun et il y a des exceptions à cet ordre. Communément nous voyons une suite d'effets produits par les mêmes causes; mais à certaines époques, nous voyons des actions suspendues, des causes paralysées et des effets nouveaux.

l'œuvre entière de M. de Maistre, qui poursuit son développement dans le *principe générateur*, et porte ses conséquences pratiques dans le traité du *Pape?*

C'est bien au principe surnaturel que le publiciste catholique rattache les institutions primitives, les vraies lois constitutionnelles et la souveraineté[1]; c'est à une sacrilége négation de ce principe, et à un double attentat contre le droit divin par l'abolition sanglante de toute tradition, et la déclaration de la souveraineté du peuple, qu'il attribue le caractère visiblement surhumain de la vengeance et cette terrible action d'une force irrésistible qui, raccourcissant la chaîne de la liberté humaine,

— *Le miracle* est un effet produit par une cause divine ou surhumaine, qui suspend ou contredit une cause ordinaire. Que dans le cœur de l'hiver, un homme commande à un arbre devant mille témoins de se couvrir de feuilles et de fruits, et que l'arbre obéisse, tout le monde croira au miracle et s'inclinera devant le thaumaturge. Mais la révolution française et tout ce qui se passe en Europe dans ce moment, est tout aussi merveilleux dans son genre que la fructification instantanée d'un arbre au mois de janvier. — Cependant les hommes au lieu d'admirer regardent ailleurs ou déraisonnent. — Certaines mesures qui sont au pouvoir de l'homme produisent régulièrement certains effets dans le cours ordinaire des choses; s'il manque son but, il sait pourquoi, ou croit le savoir; il connaît les obstacles, il les apprécie, et rien ne l'étonne. — Mais dans les temps de révolution, la chaîne qui lie l'homme se raccourcit brusquement, son action diminue et ses moyens le trompent. »

1. « La raison et l'expérience se réunissent pour établir qu'une constitution est une œuvre divine, et que ce qu'il y a précisément de plus fondamental et de plus constitutionnel dans les lois d'une nation ne saurait être écrit. » *Essai sur le principe générateur*, Paris, 1821, 8°, p. 271.

pousse la fureur et les ténèbres de l'homme à l'accomplissement même de la justice; enfin, contre ces deux fléaux, le despotisme et l'anarchie, d'origine protestante, et déchaînés sur l'Europe révolutionnaire, c'est la puissance spirituelle, surnaturellement assistée et surnaturellement infaillible, qu'il présente comme le suprême refuge des sociétés troublées. Le surnaturalisme n'est donc pas une boutade *affectant peu l'ensemble des idées* du comte de Maistre, il en est, au contraire, l'âme et la vie, et ce n'est pas un hors-d'œuvre, dans *le Principe générateur* qui soulève l'aigre critique de M. Binaut, et le vain effort de sa contradiction [1]; ce n'est pas une fantasque utopie, mais la pierre angulaire de l'édifice catholique contre laquelle il essaye d'un sourire assez banalement dédaigneux. Et il faut noter ce sourire; il étonne quand on considère à quelle parole, à quelle doctrine il s'adresse.

1. « On l'entendit crier (l'impiété philosophique) au milieu de la coupable Europe : « Laisse-nous! (*dixerunt Deo*) faudra-t-il donc éternellement trembler devant des prêtres?... La vérité dans toute l'Europe est cachée par les fumées de l'encensoir; il est temps qu'elle sorte de ce nuage fatal. Nous ne parlerons plus de toi à nos enfants... tout ce qui existe nous déplaît, parce que ton nom est écrit sur tout ce qui existe. Nous voulons tout détruire, et tout refaire sans toi. Sors de nos conseils, sors de nos académies, sors de nos maisons : nous saurons bien agir seuls; la raison nous suffit. Laisse-nous! » Comment Dieu a-t-il puni cet exécrable délire? Il l'a puni comme il créa la lumière, par une seule parole; il a dit : *Faites!* — Et le monde politique a croulé. »

Ibid., LXVI, p. 364, 365. Voilà comment M. de Maistre est rationaliste sans le vouloir...

M. de Maistre pose la question de la souveraineté, quelle qu'elle soit, avec ses inconvénients et cette terrible alternative qui sans cesse se présente aux peuples : l'oppression ou la licence. « *La race audacieuse de Japhet,* dit-il, *n'a cessé*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, *de graviter* vers ce qu'on appelle *la liberté*, c'est-à-dire vers cet état où le gouvernant est aussi peu gouvernant, et le gouverné aussi peu gouverné qu'il est possible. Toujours en garde contre ses maîtres, tantôt l'Européen les a chassés, et tantôt il leur a opposé des lois. Il a tout tenté, il a épuisé toutes les formes imaginables de gouvernement pour se passer de maîtres, ou pour restreindre leur puissance. » Mais l'homme se trouve placé entre deux abîmes. S'il franchit le despotisme, il tombe dans l'anarchie.

Le grand problème est donc de savoir : *Comment on peut restreindre le pouvoir souverain sans le détruire* ; et il ne se résout que par la reconnaissance de ce « haut pouvoir spirituel, unique sur la terre, et dont les prérogatives sublimes forment une portion de la révélation. » A ce pouvoir seul le recours est possible contre la souveraineté temporelle, sans aucune atteinte au principe même de l'autorité ; car la dispense de la loi, demandée à une autorité supérieure, évite la violation de la loi, et l'on ne peut appeler de César à Pierre, sans avouer que de soi-même on n'a point de force contre César.

Cette solution admirable qui attribue le jugement

en dernier ressort au Vicaire de Celui qui fut annoncé dès l'origine comme « le prince de la paix ; » entre les mains de qui « le sceptre de la puissance est le sceptre de l'équité ; » cette solution, dis-je, est accueillie du critique par une sorte de ricanement indécent et frivole. « Telle est, s'écrie-t-il, l'*étrange* proposition que ce penseur, ce briseur d'utopies, qui savait si bien son monde, *semble adresser aussi sérieusement que possible* à l'Europe du XIXe siècle ! »

Qu'est-ce donc que cette Europe du XIXe siècle, qui prend les plus hautes vérités pour des utopies, sauf à prendre l'utopie pour la vérité ? Ce profond dédain de M. Binaut, au nom de l'Europe actuelle, prouve que la déraison en est venue aujourd'hui à cet excès suprême de se considérer comme le bon sens. Voilà donc l'institution de la papauté, cet asile unique de la liberté humaine sur la terre, cette puissance créée par la parole éternelle, la voilà couchée parmi les débris d'un autre âge, et tenue pour inhabile désormais à régir « l'Europe moderne partagée par tant de sectes et minée par le scepticisme. » Admirable aveu ! héroïque protestation du malade qui trouve dans sa maladie même les raisons d'exclure le remède, et qui se fait un point d'honneur d'être incurable ! La sagesse divine nous apprend que les nations peuvent guérir, mais elles se déclarent présentement par la bouche des sophistes, aussi incapables de traitement que de

guérison ! Elles se rient des « bizarres résurrections de la théocratie [1]. » Et la *théocratie* dont on plaisante, c'est l'Église et son autorité fondée sur Pierre. — Elles repoussent Pierre. — Mais Pierre, c'est le Christ.... C'est le Christ qui, dans la personne de Pierre, est honoré ou repoussé. — Elles repoussent Pierre ! — Cela est grave, et de tous les mauvais symptômes le pire et le plus menaçant : celui de la mauvaise volonté. — Le Christ, apparaissant à un évêque en des jours d'affliction, lui disait d'une voix sévère : « Vous ne voulez pas souffrir, vous ne voulez pas mourir ! que ferai-je de vous [2] ? » Et que dirait-il donc à ces modernes infatués? « Vous êtes languissants et misérables ; et vous aimez votre misère et vous ne voulez pas guérir ! Et plutôt que de guérir en moi, vous préférez mourir de plus en plus en vous-même ! Que ferai-je donc de vous ? Rien. Je vous laisserai faire ; je vous laisserai mourir... — Qu'il arrive selon votre volonté ! »

IV

Cette solution du problème social par l'appel extraordinaire à l'autorité pontificale, ou, pour parler le langage des beaux génies de la *Revue des Deux-*

1. On se croit un esprit libre et hardi en écrivant de telles platitudes !
2. « Pati timetis, exire non vultis, quid faciam vobis?

D. Cypr., *Lib. de Mortalitate.*

Mondes, cette bizarre résurrection de la théocratie, au milieu de la rébellion universelle contre toute infaillibilité, paraît au critique tellement ridicule qu'il ne peut croire qu'elle soit proposée de bonne foi et sans arrière-pensée. « Le prendre absolument à la lettre, dit-il, ne serait-ce pas taxer *ce diplomate railleur* d'une invraisemblable absurdité ? » M. Binaut est trop fin pour s'arrêter aux paroles d'un diplomate railleur, la pénétration rare de son esprit ne se lasse pas d'aller au delà, et de leur demander autre chose que ce qu'elles expriment. Il voit encore ici, sous cette forme du passé, une idée plus générale, déposée là pour l'avenir. Il ne prend donc pas M. de Maistre à la lettre, mais contre la lettre, suivant son habitude. Cependant la tâche devient ici plus difficile. On touche au dogme ; et il ne s'agit de rien moins que d'envelopper M. de Maistre dans une perfide exégèse qui porte atteinte à l'intégrité même de sa foi. *C'est*, dit-on, *le moment d'interroger à fond la pensée de M. de Maistre* : comme si cet interrogatoire à fond n'eût pas été déjà tenté, ou qu'il eût été prématuré. La phrase est équivoque et la contenance du critique mal assurée. Il hésite évidemment à servir une seconde fois à ses lecteurs l'absurde hypothèse qu'il posait au début ; il poursuit néanmoins : « Rappelons-nous d'abord deux choses, dit-il ; l'une qu'il (M. de Maistre) est *un croyant sincère*, l'autre qu'il est *un esprit très-libre* ; or, en pareil cas, il est difficile à l'homme d'être un. »

Et pour justifier cette assertion profondément déraisonnable, qui trouve une cause d'asservissement et de division dans le principe même qui fait l'homme libre, et le rend un dans sa conscience en l'unissant à Dieu, voici à quels prodiges d'observation psychologique on se voit forcé de recourir. « Les plus profonds moralistes, les mystiques qui se sont le plus repliés sur eux-mêmes ne tarissent pas sur l'obscurité des abîmes de la conscience; mais ce n'est pas seulement la conscience morale qui s'enveloppe sans cesse d'illusions et nous trompe sur nos plus intimes dispositions, la conscience de l'esprit se connaît souvent bien moins encore, et il s'en faut que nous sachions toujours quelles idées se cachent dans nos idées. *Ces complications, ces prolongements obscurs de nos pensées se forment surtout dans les temps et dans les hommes qui innovent.* » Voyez ce long repli de sophismes et cet étalage de maximes factices, pour obscurcir et compliquer le génie le plus clair et le plus décisif! Laissez-faire ces messieurs de la nouvelle critique, et le voilà devenu, comme l'un d'eux, esprit hagard, tâtonnant, malsain, et chargé de toutes les hérésies qu'ils professent! A entendre M. Binaut et suivant le sens qu'il impose aux paroles de M. de Maistre, la révolution n'aurait pas seulement détruit l'ancien régime, mais aussi l'ancienne controverse. « De Maistre est forcé d'innover. Il écrit, dit-il, de nouveaux arguments parce qu'on n'écoute plus les anciens. *Le prêtre, par*

cela seul qu'il est prêtre, est suspect de répéter ce que l'on sait déjà et ce qui ne persuade plus, tandis que lorsqu'un laïque aborde les hautes questions, on lui prête volontiers l'oreille. *Que veulent dire ces mots voilés,* demande M. Binaut, si ce n'est que les textes et l'autorité, l'ancienne critique et les anciens arguments sont repoussés d'avance, et qu'il faut des *preuves laïques*, c'est-à-dire purement rationnelles ? » La hardiesse de ce commentaire suppose d'étranges façons de citer et de lire. Restituons donc le texte original.

M. de Maistre s'excuse de descendre dans la lice, lui homme du monde, pour traiter des questions jusqu'alors exclusivement dévolues au zèle et à la science ecclésiastiques. Mais « mille causes, ajoute-t-il, ont affaibli l'ordre sacerdotal. La révolution l'a dépouillé, exilé, massacré... Les anciens athlètes de la milice sainte sont descendus dans la tombe ; de jeunes recrues s'avancent pour occuper leurs places ; mais les recrues sont nécessairement en petit nombre, l'ennemi leur ayant d'avance coupé les vivres avec la plus funeste habileté... De combien de temps les nouveaux lévites auront-ils besoin pour se procurer l'instruction nécessaire au combat qui les attend ? Et quand ils l'auront acquise, leur restera-t-il assez de loisir pour l'employer ?... C'est à cet état pénible d'occupations saintes, mais accablantes, que se trouve aujourd'hui plus ou moins réduit le clergé de toute l'Europe, et bien plus particulièrement celui de France sur qui la

tempête révolutionnaire à frappé plus directement et plus fortement, toutes les fleurs du ministère sont fanées pour lui, les épines seules lui sont restées... Pendant cette espèce d'interstice qui, sous d'autres rapports, ne sera point perdu pour la religion, je ne vois point pourquoi les gens du monde que leur inclination a portés vers les études sérieuses, ne viendraient pas se ranger parmi les défenseurs de la plus sainte des causes. Quand ils ne serviraient qu'à remplir les vides de l'armée du Seigneur, on ne pourrait au moins leur refuser équitablement le mérite de ces femmes courageuses, qu'on a vues quelquefois monter sur les remparts d'une ville assiégée pour effrayer au moins l'œil de l'ennemi... Une autre considération encore n'a pas eu peu de force pour m'encourager. Le prêtre qui défend la religion fait son devoir sans doute et mérite notre estime, mais auprès d'une foule d'hommes légers ou préoccupés, il a l'air de défendre sa propre cause, et quoique sa bonne foi soit égale à la nôtre, tout observateur a pu s'apercevoir mille fois que le mécréant se défie moins de l'homme du monde et s'en laisse souvent approcher sans la moindre répugnance. Or, tous ceux qui ont beaucoup examiné cet oiseau sauvage et ombrageux, savent encore qu'il est incomparablement plus difficile de l'approcher que de le saisir. Me sera-t-il encore permis de le dire? Si l'homme qui s'est occupé toute sa vie d'un sujet important, qui lui a consacré tous

les instants dont il a pu disposer, et qui a tourné de ce côté toutes ses connaissances ; si cet homme, dis-je, sent en lui-même je ne sais quelle force indéfinissable qui lui fait éprouver le besoin de répandre ses idées, il doit sans doute se défier des illusions de l'amour-propre ; cependant il a peut-être quelque droit de croire que cette espèce d'inspiration est quelque chose, si elle n'est pas dépourvue surtout de toute approbation étrangère [1]. »

Voilà dans toute sa simplicité, dans toute sa sincérité, le texte même que M. Binaut altère et paraphrase tout à la fois. Il fait dire à l'auteur du *Pape* qu'il *écrit de nouveaux arguments parce qu'on n'écoute plus les anciens;* il lui fait dire que les preuves théologiques sont usées, que les théologiens sont suspects de répéter ce qu'on sait déjà; et sur des expressions qu'il lui prête, il lui fait conclure à la répudiation de l'ancienne critique et à l'adoption définitive de la méthode rationaliste. Il est certes hardi à M. Binaut d'interroger l'écrivain qu'il falsifie, il est hardi de demander d'un certain air de capacité soupçonneuse : *Que veulent dire ces mots voilés*? — Et qui donc a jeté le voile sur les mots ? — Vous le savez. — Qui donc commence par élever de nuageuses conjectures sur des sentiments qui n'ont jamais varié, et façonne ensuite les textes au gré de ses conjectures ? — Vous le savez. — Qui a

1. Préface du livre du Pape.

besoin de transformer M. de Maistre non-seulement en un esprit obscur, compliqué, inintelligible à lui-même (ce qui est l'excès du ridicule); mais encore en une âme fausse, railleuse et double (ce qui est odieux à l'excès)? — Ces mots *voilés* par l'adresse du critique, n'expriment plus que les erreurs du critique et M. Binaut ose interpeller M. de Maistre sur les industrieuses traductions de M. Binaut!...

Pour appuyer de quelques témoignages ses absurdes hardiesses et la fable des défiances de l'autorité spirituelle, il cite un fragment de lettre de M. de Lamennais, écrivant au comte en 1821 : « Je suis étonné que Rome ait eu tant de peine à comprendre vos magnifiques idées sur le pouvoir pontifical. Si je jugeais les Romains par les livres qui viennent de leur pays, j'aurais quelque penchant à croire qu'ils sont un peu en arrière de la société... Ils défendent la religion comme ils l'auraient défendue il y a quarante ans. Ce genre de preuves ne fait plus aucune impression sur les esprits... Je connais même plusieurs personnes qui de chrétiennes qu'elles étaient sont devenues incrédules, en lisant les apologies de la religion. Depuis que la raison s'est déclarée souveraine, il faut aller droit à elle, la saisir sur son trône et la forcer, sous peine de mort, de se prosterner devant la raison de Dieu. » Et M. Binaut ajoute : « L'ardent apôtre qui écrivait alors l'*Essai sur l'indifférence*, voyait-il bien clair dans la conscience de son es-

prit! Le temps pour lui a résolu le problème. » M. Binaut se trompe : ce qui a résolu ou plutôt tranché le problème pour M. de Lamennais, ce n'est pas le temps, mais l'impatience. M. Binaut se trompe encore quand il nous dit que l'éloquent controversiste ne voyait pas clair dans la conscience de son esprit. Il n'a cessé de voir que plus tard, et volontairement, dans la conscience de son âme. C'est d'ailleurs une fatigante monomanie de M. Binaut d'éteindre dans les plus vives intelligences l'œil par lequel elles se voient. Et sa propre vue est en défaut s'il prend pour autre chose que pour une saillie lamennaisienne cette frivole observation de personnes, « devenues de chrétiennes incrédules, en lisant les apologies de la religion. » Ces convertis à rebours avaient en eux-mêmes la raison secrète de leur fatale évolution. Les livres qu'on accuse ne leur étaient qu'occasion ou prétexte. On ne saurait trop suspecter ces sortes d'expériences que dicte à M. de Lamennais l'entêtement de son propre sens, aussi puériles et hasardées que son étonnement des lenteurs de l'adhésion romaine. Lui-même avait répondu à cet étonnement quelques mois plus tôt par ces paroles sages et trop vite oubliées : « On ne guérit pas certains préjugés dans certaines têtes (il s'agit des têtes gallicanes), mais on empêche qu'ils passent dans d'autres têtes, *et le temps que rien ne supplée, rend à la vérité tous ses droits.* Une des choses que j'admire le plus dans la

conduite du Saint-Siége, c'est la patience avec laquelle il attend. PATIENS QUIA ÆTERNUS[1]. » Ces lenteurs de Rome sont les lenteurs de la sagesse, et je ne vois nulle part que M. de Maistre songe à s'en plaindre, ou qu'il y fasse la moindre allusion, non plus qu'à ces *objections romaines* dont parle M. Binaut. Où sont et quelles sont ces objections ? M. Binaut n'en sait rien : l'allégation tombe d'elle-même devant cette simple déclaration de M. de Maistre : « J'ai été extrêmement approuvé à Rome[2]. » Et il en devait être ainsi. Où serait donc approuvée, si ce n'est à Rome, une doctrine aussi parfaitement romaine? Il n'y a vraiment que M. Binaut pour jouer ici la surprise et le doute, grâce à ce malin parti pris de fausser les sens les plus droits, de troubler les eaux les plus limpides. C'est à ce parti pris qu'il cède, en outrant ridiculement la portée de « cette force indéfinissable » qui presse M. de Maistre de répandre ses idées, comme si cette force, inégale suivant la mesure des esprits, n'était pas la même à laquelle obéit tout homme qui sent en lui le zèle de la vérité. Et tandis qu'il cherche à donner le change sur le sens naturel de ces mots, M. Binaut passe sous silence ce tempérament de « l'approbation étrangère, » que l'auteur invoque en faveur de son « inspiration. » C'èst ce parti pris qui entraîne le critique à cette contradiction de

1. *Lettre au comte de Maistre,* 18 mai 1820.
2. Lettre à M. l'abbé Rey. Turin, 9 février 1820.

présenter M. de Maistre (bien follement sans doute) comme solidaire des doctrines *antirationnelles* de M. de Lamennais, et de le pousser par là à un excès de *rationalisme* tel, qu'il *écarterait la révélation par hypothèse pour suivre son propre sens.* Or, s'il est un fait intellectuel évident, c'est que la pensée de M. de Maistre, libre de tout système, libre surtout de la fantaisie d'en créer, ne procédant, en philosophie comme en politique, que sur les données de la tradition et de l'histoire, ne cesse de graviter dans la sphère de la révélation, loin de l'exclure par hypothèse. Cette assertion est un cynique démenti à la vérité manifeste.

V

Et c'est en donnant de telles entorses à la lettre et à l'esprit de l'illustre écrivain que M. Binaut se croit en droit de demander : « En quoi consiste cette nouvelle apologie qu'il substitue à l'ancienne, désormais usée et impuissante? » Et il se permet de répondre au nom de M. de Maistre : « Elle consiste à *rationaliser le dogme*, c'est-à-dire à *introduire la raison*, *comme une autorité suffisante*, *dans le mystère même..... De Maistre... dédaigne la théologie* humblement appliquée aux textes à l'entrée du sanctuaire,

et *il enlève le voile d'une main hardie* pour montrer à son siècle qu'il n'y a que les lois ordinaires de la Providence. L'oracle inspiré peut se taire sans inconvénient; *le dogme n'est plus incompréhensible, ni définitif;* il est comme toute science, mais dans la plus haute des sphères, *rationnel, universel, progressif.* » Phénomène bizarre et inouï! Voilà un critique entièrement étranger à la science chrétienne qui affirme qu'un penseur tenu pour catholique par l'Église et par tout le monde n'est pas dans l'ordre de la foi, dédaigne la théologie, ne voit partout que les lois ordinaires de la Providence, relègue dans le silence les oracles inspirés, et traite les dogmes comme n'étant plus incompréhensibles, ni définitifs! Ces manières de voir appartiennent à M. Binaut. C'est un pécule intellectuel qui lui est propre et qu'il a tort de vouloir partager avec M. de Maistre. Quand on possède un trésor de ce genre, la justice exige qu'on n'y associe personne et qu'on en soit personnellement avare. Que M. Binaut mette le progrès et la mutabilité dans le dogme ou dans la vérité divine, qu'il réduise l'absolu au devenir, qu'il introduise la raison individuelle comme une autorité suffisante dans le mystère, rien de mieux, c'est la maladie de ce temps; mais comment veut-il que ces impertinentes opinions entrent dans la tête d'un homme qui s'entend lui-même? Comment ose-t-il les mettre sur le compte d'un homme de génie? Comment lui impose-t-il cette énormité de faire le

dogme rationnel, de le *rationaliser*? Le dogme, c'est la vérité absolue, c'est la vérité « révélée de Dieu, annoncée et expliquée par l'Église, fondant une science et une vie surnaturelle[1]. » Or, qu'on nous le dise, la raison de l'homme a-t-elle en soi la vérité absolue, nous ouvre-t-elle le mystère de l'unité et de la Trinité divine, nous donne-t-elle le mot de la création, de la chute originelle, de la rédemption et de la grâce? Peut-elle nous dévoiler l'ordre sublime de la charité, la science de Jésus, et de Jésus crucifié?

Entre ces vérités très-sensibles par leurs effets, très-inaccessibles dans leur essence, et les choses de l'ordre naturel, il y a un rapport profond et absolument insaisissable, qui n'est autre que la volonté infiniment sage et puissante, « qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et douceur. » Principe et centre éternel de toutes les existences, cause immuable de tous les mouvements, elle contient dans son unité le secret des lois du cosmos et de celles du monde moral. Identique à elle-même dans toutes ses voies, la distance infinie des corps aux esprits, du naturel au surnaturel, est pour elle comme n'étant pas : le miracle, lui, est aussi naturel que la loi, et l'unité de sa providence se sent atteinte dans toute partie de la trame solidaire de ses desseins, où l'aveugle négation porte son atta-

1. Staudenmayer, *Dogme*: *Encyclopédie théologique*. Tr. Goschler.

que. C'est en ce sens qu'on ne saurait attaquer une vérité théologique sans attaquer une loi du monde. Mais, de ce que Dieu a l'ensemble de ses conseils dans sa main, voit et gouverne tout dans la simplicité de l'acte divin, s'ensuit-il que devant le faible esprit de l'homme, la distinction des vérités doive s'évanouir à la longue, qu'il devienne capable de percer les divines obscurités de la sphère supérieure, comprenne l'incompréhensible, ramène le mystère à l'évidence, et *rationalise* la foi, en faisant une science humaine de toutes ces choses qui passent l'homme? Autant vaut dire que le créé est la mesure de l'incréé; l'homme, de Dieu; le fini, de l'infini : ou plutôt, qu'il n'y a en définitive ni fini, ni infini, ni homme, ni Dieu, ni créateur, ni créature, et que ce ne sont là que des antinomies logiques qui se résolvent dans le principe de l'identité. Voilà où va M. Binaut, et je crois bien qu'il s'en doute; mais il s'imagine que M. de Maistre va jusque-là! et jusque-là sans s'en douter! Cela est doublement insensé.

Il prétend donc, et fort mal à propos, rattacher au rationalisme certains efforts de la pensée, cherchant dans le miroir terne et brisé de ce monde quelque reflet des réalités de l'autre; dans l'ordre apparent, quelque lointaine correspondance avec les mystères de l'ordre invisible. L'essor de la foi qui aspire à l'intelligence lui semble identique à l'acte de l'intelligence qui abdique la foi; la dé-

marche qui tend à faire évanouir la foi dans le procédé rationnel n'est pas autre à ses yeux que celle qui cherche dans la foi les principes illuminateurs de la raison. Ainsi, suivant lui, l'état vrai du croyant serait la compression de tout l'élan de l'esprit vers la science immuable et divine. Si par impossible, c'est-à-dire en vertu des inductions absurdes de M. Binaut, l'œuvre du comte de Maistre était passible de l'imputation de rationalisme, si c'était *rationaliser le dogme* que de remarquer certaines analogies entre un mystère et une loi du monde, il faudrait dire alors qu'il n'est pas un apologiste, pas un docteur de l'Église, pas un apôtre qui ne l'ait rationalisé.

Quand Tertullien relève à la lumière du christianisme les antiques débris de vérité qui se trouvent au fond de l'âme déchue, et la déclare naturellement chrétienne; – Tertullien rationalise le dogme.

Quand saint Augustin interpelle ces aveugles contempteurs de la foi, qui ne s'aperçoivent pas que la société temporelle repose sur la *croyance aux choses que l'on ne voit point;* quand il dit : « Otez du monde cette croyance, qui ne voit quel immense désordre, quelle horrible confusion va suivre? Qui pourra s'aimer d'une affection réciproque, cet amour même étant invisible, si ce que je ne vois pas, je ne dois pas le croire [1]? »

1. Si auferatur hæc fides de rebus humanis, quis non attendat quanta earum perturbatio et quam horrenda confusio subse-

Quand saint Cyrille de Jérusalem prétend que la foi « est en grande recommandation, non-seulement parmi nous, qui portons le nom du Christ, mais encore parmi ceux qui n'appartiennent point à l'Église, et que c'est par la foi que se passent toutes les transactions et tous les contrats de ce monde[1] ; » — Saint Augustin et saint Cyrille concluent de la foi humaine à la foi surnaturelle ; saint Augustin et saint Cyrille rationalisent la foi.

L'Apôtre trouve dans l'épi de blé qui doit mourir pour reprendre la vie, un exemple et comme un témoignage sensible de la résurrection future ; concluons donc de cette similitude empruntée à l'ordre naturel, que la résurrection n'a rien qui surpasse la nature, et que saint Paul rationalise le dogme !

Le Créateur imprime dans l'homme, — être, connaissance et amour, — le sceau de sa propre image, et dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance ; » Dieu aussi, par cette création d'une sorte de Trinité, intérieure à l'homme et qui est l'homme même, rationalise le mystère de la très-sainte Trinité !

M. de Maistre rationalise le dogme, comme l'Écriture, les Pères et l'Église l'ont rationalisé ! Ou

quatur? Quis enim mutua charitate diligetur ab aliquo, cum sit invisibilis ipsa dilectio, si quod non video, credere non debeo — (*de Fide rerum quæ non videntur.*, II, 4, opp., t. V, p. 146. *Ed. Bened.*)

1. *Cateches.*, v. p. 52. *Ed. Bened.*

l'Église est rationaliste, ce qui est absurde ; — ou la critique est extravagante, ce qui est évident.

M. Binaut s'imagine encore que M. de Maistre s'empare de l'ancienne maxime touchant l'*universalité du dogme : quod semper, quod ubique, quod ab omnibus*, pour en détourner le sens légitime : « Cette maxime, dit-il, autrefois *renfermée dans le cercle de l'Église*, il l'étend à tous les peuples et à tous les temps, et la traduit ainsi : « Toute croyance constamment universelle est vraie, et toutes les fois qu'en séparant d'une croyance quelconque certains articles particuliers aux différentes nations, il reste quelque chose de commun à toutes, ce reste est une vérité [1]. » On voit ici, continue M. Binaut, *combien l'idée était nouvelle dans la controverse catholique*, et *quelle portée il lui donne*... Au reste, c'est aux martinistes qu'il l'a empruntée. « Je suis, dit-il, entièrement de l'avis du théosophe qui a dit de nos jours que l'idolâtrie était une putréfaction. Qu'on y regarde de près, on verra que parmi les opinions les plus folles... parmi les pratiques les plus monstrueuses,... il n'en est pas une que nous ne puissions *délivrer du mal* (depuis qu'il nous a été donné de savoir demander cette grâce), pour montrer ensuite le résidu vrai qui est divin [2]. »

1. *Principe générateur.*
2. *Essai sur les sacrifices.*

M. Binaut nous parle de l'extension d'une maxime renfermée jusqu'à M. de Maistre *dans le cercle de l'Église ;* c'est comme s'il nous parlait d'une maxime *captive dans l'immensité* des temps et des lieux. La notion de l'Église lui est étrangère : il ne voit pas qu'un cercle, comprenant l'ordre universel, est infranchissable, et ne saurait être dépassé. L'Église est précisément cette contemporaine de l'origine du monde, répandue par toute la terre. Elle naît avec la promesse d'un rédempteur, avec la foi à cette promesse : foi de l'Église patriarcale ou primitive [1], qui est celle de l'Église judaïque, foi qui unit les justes des premiers jours et de l'ancien monde, les saints de l'ancienne loi, aux justes et aux saints de la nouvelle. Fondée sur la personne du Médiateur unique, l'Église est une, et littéralement catholique. Elle aussi, comme la parole dont elle est le vivant organe, « atteint d'une extrémité à l'autre. » Introduite aujourd'hui par le Verbe fait homme dans cette véritable terre promise que les patriarches, Moïse et les prophètes n'ont fait qu'entrevoir, elle concentre en soi les lumières de toute révélation antérieure, et il est juste, il est nécessaire — qu'elle revendique comme son bien propre, restitue et réhabilite toute vérité séparée, errante, et par là même obscurcie, faussée, gravitant vers l'erreur. L'Église est la vérité, et il faut

1. *Ecclesia primitivorum.* Hébr., XII, 23.

dire avec un des plus anciens Pères : « Si l'éternité résume en elle-même l'avenir, le présent et aussi le passé, la vérité beaucoup mieux que l'éternité peut rassembler ses propres semences, bien que tombées dans les terres étrangères [1]. » Ces seuls mots suffiraient pour faire justice de l'assertion erronée de M. Binaut, qui affirme sans scrupule que le principe de l'universalité attendait M. de Maistre pour briser le *cercle étroit* de l'Église... et qui admire « combien l'idée était nouvelle dans la controverse catholique. » Il y a là une rare intrépidité d'ignorance. Le critique prétend aussi que l'idée appartient aux martinistes. M. de Maistre emprunte à Saint-Martin le théosophe une expression originale, et rien de plus. Cette vue profonde des choses est aussi ancienne que le christianisme, elle est le christianisme même ; il n'y a que M. Binaut pour la trouver nouvelle. Tout, ici, est nouveauté aux yeux de ce docte pour qui l'antiquité chrétienne est une nouveauté. Consultons encore cette antiquité, et l'érudition du critique s'étonnera peut-être d'apprendre que la maxime de l'universalité, prise au sens de M. de Maistre, est moderne de dix-sept à dix-huit siècles !

« J'abandonne Platon, dit saint Justin, non que la doctrine soit contraire à celle de Jésus-Christ, mais parce qu'elle lui est en tout conforme. Je

1. Clem. Alex., *Strom.*, lib. I, 13.

porte le même jugement des autres, c'est-à-dire des disciples de Zénon, de vos poëtes et de vos historiens. *Ils n'ont saisi qu'une partie de la raison disséminée partout*, et celle qui se trouvait à leur portée, ils l'ont exprimée d'une manière admirable, mais dans quelles contradictions ne sont-ils pas tombés sur les points les plus graves, pour n'avoir pu s'élever à la doctrine par excellence, à cette science sublime qui ne s'égare jamais. *Ce qu'ils ont d'admirable nous appartient à nous chrétiens*, car nous adorons et servons selon Dieu, la Raison, le Verbe de Dieu, incréé et ineffable [1]. »

« Sans doute la vérité n'a qu'une voie, dit Clément d'Alexandrie, mais de divers côtés divers ruisseaux lui arrivent et se jettent dans son lit, comme dans un fleuve éternel, » et il ajoute : « La philosophie barbare et la philosophie grecque ont pris des fragments de l'éternelle vérité, non dans la mythologie de Bacchus, mais dans la théologie du Verbe éternel. Or, celui qui réunira de nouveau en un seul tous ces fragments épars, sachez qu'il contemplera, sans danger d'erreur, le Verbe parfait, la Vérité [2]. » N'est-ce pas le langage même de M. de Maistre lorsqu'il nous dit que « parmi les opinions les plus folles..., il n'en n'est pas une que nous ne puissons délivrer du mal..., *pour montrer ensuite le résidu vrai qui est divin?* »

1. II. *Apol.* XIII.
2. *Strom.* lib. I, 5. Ibid I, XIII.

On lit dans saint Augustin : « Et je venais à vous, sorti des rangs étrangers, et mes désirs se tournaient vers *l'or que votre peuple emporta de la maison de servitude*, par votre commandement, parce qu'il était à vous, où qu'il fût. N'avez-vous pas dit aux Athéniens par votre Apôtre : « C'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être. » Et je ne m'arrêtai pas devant *ces idoles égyptiennes servies dans l'or de vos vases* par ces insensés qui transforment la vérité divine en mensonge[1]. »

M. de Maistre est novateur à la manière des apologistes du second siècle... ; novateur comme saint Justin, comme Clément d'Alexandrie, comme saint Augustin, saint Vincent de Lérins, comme la tradition tout entière, comme l'Église!... Le critique s'est engagé à une thèse évidemment folle ; son intelligence ne paraît plus être dans une assiette normale. Il voit mal, il voit faux, il voit au gré de son caprice. Ses assertions, tout à la fois téméraires et frivoles, ne s'appuient que sur le goût et le besoin de l'erreur. Il les couronne dignement par une délicieuse bévue. Pour achever la chimère d'un de Maistre humanitaire et rationaliste, il impute à l'écrivain catholique ce vœu socinien : « Qu'en souvenir des missionnaires on ÉLÈVE UNE STATUE A JÉSUS-CHRIST, dans quelque ville opulente (de l'Amérique), assise sur une antique savane : « On lirait

1. Conf., XII, 9.

sur le piédestal : « A L'OSIRIS CHRÉTIEN dont les envoyés ont parcouru le monde... » Il faut vraiment avoir mis son esprit en vacances pour s'imaginer que, par ce nom d'Osiris chrétien, M. de Maistre veuille désigner notre Seigneur, et qu'il songe à lui élever une statue comme s'il n'était qu'un sublime philanthrope, un saint ordinaire, et non pas le Saint des saints, la charité même! On ne saurait plus mal penser, plus mal dire, et aussi plus mal citer. Que M. Binaut veuille bien ouvrir la *Correspondance* publiée en 1851 (tome Ier, page 42). Ce passage de la lettre au Père Rozaven, de la Compagnie de Jésus, lui fournira la preuve cruelle de son incomparable méprise : « les chapitres XXXV et XXXVI (le fragment que rapporte M. Binaut) sont assez chauds sur votre compte : LE MORCEAU DE PLUTARQUE SURTOUT, TOURNÉ EN INSCRIPTION POUR LE BUSTE DE SAINT IGNACE, A SEMBLÉ HEUREUX. »

La dernière partie du thème de M. Binaut reste à démontrer, à savoir que, *selon M. de Maistre*, le dogme est *progressif*, et voici par quelle infidèle analyse il prétend justifier l'erreur qu'il ose encore mettre à la charge du grave auteur des *Soirées*. « *Les révélations* se succèdent dans l'histoire, elles éclatent à chaque grande transformation de l'état social. La première fut donnée au premier homme avec le langage articulé ; la seconde *aux patriarches*, c'est-à-dire à *l'association nomade connue sous le nom*

de tribu; la troisième à Moïse *pour la nation sédentaire;* la quatrième par le Christ avec l'unité dans la hiérarchie, *image et instrument de la fraternité morale;* il annonce lui-même *la cinquième* destinée à réunir toutes les sectes, et à devenir réellement universelle, c'est-à-dire catholique. La religion est soumise à la loi générale du développement, et sur ce point, il pousse victorieusement les protestants qui auraient voulu ramener l'Église à son état primitif... Aussi voudrait-il que l'Église n'eût jamais écrit ses décisions *qui l'ont rétrécie*, qui *l'empêchent* ENCORE *d'embrasser* le genre humain, etc... » Si M. de Maistre disait ce que M. Binaut lui fait dire, il serait d'abord en contradiction avec lui-même. Comment, en effet, l'Église serait-elle *rétrécie* par des actes qui attestent précisément l'expansion de sa force, de sa justice et de son autorité? Cette ridicule idée de rétrécissement peut bien se suggérer à l'esprit du critique, qui met dans l'Église le vague progrès humanitaire; elle n'appartint jamais à M. de Maistre, il l'eût répudiée avec dégoût; jamais, sans doute, il n'eût compris qu'un développement quelconque puisse se passer d'un principe d'immutabilité. M. Binaut procède successivement par voie de citation et d'analyse; mais il cite sans exactitude et falsifie en résumant; il trompe et se trompe tout à la fois. Est-il possible, par exemple, de froisser, comme il fait, et d'une main plus maladroitement perfide, la délicate exactitude de

cette phrase du *dogme générateur*, pour en faire sortir des énormités qu'elle repousse?

« Si jamais le christianisme n'avait été attaqué, dit M. de Maistre, jamais il n'aurait écrit pour fixer le dogme... Les véritables auteurs du concile de Trente furent les deux grands novateurs du XVI[e] siècle... La foi, si la sophistique opposition ne l'avait jamais forcée d'écrire, serait mille fois plus angélique... Elle pleure sur ces décisions que la révolte lui arracha, et qui furent toujours des malheurs, puisqu'elles supposent toutes le doute ou l'attaque, et qu'elles ne purent naître qu'au milieu des commotions les plus dangereuses. L'état de guerre éleva ces remparts vénérables autour de la vérité : ils la défendent mais ils la cachent; ils la rendent inattaquable mais par là même moins accessible. Ah! ce n'est pas ce qu'elle demande, elle qui voudrait serrer le genre humain dans ses bras [1]. »

Il est vraiment peu généreux d'abuser, comme a fait M. Binaut, d'un passage tel que celui-ci, où l'impossibilité même de mettre les nuances fines d'un sentiment vrai, entièrement à l'abri de toute malveillance d'interprétation, ne devrait être qu'un appel plus vif à la loyauté du lecteur. M. de Maistre nous montre la tendre compassion de l'Église. Réduite à prononcer contre des fils ingrats et rebelles, sa charité souffre de rencontrer ces

1. *Dogme générateur*, p. 294.

sortes d'âmes auxquelles on ne saurait dire sans danger : Aimez et faites ce que vous voudrez ; car elles n'aiment point, ou n'aiment que leur volonté propre. Il lui en coûte cependant d'armer de menaces la doctrine du salut, de présenter la mort, et la mort éternelle, à qui ne reçoit pas, comme il le devrait, les paroles de la vie ! Il lui en coûte d'avoir à lutter pour faire recevoir, dans sa plénitude de vérité et de grâces, l'ineffable bienfait de la rédemption ! Est-il permis de se méprendre sur le sens et la portée de ces pensées ? et n'est-il pas odieusement absurde d'insinuer que par cette tristesse maternelle de l'Église, M. de Maistre veuille sous-entendre le regret des justes anathèmes qu'elle a fulminés, en d'autres termes, le désaveu de sa propre justice. Comment imaginer que le penseur orthodoxe lui suppose comme de secrets élans vers quelque temps *meilleur*, où, grâce à une étrange flexibilité d'exégèse, abjurant désormais toute défense, elle pourra se jeter, aveuglement débonnaire, dans les bras implacables de l'ennemi ! — Le plus insensé et le plus perfide des hommes, — il ose donc soupçonner l'Église d'un tel oubli d'elle-même qu'elle puisse un jour souffrir que la Parole Vivante passe du Christ à l'humanité, et que l'être ignorant et borné, qui lui est confié, soit rendu par elle à la sauvage liberté de l'erreur et du mal ! Il contredit au bon sens, à ses propres paroles ; il contredit à la tradition et à l'autorité ! et cela parce

qu'il plaît à M. Binaut de lui attribuer l'imbécile hérésie des *révélations successives*[1] et du *dogme progressif!*

Mais sur quel fondement l'illustre écrivain est-il accusé d'une telle démence ? Il a dit, si l'on en croit M. Binaut: « La religion est soumise à la loi générale du développement. » Cette citation n'est pas textuelle. Le passage qui s'en rapproche le plus est relatif au pouvoir politique des Papes. Mais, dans ces termes mêmes la proposition précédente n'implique en aucune façon les conséquences panthéistes que le critique y rattache. De ce que la religion, qui est immuable en soi, semble par sa liaison avec le temps participer au progrès que font les âmes dans sa lumière, il n'en est pas moins grossier de mettre dans la VÉRITÉ le mouvement dont elle est le centre éternellement immobile. Le développement temporel de la religion et le dogme *progressif* que confond M. Binaut, sont deux idées absolument contraires. L'un admet l'avancement de la doctrine, ce qui suppose un principe persistant d'identité; l'autre assigne au dogme une telle série de progrès qu'il arrive à la négation de lui-même, et de la vérité muable à l'infini, conclut le néant à l'infini.

1. M. Binaut énumère ces révélations successives avec un certain luxe de néologismes scientifiques dont il paraît charmé : *l'association nomade de la tribu*, pour dire, ou plutôt pour éviter de dire : *les patriarches!* la *nation sédentaire*, synonyme du peuple juif, etc., etc., comme cela est finement imaginé !

Pour vider cette question et montrer en dépit de tous les sophismes, combien ce prétendu rationalisme de M. de Maistre est conforme à la foi catholique, il suffira de citer quelques textes d'un monument autorisé dans l'Église, lequel présente avec les pages du *dogme générateur* des rapports si frappants que ces dernières sembleraient être en plus d'un endroit la traduction même du célèbre *Commonitorium* de Vincent de Lérins.

Laissons la parole au saint solitaire.

« Quelqu'un demandera peut-être si la religion ne peut point augmenter en quelque chose? Elle le peut sans doute, et en beaucoup. Il faudroit être bien ennemi de Dieu et des hommes pour voir que cela se puisse, et pour empêcher ce progrès : mais aussi faut-il prendre garde de la changer sous prétexte de la perfectionner. Car *poür perfectionner une chose, il faut que, demeurant toujours dans sa nature, elle reçoive quelqu'accroissement, au lieu que ce n'est pas tant un progrès qu'un changement, lorsqu'une chose cesse d'être ce qu'elle étoit pour devenir toute autre.* » Mais si elle peut recevoir de l'accroissement, c'est de la part des fidèles. Il est nécessaire que dans tous les siècles et dans tous les temps on augmente en connoissance, en science et en sagesse, mais il faut que la même foi, le même sens de la parole de Dieu, la même doctrine qui produit tous ces bons effets demeure éternellement la même.

« En cela, *la religion des âmes imite en quelque sorte*

la condition des corps, qui pour croître et se fortifier avec l'âge ne laissent pas d'être toujours les mêmes[1]. Il y a bien de la différence entre l'âge qui est dans sa fleur et l'âge qui est dans sa maturité. Et bien que ceux qui ont été jeunes deviennent ensuite vieux, ils ont beau changer d'état, ils ne changent point de nature ; puisque ce sont toujours les mêmes qui passent de la jeunesse à la vieillesse !

« Les membres des enfants sont petits, ceux des hommes sont plus grands, mieux formés et plus forts ; mais ils sont de même nature. Les enfants n'ont pas moins d'organes que les hommes, et s'il y en a qui deviennent plus grands dans la suite des temps, cette grandeur étoit enfermée dans le principe de leur origine. En sorte que *rien ne paroît de nouveau dans un homme fait, qui n'ait été caché en lui, lorsqu'il étoit jeune.* C'est pourquoi la règle et la proportion d'une belle croissance a toutes ses justesses, lorsque l'âge développe insensiblement toutes les parties différentes que la sagesse du Créateur avoit formées dans les enfants.

« Mais s'il arrivoit que la forme qui est propre à l'homme, au lieu d'augmenter seulement, vînt se changer en une figure d'une autre espèce, ou que le nombre des parties fût diminué par un défaut

1. « C'est une pitié de voir d'excellents esprits se tuer à prouver par l'enfance que la vérité est un abus... L'accroissement insensible est le véritable signe de la durée. » *Principe générateur*, p. 304.

surprenant, ou augmenté par un excès remarquable ; en telle rencontre, ce seroit une nécessité ou que tout le corps pérît ou qu'il devînt monstrueux ou du moins qu'il s'affoiblît considérablement. De même, il faut que la religion chrétienne soit réglée dans sa doctrine et qu'elle suive les mesures de son accroissement. Il faut qu'elle soit étendue par la succession des temps, affermie par le cours des années, et élevée par la suite des siècles à ce comble de perfection qu'elle attend de son origine toute céleste ; car enfin la religion chrétienne est un corps si accompli en toutes ses parties qu'il ne peut recevoir ni altération en soi-même, ni dommage en ses propriétés, ni changement en ses décrets.

»... Qu'on embellisse, qu'on cultive tant qu'on voudra le champ céleste de l'Église, pourvu qu'on n'en change point la nature. Car à Dieu ne plaise que le verger divin de la doctrine catholique au lieu de roses vienne à ne plus produire que des épines. A Dieu ne plaise qu'y pensant trouver une herbe salutaire, on n'y rencontre qu'une herbe mortelle. *Il faut donc entretenir avec soin ce que la foi de nos Pères a semé dans le champ de l'Église. Il faut qu'il fleurisse, qu'il mûrisse sans cesse, qu'il nous conserve et que nous le conservions.* Il n'est pas défendu d'éclairer, d'expliquer les antiques dogmes de cette philosophie divine, mais c'est un crime d'y rien changer, d'y rien retrancher. On leur peut donner

de la netteté, du jour, de l'évidence, mais sans leur faire rien perdre de leur sens, de leur force et de leur étendue. Si une fois on donnoit à chacun la liberté impie de changer toutes les choses de la foi selon son caprice, j'ai horreur de le dire, bientôt on ne verroit plus de religion...

« Aussi l'Église ne change rien à sa doctrine, elle n'y ajoute, elle n'en retranche jamais rien. Elle n'ôte point le nécessaire, ne cherche point le superflu, ne perd rien de ce qui lui est propre et ne reçoit rien de ce qui lui est étranger. Mais elle emploie toute son industrie, toute sa sagesse, toute son étude à enseigner exactement les dogmes des ANCIENS [1]. Si parmi eux il s'en rencontre d'obscurs, elle les éclaircit, s'il s'en trouve de bien expliquez, elle les appuye. Ils lui sont comme autant de décisions, et elle les garde inviolablement.

« *Qu'a-t-elle jamais fait par tous les conciles qu'elle a tenus*, et par tant de saints décrets que nous voyons aujourd'huy ? *Elle s'est appliquée à faire croire avec plus de force ce qu'elle croyoit avec plus de simplicité*, *à faire prescher avec plus de véhémence*, *ce qui se preschoit auparavant avec plus de foiblesse*, *et enfin à faire adorer avec plus de respect et d'exactitude*, *ce que l'on a toujours adoré avec sûreté et avec une foy constante* [2].

1—2. « L'Église catholique n'est pas argumentatrice de sa nature; elle croit sans disputer; car la *foi* est une *croyance par amour*, et l'amour n'argumente point.....

« Mais si l'on vient à contester quelque dogme, elle sort de

« Qu'a-t-elle fait *toutes les fois que les nouveautés des hérétiques l'ont obligée d'assembler des conciles*, sinon delaisser à la postérité, dans ses décrets, ce que l'on recevoit déjà sans eux, par la seule autorité de la tradition, de ramasser en peu de mots beaucoup d'instructions importantes ; et bien souvent de se servir d'un nouveau nom pour expliquer une ancienne créance et pour faciliter l'intelligence d'un mystère [1]. »

Voilà la doctrine constante de l'Église. L'accord de cette doctrine et des idées du comte de Maistre est frappant d'évidence. Il n'a rien avancé en deçà ni au delà de ces principes. Que le théologien de la *Revue des Deux-Mondes* choisisse donc encore une fois d'absoudre l'illustre écrivain de tout ce prétendu rationalisme, ou de comprendre l'Église elle-même dans cette inqualifiable accusation.

Nous touchons à la question suprême de l'infailli-

son état naturel, étranger à toute idée contentieuse ; elle cherche les fondements des dogmes mis en problème ; elle interroge l'antiquité ; elle crée des mots sur tout, dont sa bonne foi n'avait nul besoin, mais qui sont devenus nécessaires pour caractériser le dogme et mettre entre les novateurs et nous une barrière éternelle. » Du Pape, p. 12, 13.

1. Avertissements de Vincent de Lérins, trad. du latin en françois. Paris, 1686.

« Les véritables auteurs du concile de Trente furent les deux grands novateurs du xvi[e] siècle... Eux-mêmes (les hérétiques amenèrent jadis dans la langue religieuse ces mots qui les fatiguent. Désirons qu'ils apprennent aujourd'hui à les prononcer. »

Principe générateur, p. 294.

bilité. Comment la concilier avec le dogme *progressif, rationalisé, humanisé?* « Qu'en faire ? et comment l'offrir au monde ? » demande M. Binaut, avec cette légèreté arrogante qui ne s'explique que par l'enivrement du sophisme. Il prend en effet ses fantaisies critiques pour des démonstrations, et conclut sans gêne comme si sa thèse était prouvée. Il se croit donc permis d'attribuer à « cette inspiration » dont parle M. de Maistre, et qui, au sens de M. Binaut, ne serait qu'une témérité de libre penseur, la définition suivante de l'infaillibilité, qu'on lit aux premières lignes du *Pape.*

« L'*Infaillibilité* dans l'ordre spirituel et la *Souveraineté* dans l'ordre temporel sont deux mots parfaitement synonymes. L'un et l'autre expriment cette haute puissance qui les domine toutes, dont toutes les autres dérivent, qui gouverne, et n'est pas gouvernée; qui juge et n'est pas jugée.

« Quand nous disons que l'*Église est infaillible*, nous ne demandons pour elle aucun privilége particulier, nous demandons seulement qu'elle jouisse du droit commun à toutes les souverainetés possibles, qui toutes agissent nécessairement comme infaillibles. La souveraineté a des formes différentes. Elle ne parle pas à Constantinople comme à Londres; mais quand elle a parlé de part et d'autre à sa manière, le *bill* est sans appel comme le *fetfa.* »

« Voilà donc, s'écrie M. Binaut, le dogme de l'autorité infaillible humanisé, rationalisé comme

les autres ; » et il ajoute : « l'équivoque est trop grossière, le tour de force trop puéril. Nous nous refusons à croire qu'il en ait été entièrement dupe. Il est impossible qu'il n'ait pas vu l'énorme abîme qui sépare l'infaillibilité, telle que l'Église l'entend, de la souveraineté civile et du dernier ressort judiciaire. »

Mais il l'a vu précisément, cet abîme ! Mais le monde chrétien l'a vu. Et c'est pourquoi l'autorité spirituelle a pour caractéristique singulière l'INFAILLIBILITÉ Comme tous les grands esprits qui, par la voie des principes, ne cessent de tendre à l'unité; M. de Maistre remarque, contre les objections de l'incrédulité, du schisme et de l'hérésie, que ce caractère d'infaillibilité que l'on conteste, dans l'ordre même de la foi, à l'Église et au Saint-Siége, est naturellement inhérent à toute autorité, et que le dénier à l'Église, c'est lui refuser très-déraisonnablement ce que l'on accorde sans difficulté, qu'on le sache ou non, à la moindre souveraineté politique, à la plus simple juridiction ; le droit reconnu de tout jugement, comme de tout décret, étant d'exiger l'obéissance que l'être libre ne peut devoir qu'à l'infaillibilité réelle ou présumée. Destituer de ce droit la seule autorité spirituelle, c'est vouer le monde des intelligences à l'anarchie [1]. J'entends -

1. « L'infaillibilité a été donnée à Pierre, et c'est en lui, avec lui et par lui que l'Église est infaillible : « Quiconque, dit un éminent écrivain, a sérieusement compris que l'homme est un

que l'on accuse le publiciste catholique « d'équivoque grossière, » de « tour de force puéril. » Il n'y a ici ni tour de force ni équivoque; rien de *grossier* que l'expression du critique, rien de *puéril* que l'entêtement de sa méprise. M. de Maistre prend encore dans les faits évidents et incontestés, quoique mystérieux, de l'ordre naturel, un argument à *fortiori* pour établir la foi ou convaincre d'inconséquence l'incrédulité aux vérités de l'ordre surnaturel. M. Binaut crie au rationalisme : pure manie! Le comte de Maistre ne rationalise pas plus le principe de l'infaillibilité qu'il n'a rationalisé les dogmes de la perpétuité et de l'universalité. Ce ton de supériorité et le persiflage qu'on se permet envers le grand écrivain ne prouve qu'une chose, c'est qu'on répudie tout esprit d'analyse et que le bon sens déplait. On ne voit pas (et alors que voit-on ?) la relation étroite, rigoureuse, nécessaire de l'autorité à l'infaillibilité. Il est clair que la puissance civile ou temporelle, qui commande l'obéissance purement extérieure, implique une infailli-

être libre, a compris la nécessité d'une lumière en permanence sur la terre; et comme cette lumière ne saurait être douteuse, il a compris l'infaillibilité ; et comme cette infaillibilité ne saurait subsister sans organe, il a compris la nécessité de l'Église ; et comme cette Église pourrait se rompre, il a compris la nécessité du Pape, d'une seule racine à l'Eglise ; et comme le Pape est la parole et la racine de l'Églis , il a compris la nécessité de l'infaillibilité du Pape même. Ce sônt là les anneaux d'une chaîne que tout métaphysicien doit sentir. » B. St.-Bonnet, *de l'Infaillibilité*. Paris, 1861, in-8°, p. 58.

bilité de droit sinon de fait. La force même ou la violence n'hésite jamais à s'attribuer une cynique infaillibilité, et toujours à la faveur de quelque principe faussé dont elle s'empare et se couvre. Il faut être émancipé de toute idée de droit, hors de toute logique, pour ne pas comprendre que l'autorité qui commande aux esprits et s'adresse par conséquent à l'obéissance volontaire, réclame pour soi la plénitude de l'infaillibilité : infaillibilité de droit et de fait. Comment éclairer les esprits si l'on ne possède la lumière? Comment gouverner les âmes si l'on n'a la règle? Comment régner sur la liberté, si l'on ne régne invinciblement sur la raison ? Et comment imaginer que la volonté ou la conscience se puisse rendre à une autorité qui n'offre pas une surnaturelle assistance contre l'erreur? Une souveraineté spirituelle non-infaillible est un non sens absolu. Ou l'Église est infaillible ou elle n'est pas. L'option ne fera aucune peine à un libre penseur. Mais pourtant que l'on y songe; nier l'Église, c'est déclarer qu'il n'y a pas de lumière certaine pour les esprits, pas de loi pour les âmes, pas d'abri pour l'homme contre la force ou l'erreur, pas de promesses éternelles, pas de Sauveur, pas de Christ. Cela est sérieux. Le théologien de la *Revue des Deux-Mondes* va-t-il jusque-là ? voit-il où il va ?

Il relève comme un trait rationaliste ce mot de M. de Maistre : « L'infaillibilité n'est point un pri-

vilége particulier de l'Église [1]. » N'est-ce pas lutter, avec un rare acharnement, contre ce simple procédé de raisonnement en vertu duquel les vérités qui nous passent se concluent très-légitimement de celles qui frappent nos yeux? Vous vous étonnez de l'Église infaillible et vous n'admirez pas que la plus mince autorité du siècle agisse dans sa sphère comme ayant l'infaillibilité?... Cependant prenez garde; l'assimilation n'anéantit point les différences. M. de Maistre les fait toucher du bout du doigt. Entre l'une et l'autre infaillibilité, il y a toute la distance qui sépare les corps et les esprits; le monde des apparences, où le pouvoir n'a d'empire que sur les corps, et le monde de l'immuable certitude, où il ne se peut que l'autorité ne saisisse et n'oblige le for intérieur. L'infaillibilité qu'une fiction de droit, socialement juste et nécessaire, attribue au pouvoir civil ou politique, l'Église par la nature même de sa souveraineté la possède absolument et de droit divin. Et la distinction que je fais ici n'est pas une chimère : l'expérience fournit la preuve. La puissance politique, qui d'ordinaire ne tolère point l'expression d'un doute sur les conditions de son existence et la validité de ses actes, ne professe point à cet égard la foi qu'elle impose, puisqu'il arrive qu'elle les modifie, les corrige ou

1. Voici le texte original : « Quand nous disons que l'Église est *infaillible*, nous ne demandons pas pour elle, il est bien essentiel de l'observer, aucun privilége particulier. » *Du Pape*, t. 1, p. 2.

les abroge. Le pouvoir judiciaire exige le respect de la chose jugée par présomption d'infaillibilité, et cependant il souffre l'appel, annule les jugements, révise la jurisprudence, provoque le changement ou l'abolition de la loi. Tout pouvoir humain revient sur ses actes et confesse par là qu'il se trompe et n'a pas en soi la raison absolue de sa conduite. Le fait de l'infaillibilité lui manque, et néanmoins la fiction de ce privilége lui est acquise; car il est déchu dès qu'on peut impunément le lui contester. C'est donc un droit qu'il trouve dans sa nature et l'intérêt social, de sévir contre qui prétend arguer de ses erreurs pour lui refuser l'obéissance ou chercher ailleurs qu'en lui le principe de sa propre réforme. Et ce droit est tellement inhérent à la souveraineté, quelle qu'elle soit, que l'esprit révolutionnaire lui-même, qui y contredit le plus violemment, tandis qu'il est *sujet*, se l'attribue le plus violemment aussi, lorsqu'il devient *pouvoir*. Or voici ce que l'Église a de commun avec la souveraineté temporelle, c'est de ne pouvoir être taxée d'erreur, et voici ce qui lui est propre, c'est d'en être incapable. Ce ne lui est pas un privilége d'être infaillible de droit, mais celui qu'elle possède, unique et incommunicable, c'est de l'être de fait, surnaturellement, divinement. Que l'on s'étonne à présent que ses décisions soient sans appel, sa jurisprudence constante, sa loi immuable ; que l'on s'en étonne et qu'on en murmure ; que les libres

penseurs, les hérétiques, les sceptiques, cette nuée d'écrivains *out-laws* qui nous affligent aujourd'hui de la huitième plaie de l'Égypte, protestent et s'inscrivent en faux! que nous importe? Ne sommes-nous pas dans un temps où l'on ne proteste que contre l'histoire, la raison et la vérité? M. Binaut, qui feint à chaque pas l'ébahissement pour faire croire qu'il prend M. de Maistre en flagrant délit de nouveauté, qui n'explique des « assertions » dont lui seul s'étonne, que « par l'état mixte de l'esprit » de notre grand écrivain, ajoutant avec une rare bonhomie d'impertinence : « Il faut avoir éprouvé cet état pour comprendre avec quelle force une âme en transition peut de bonne foi allier les contraires. » M. Binaut témoigne par ces folles audaces à quelle perturbation son propre sens est livré et quelle bizarre affection, répandue sur ses yeux, lui fait voir la contradiction dans un système d'idées rigoureusement logique, l'étrangeté hasardeuse dans des doctrines sûres, et je ne sais quel trouble sinistre d'idées dans cette parfaite clarté d'esprit et de conscience qui distingue le noble penseur. Après l'inanité des opinions, ce qui me frappe davantage chez le critique, c'est l'extrême indigence de ses lectures. Une érudition des plus minces lui eût épargné quelques unes de ces surprises de commande qui tombent toujours avec une insigne maladresse sur des propositions incontestablement raisonnables et catholiques. Cette assimilation qu'il

méprise si fort, ce rapport observé entre l'autorité et l'infaillibilité, ne lui eût peut-être point paru un tel prodige de « grossière équivoque, » un si « puéril tour de force, » une nouvelleté tellement rationaliste, s'il avait lu ces paroles de Bossuet :

« S'il y a dans un état quelque autorité capable d'arrêter le cours de la puissance publique et de l'embarrasser dans son exercice, personne n'est en sûreté... Le prince se peut redresser lui-même, quand il connoît qu'il a mal fait, mais contre son autorité, il ne peut y avoir de remède que dans son autorité[1]. »

Pour trouver ici *l'infaillibilité de droit*, il ne s'agit que de conclure.

Que cette doctrine, présentée par Bossuet sans le correctif nécessaire de l'autorité pontificale nous ramène au despotisme, cela n'est que trop évident, mais elle n'est pas responsable d'une si grave lacune, et n'en est pas moins vraie dans le principe, pour être poussée par le gallicanisme jusqu'à devenir une erreur. L'Église offre un asile contre les excès du pouvoir temporel dans le recours à l'unique pouvoir qui puisse légitimement intervenir et rappeler l'autorité égarée au redressement de ses voies. M. de Maistre n'a fait que revendiquer pour le successeur de saint Pierre ce droit de sublime tutelle, rétablissant ainsi, suivant la tradition des théologiens catholiques, la véritable

1. *Politique tirée de l'Ecriture sainte.* Paris, 1709, in-4°, p. 120 et 130.

notion du pouvoir, pervertie par les réformateurs, les légistes et les prélats de cour. Rien ne sent donc en lui le novateur, quoique prétendent ces esprits sagaces qui, sur un même point, l'accusent tout à la fois de nouveauté et d'anachronisme [1].

Sur cette assimilation de la souveraineté à l'infaillibilité (ce tour de force inoui au dire du savant M. Binaut), je n'ajouterai qu'un mot : et ce mot, je le prends dans les écrits d'un puissant esprit du XVII[e] siècle, revenu à la foi catholique après de longues méditations, Isaac Papin, ministre protestant, dont le nom est à peine connu peut-être des théologiens du progrès.

« Il est aussi essentiel à l'Église d'être infaillible dans ses jugements, qu'il est essentiel au magistrat souverain de prononcer en dernier ressort. Pourquoi? Parce que l'autorité de Jésus-Christ s'exerce sur l'esprit comme celle du magistrat s'exerce sur le corps, de sorte que l'autorité dont l'Église est revêtue doit être telle que l'esprit soit obligé de s'y soumettre, comme celle dont les ministres du prince sont revêtus doit être telle que le corps soit obligé de subir leurs arrêts. Or, l'esprit ne peut être obligé de se soumettre qu'à un jugement infaillible, comme

1. « Si l'on a bien mesuré la portée de ces principes qui humanisent les dogmes... on en verra disparaître une contradiction, *si on y trouve toujours un anachronisme.* On y reconnaîtra aussi un sens très-élevé quoique sous une forme impossible... » (M. Binaut). La *forme impossible,* c'est la souveraineté pontificale et son intervention dans les affaires du monde!

le corps ne peut être obligé de subir qu'une sentence définitive et sans appel. Un État ne peut se passer d'une autorité souveraine, l'Église ne peut se passer d'une autorité infaillible [1]. »

Et de ces propositions indubitables, une jeune fille, disciple de Papin, mademoiselle de Royère, (née de parents protestants, écrivant à sa sœur, protestante et mariée en Angleterre), tire admirablement ce principe.

« Il est clair qu'en matière de foi, *être souveraine et être infaillible, c'est la même chose ;* aucune autorité ne pouvant ni ne devant être souveraine sur votre conscience, à moins qu'elle ne soit infaillible [2]. »

Nous touchons ici à la pensée, à l'expression même de M. de Maistre. L'identité de l'infaillibilité et de la souveraineté étant invinciblement démontrée dans l'ordre spirituel, il est clair que l'ordre temporel doit la reproduire à ce degré d'infériorité que comporte l'infinie différence des ombres de la nature et du temps aux réalités éternelles et absolues.

Maintenant, si de tout ce luxe de faux raisonnements, de bévues, de contre-sens, d'insinuations tout à la fois perfides et ineptes, que M. Binaut vient de déployer avec un merveilleux courage,

1. Recueil des *ouvrages composés* par feu M. Papin *en faveur de la religion*. Paris, 1728, t. 1, p. 213, 215.

2. Lettres de mademoiselle de Royère. *Op. cit, in fin.*

l'on cherche le produit net qu'il en tire, voici ce dont il faut se contenter :

« L'idée essentielle de cette doctrine, dit-il, n'exprime autre chose que la tendance souvent déçue mais constante des temps modernes vers la *suprématie de l'intelligence dans le gouvernement des sociétés* [1] *opposée à toute souveraineté brutale, soit de la force, soit du nombre.* »

La belle découverte ! – C'est l'idéal de tous les sophistes, c'est l'idéal qu'il caresse lui-même, que le critique met de force dans l'esprit de M de Maistre ! N'est-ce pas montrer un optimisme béat et surtout l'incurable atteinte des préjugés dont M. de Maistre est le plus exempt, que de rattacher une espérance *libérale* à cette vision de l'avénement de l'intelligence au pouvoir ? Il faut vraiment toute la simplesse de l'inexpérience pour mettre en opposition, comme fait M. Binaut, l'intelligence avec la force et le nombre. Qui a jamais vu la force, seule, le nombre, seul, exercer la souveraineté ? Est-ce que les forts, les violents, ces Nemrods qui marquent leur course ici-bas par d'effroyables traînées de sang, ne sont pas intelligents ? L'intelligence est-elle absente de la force ? Et quand le nombre semble régner, n'y a-t il pas au fond une intelligence qui le discipline,

1. M. Binaut entend-il par là l'arrivée au pouvoir des banales *capacités* saint-simoniennes ou libérales ; gens de loi, gens de lettres, savants et philosophes ? 93 a fait un premier essai des capacités de cet ordre. Il a été sanglant et ridicule.

et, soit corruption, soit peur, y met une sorte d'unité? Qu'il souffre ou qu'il respire, le monde ne cesse d'être mené par l'intelligence. Quand il souffre, c'est qu'elle règne seule, car elle ne sait se rien refuser de ce qui lui peut réussir ; quand il respire, c'est qu'à son pouvoir elle associe la conscience, le droit, la loi fondée sur un principe extérieur et supérieur à l'homme. L'intelligence au service de la justice, c'est le règne de Dieu sur la terre ; l'intelligence indépendante et souveraine, c'est le règne du démon. En conviant de son plus aimable sourire les tendances modernes à cet idéal païen, M. Binaut met un écriteau trompeur de liberté sur le droit chemin du césarisme.

Candide apôtre de la libre pensée, merveilleux entraîneur de servitude ! Il rassemble et résume les griefs de sa critique dans une dernière page où se montre à la fois et cette morgue pédante qui trouve superflu de comprendre pour juger, et cet obscurcissement condensé où cesse la compréhension de tout et de soi-même. Il nous dit sans broncher : « Il s'est trompé... *Si son imagination plus contenue et plus régulière lui avait permis d'avoir toujours présentes toutes ses pensées, il eût réfléchi que la croissance insensible des sociétés suppose le mouvement, etc...* » Voilà ce qu'on ose écrire d'un homme tel que le comte de Maistre... et cela quand on n'est que M. Binaut. Il est vrai que l'on écrit cela, parce que l'on n'est rien que M. Binaut.

insolentes éclaboussures de la médiocrité.... On lit plus bas : « *Il n'a pas même vu dans sa grandeur possible le système catholique de l'unité du sacerdoce et de l'universalité du dogme,* » Mais en quoi consiste cette grandeur possible, M. Binaut va nous le dire : « Au lieu de le mêler encore (est-ce le *dogme*, le *sacerdoce*, ou le système?) aux choses contingentes, aux intérêts compliqués, aux questions souvent inextricables de la politique, il devait au contraire le renfermer plus étroitement dans la sphère éternelle des vérités morales... » C'est-à-dire en termes clairs et synonymes de : L'ÉGLISE LIBRE DANS L'ÉTAT LIBRE, qu'il est urgent que le sacerdoce catholique, désormais séquestré du jour, du mouvement et de la vie, repose dans le temple désert et fermé, comme la momie embaumée et liée de bandelettes, au fond de l'antique sarcophage. Et le penseur moderne ajoute avec une merveilleuse profondeur... la profondeur du rien : « L'intelligence peut-elle se concentrer encore? Ne faut-il pas sous peine de destruction, qu'elle soit *diffuse* dans la démocratie.... Elle n'a plus besoin de dispense pour se faire droit, elle ne se dispense *que trop* elle-même... Elle est une force qui n'a pas encore ses organes complets *mais qu'on ne peut détruire.* » M. Binaut se trompe : il est une chose qui détruit l'intelligence, c'est l'erreur ; il se trompe en lui dénonçant pour vivre à l'avenir la nécessité de la diffusion et le péril suprême de se concentrer encore. On ne saurait plus dangereusement méconnaitre la loi

première et organique de toute force vive. La concentration est le recueillement nécessaire de la force dans son unité, et cette concentration doit être d'autant plus puissante que la diffusion est plus étendue. Plus la vie s'étend hors d'elle-même, plus elle emprunte à son principe. La diffusion démocratique réclame donc impérieusement que l'intelligence revienne au centre unique et s'y renouvelle sans cesse pour échapper au danger de mourir de sa fausse indépendance. Le critique lui-même ne nous donne qu'une idée médiocre de la puissance qu'il appelle à l'empire, quand il déclare ingénuement qu'elle n'a pas encore tous ses organes, et néanmoins c'est une force, a-t-il dit, « qui ne se dispense *que trop* elle-même. » Étrange distraction! *que trop* est un trait de scepticisme au milieu d'une profession de foi ; *que trop* est la prévision de tous les désordres qu'il faut attendre d'une puissance illégitime : *que trop* est un argument d'autorité. Le critique laisse partir ce mot qui renverse toutes ses idées, il ne s'en doute pas! Il ajoute seulement, dans toute la sérénité de son innocence : « Il n'y a donc qu'à répandre sur elle la lumière religieuse, afin que souveraine de fait, mais *nullement infaillible, elle sache se conduire elle-même dans l'avenir mystérieux* où elle entre. » Cette phrase est un gouffre d'absurdités au fond duquel je laisse l'auteur. Il me suffit d'admirer la candeur de ce : « Il n'y a qu'à répandre la lumière religieuse ! » — Cela est si simple,

surtout lorsqu'il est reconnu que l'infaillibilité spirituelle est un préjugé d'un autre âge ! Et cependant que penserait M. Binaut d'un homme qui lui dirait sérieusement : Jusqu'ici l'on avait cru l'organe du cœur nécessaire à la circulation du sang ; jusqu'ici l'on avait vu dans le soleil le dispensateur universel de la lumière ; erreur. Nous supprimons le cœur, et le sang n'en sera que plus riche ; nous supprimons le soleil, et le jour n'en sera que plus radieux. M. Binaut aurait-il le droit de rire de cette sorte de folie ?

Il nous annonce ici qu'il lui reste à suivre dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le dernier essor de l'esprit *si complexe* de M. de Maistre, et il assure que cet examen complétera et confirmera ses précédentes interprétations. Il se flatte, cette assurance n'est qu'une *nouvelle illusion.*

VI.

Dans la seconde partie de cette longue critique, l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* associant les noms de Joseph de Maistre et de Lamennais, nous redit encore « l'urgente nécessité *d'armes nouvelles* pour la guerre philosophique, » qui les a jetés l'un et l'autre dans un rationalisme involontaire. Et il ajoute : « La révolution, *ce sphinx du bien et du mal*,

dont ils ne comprenaient pas l'énigme, les avait étreints. Sans doute, ils ne croyaient rien changer au fond, mais de combien dépassèrent-ils la limite. » J'ai déjà fait justice de cette vision *d'armes nouvelles* et de ce *sphinx du bien et du mal*, et de ces hommes supérieurs devenus sa proie ! Imbéciles Œdipes qui croient deviner l'énigme et *sans le savoir* dépassent toute limite ! On croirait que l'écrivain de la *Revue* pousse devant lui de pauvres intelligences énervées par l'habitude du scepticisme éclectique, n'apercevant plus les conséquences d'un principe, et arrivant fatalement au terme imprévu de leurs propres pensées ! cela est amèrement ridicule... Par malheur, l'un de ces deux penseurs célèbres ne s'est pas tenu dans la vérité, on ne le sait que trop. Mais ce n'est certes point par défaut de tête, c'est par défaut de cœur, que l'abbé de Lamennais est tombé. Cet homme semble n'avoir trouvé que dans sa haine contre les errants tout ce qu'il a pu marquer d'amour pour la vérité ; aussitôt qu'elle lui eût montré ses propres erreurs, il se tourna contre elle. Mais laissons-là cet odieux prêtre, dégénéré en jacobin, et trépassé de la mort animale d'un *solidaire !* Périssent ses livres ! Dirai-je tous ses livres ? les mauvais parce qu'ils font le mal ; les bons, parce qu'ils font vivre cette détestable mémoire ! Périsse jusqu'à son nom ! ce nom seul est un scandale.

Je reviens au comte de Maistre et aux *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Le critique reproduit dans l'examen de cet ouvrage une erreur qui lui est chère. Il envisage ce dernier chef-d'œuvre comme le terme d'un long développement de la pensée de M. de Maistre, successivement initiée par l'histoire et l'étude des lois du monde à la théorie de l'expiation, et s'élevant enfin jusqu'au problème fondamental de la théodicée.

J'ai démontré toute la fausseté de cet empirisme. M. de Maistre a la vue d'en haut, la vue d'ensemble, et c'est se moquer que de lui imputer ce travail de fourmi rationaliste. Les penseurs chrétiens reçoivent avec la foi les premiers éléments de toute doctrine. Pourquoi s'amuseraient-ils à rechercher inutilement ce que la foi leur donne en prévenant toutes recherches ? Par la Chute et la Rédemption, le nœud de toute question est dans la main du croyant catholique, par cela seul qu'il est catholique.

Ces deux grands faits publient la justice et la bonté de Dieu, en même temps qu'ils manifestent la liberté de l'homme et l'origine du mal.

Le problème de cette origine est, de l'aveu de M. Binaut, l'écueil de toutes les philosophies. Le matérialisme considère le mal comme l'effet nécessaire de la lutte des forces naturelles. Au point de vue du déisme ou de l'optimisme, il s'évanouit dans le principe de l'imperfection originelle. Kant le déclare rationnellement inexplicable. Schelling et

Hegel arrivent à cette conséquence immorale de ruiner entièrement toute distinction du bien et du mal. « Tout cela, dit fort bien M. Binaut, ne fait que découvrir l'insuffisance de ces grandes constructions métaphysiques... Jamais les hommes n'agiront et ne parleront comme si le mal n'était pas, car ils le voient ; ou comme s'il était nécessaire, car ils le combattent ; ou comme si la méchanceté, l'envie, le parricide n'étaient que des imperfections. »

Le critique se montre ici en goût de vérité. Il paraît admettre la solution chrétienne, le mal né de l'abus de la liberté, et l'épreuve laissée à l'homme pour remonter du fond de sa chute à la justice et à la gloire. Pourquoi se repent-il de ce bon mouvement? et ajoute-t-il : « C'est cette doctrine que Joseph de Maistre veut éclairer *en dehors de la théologie*, en lui trouvant dans les faits et dans les lois de l'histoire des rapports qui *la justifient aux yeux de la raison, lui ôtant de mystère autant qu'il est possible de lui en ôter.*»

On ne peut être « en dehors de la théologie, » selon le sens intentionnel de ces mots, sans être contraire à la théologie. Or, rien n'est ici plus faux : la parole de M. de Maistre n'a de l'indépendance laïque que le vêtement, l'esprit en est parfaitement théologique. Il prétend à bon droit soutenir l'enseignement de l'Église, fort de son aveu et de l'exemple des plus saints apologistes, par un ordre

de faits traditionnels ou historiques que l'école elle-même n'a jamais récusés.

Jamais l'Église, jamais la théologie n'a proscrit l'effort tendant à répandre sur un mystère, hormis le jour faux, tout le jour possible, non pour justifier aux yeux de la raison ce qu'elle ne peut atteindre, mais pour lui apprendre par le peu qu'elle atteint à ne rien conclure contre ce qu'elle n'atteint pas.

L'homme, évidemment déchu, ne peut être tombé que de haut, d'un état primitif de sagesse et de science. Mieux qu'aucun monument de la tradition, le phénomène du langage atteste les lumières qui ont environné le berceau de l'humanité.

Qui n'a lu et relu ces pages mémorables où, prédécesseur sublime de Guillaume de Humboldt, l'auteur des *Soirées* répand sur cette question les idées les plus neuves et qui portent si loin, que la philosophie de la linguistique n'aperçoit rien au-delà. M. Binaut, qui les loue, met son assentiment sous la protection d'un passage de M. Renan, qu'il est bon de citer. « Les idiômes les plus beaux, les plus riches sont sortis avec toutes leurs proportions d'une élaboration silencieuse et qui s'ignorait elle-même. Le génie suffit à peine aujourd'hui pour analyser ce que *l'enfant créa* de toutes pièces et sans y songer. Loin de débuter par le simple, l'esprit humain débute en réalité par le complexe [1]. »

1. *Histoire des langues sémitiques,* p. 96-98.

Calque médiocre et erroné des vigoureuses pensées du comte de Maistre, ces paroles énoncent l'incroyable hypothèse de *l'humanité enfant créant* à son insu et sans la moindre assistance divine une œuvre qui défie tout le génie analytique de *l'humanité virile!* Contradiction au bon sens et contradiction involontaire au dogme antichrétien du progrès. Si l'on reconnaît à *l'enfant* sur *l'homme* une telle supériorité, que devient ce doux rêve de la perfectibilité indéfinie? Mais silence aux sophistes, voici la parole du maître.

« Nulle langue n'a pu être inventée, ni par un homme qui n'aurait pu se faire obéir, ni par plusieurs qui n'auraient pu s'entendre. Ce qu'on peut dire de mieux sur la parole, c'est ce qui a été dit de celui qui s'appelle PAROLE. Il s'est élancé avant tous les temps du sein de son principe; il est aussi ancien que l'éternité... Qui pourra raconter son origine [1]?... Chaque langue, prise à part, répète les phénomènes spirituels qui eurent lieu dans l'origine, et plus la langue est ancienne, plus ces phénomènes sont sensibles.. A mesure qu'on s'élève vers ces temps d'ignorance et de barbarie, qui virent la naissance des langues, vous trouverez toujours plus de logique et de profondeur dans la formation des mots, et que ce talent disparaît par une gradation contraire à mesure qu'on descend vers les

1. Mich., v, 2; Isaï, LIII, 3.

époques de civilisation et de science... D'où venait cette langue qui semble naître comme Minerve, et dont la première production est un chef-d'œuvre désespérant, sans qu'il ait jamais été possible de prouver qu'elle ait balbutié ? Nous écrierons-nous niaisement à la suite des docteurs modernes : *Combien il a fallu de siècles pour former une telle langue!* En effet, il en a fallu beaucoup, si elle s'est formée comme on l'imagine. Du serment de Louis le Germanique en 842, jusqu'au *Menteur* de Corneille et jusqu'aux *menteuses* de Pascal, il s'est écoulé huit siècles : en suivant une règle de proportion, ce n'est pas trop de deux mille ans pour former la langue grecque. Mais Homère vivait dans un siècle barbare ; et pour peu qu'on veuille s'élever au-dessus de son époque, on se trouve au milieu des Pélasges vagabonds et des premiers rudiments de la société. Où donc placerons-nous ces siècles dont nous avons besoin pour former cette merveilleuse langue? Si, sur ce point de l'origine du langage, comme sur une foule d'autres, notre siècle a manqué la vérité, c'est qu'il avait une peur mortelle de la rencontrer. Les *langues* ont commencé; mais la *parole* jamais, et pas même avec l'homme. L'un a nécessairement précédé l'autre ; car la *parole* n'est possible que par le VERBE. Toute langue particulière naît, comme l'animal, par voie d'explosion et de développement, sans que l'homme ait jamais passé de l'état *d'aphonie* à l'usage de la parole. Toujours

il a parlé, et c'est avec une sublime raison que les Hébreux l'ont appelé AME PARLANTE[1]. » M. Binaut admire ces belles pages, mais c'est à regret qu'il exprime son admiration; il la tempère de cette sorte d'observations qui trahissent une malveillance que rien ne désarme.

« Nous découvrons ici, dit-il, l'étrange nature de cet esprit, *qui analyse peu, ne déduit point,* s'appuie d'une *érudition plus apparente que réelle*, mais en revanche, s'illumine par moments d'éclairs, et alors, voit très-loin. »

On en veut beaucoup à cette érudition de M. de Maistre, — « plus apparente que réelle, » — sans doute, parce qu'il manie sa science avec une aisance souveraine, et qu'il n'en laisse rien peser sur les épaules du lecteur. Plût au ciel que les académiciens érudits et les auteurs du *Journal des savants*, s'exposassent à encourir un tel reproche. Car, érudit, pesant, ennuyeux, c'est aujourd'hui tout un. La science est, pour l'homme de génie, comme une monture docile, qui le porte avec une hardiesse rapide partout où il veut. Elle semble, au contraire, s'accroupir malignement sur le cou de l'érudit vulgaire; elle le ploie, le brise et l'écrase. L'empirisme myope, la lente analyse, la déduction pénible sont les traits distinctifs de l'intelligence appauvrie. Que sert d'analyser, si l'on ne conclut pas, ou si l'on

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. Ier, p. 105, 117, 121.

conclut mal ? A quoi bon déduire, si l'on part d'une majeure fausse, pour aboutir à l'absurde ? Eh ! laissez là, de grâce, ces fades remarques. Souffrez qu'un grand esprit VOIE les principes et ouvre les ailes.

« Nous n'avons pas à examiner, reprend M. Binaut, si par ces considérations diverses, il a atteint son but, qui est d'établir, à l'origine des choses, un âge d'or où l'homme jouissait de la vision de Dieu.... Nous voulons seulement constater que, selon sa pensée constante, *reprenant*, pour ainsi dire, le *dogme en sous-œuvre,* il le cherche, *ici, comme ailleurs et à sa manière,* dans l'histoire générale et dans l'observation des lois de la nature humaine. »

Quand le critique, sous une vaine formule de prétérition, sous-entend clairement qu'à ses yeux la démonstration de M. de Maistre n'atteint pas son but, l'on peut sans hésiter, dire de cette démonstration comme de la ballade,

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

L'imputation de reprendre le dogme en sous-œuvre, par une méthode antithéologique et aspirant à exclure la théologie même, est une maussade redite. Il ne s'agit ni de reprendre le dogme en sous-œuvre, ni de supprimer le mystère. L'extravagance le disputerait ici à la témérité. Le mystère est le voile qui couvre aux yeux mortels les démarches de l'infini. Il faut être aveugle d'esprit pour

porter la main sur ce voile. Le dogme est l'énoncé immuable de la vérité mystérieuse qui surpasse toutes nos conceptions et qui les porte toutes. Essayer de construire au-dessous et à la place de cette base suprême est l'entreprise d'un fou. M. de Maistre n'est ni fou, ni aveugle. Que veut-il donc, quand à l'exemple des plus anciens apologistes, il cherche dans l'ordre dérivé, la trace ou le reflet de l'ordre absolu ? Atteindre comme eux quelque raison profonde qui chasse le doute sur la question des origines, et dissipe au fond de l'âme les nuages amassés autour de la foi.

« Ce procédé, poursuit M. Binaut, il l'applique plus hardiment encore, dans son explication du péché originel. Plus tard, il nous dira combien il lui répugne d'accepter à la lettre le récit mythique de la Genèse... L'homme déchu a transmis son crime à toute sa race : voilà le dogme. Comment cela est-il possible ? Comment imputer le crime du premier couple aux innombrables générations qui n'existaient pas encore ? Là, gît le mystère inconcevable. Eh bien ! Joseph de Maistre l'aborde avec son assurance accoutumée, et d'abord, *il écarte la question théologique de l'imputation* : « Elle reste, dit-il, intacte, » et il n'en parle plus. *Que met-il donc à la place?* Une loi naturelle, l'hérédité. « Tenons-nous en, dit-il, à cette observation vulgaire qui s'accorde si bien avec nos idées les plus naturelles : que tout être qui a la faculté de se propager, ne saurait pro-

duire qu'un être semblable à lui. La règle ne souffre pas d'exception, elle est écrite sur toutes les parties de l'univers. Si donc un être est dégradé, sa postérité ne sera plus semblable à l'état primitif de cet être, mais bien à l'état où il a été ravalé par une cause quelconque. Cela se conçoit très-clairement, et la règle a lieu dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. » Il y a des maladies héréditaires, des vices et des qualités héréditaires. Les maladies aiguës ne se transmettent pas, mais bien celles qui ont altéré le tempérament, de même, les fautes actuelles sont personnelles, « mais si un homme s'est livré à de tels crimes,... qu'il ait altéré en lui le principe moral, vous comprenez que cette dégradation est transmissible, comme le vice scrofuleux ou syphilitique. » « Ici encore, reprend M. Binaut, *peu nous importe* que le raisonnement de notre ingénieux interprète soit *exact ou non. Il est clair qu'en écartant l'imputation il est sorti de la question qu'il s'était posée.* Le mystère n'était pas dans l'hérédité des imperfections, des maladies, des tendances morales, *choses assez connues :* il était et il reste dans l'hérédité de la coulpe, de la culpabilité, du péché, en un mot, hérédité que rien dans nos sentiments moraux, ni dans nos notions métaphysiques ne peut nous expliquer.... Mais enfin, il lui fallait quelque chose de « plausible, » de rationnel, et il nous montre ici, par son exemple même, où *conduit l'exégèse,* et comment, en *cherchant l'esprit, elle efface insensible-*

ment la lettre... Expliquer le surnaturel par la nature, c'est le détruire. »

Expliquer le surnaturel, ce n'est pas le détruire, c'est attenter à sa propre raison. Chercher au dogme une explication rationnelle, est littéralement insensé. C'est en ce genre de recherche et d'explication que consiste la témérité de l'exégèse qui n'efface la lettre que pour abolir l'esprit. Comment M. de Maistre eût-il pu mieux se garder de l'écueil, qu'en écartant dans la question de la chute le dogme de l'imputation ? Or, écarter n'est pas exclure. Et le critique trouve son compte à faire ici ces deux mots synonymes. Lorsque l'auteur des *Soirées* laisse le dogme qui est inaccessible en soi, ce n'est pas à dessein d'annuler le surnaturel sous une ironique réserve ; le seul soupçon d'une telle perfidie est odieux. Il ne tente pas une explication naturelle de l'inexplicable surnaturel, et quand le critique lui reproche *d'être sorti de la question qu'il s'est posée*, il se trompe et l'accuse précisément d'être infidèle à un engagement qu'il n'a pas pris. Toute l'ambition du comte de Maistre se borne à faciliter la foi au mystère de l'imputation (inconcevable comme tout autre), en exposant des lois très-mystérieusement naturelles, dont l'application est évidente, sensible, journalière, et que nous ne saurions, sous peine de folie, révoquer en doute. *Choses assez connues*, dit M. Binaut, — fort bien ! En sont-elles plus satisfaisantes pour la raison ? Tous nos sentiments moraux eux-

mêmes souffrent-ils une analyse qui les justifie ? Notre aversion toute *naturelle* pour le fils d'un meurtrier, d'un homme pervers et flétri s'explique-t-elle raisonnablement ? Et notre âme, sondée dans ses replis les plus sensibles, nous donne-t-elle le mot de cette effroyable énigme qu'on appelle la guerre ? Il importe beaucoup, n'en déplaise au critique, que le raisonnement de M. de Maistre soit exact, — et il l'est jusqu'à preuve contraire, — car les conséquences en sont décisives. Que si, en effet, je souffre, dans mon corps ou dans mon esprit, de l'abus que mes pères ont fait de leur liberté, je ne trouve pas là plus de justice, à parler selon l'homme, que je n'en vois dans le dogme de l'imputation universelle. Ces souffrances, ces dégradations héréditairement individuelles, sont autant d'imputations particulières, frappantes, incontestables, et pourtant profondément incompréhensibles. Si je ne me retenais sur la pente raisonneuse, je me laisserais aller à les maudire, avec le dogme de la transmission du péché originel, comme révoltantes et absurdes : mais je céderais à une tentation de folie. La théorie de M. de Maistre n'a donc ni pour objet ni pour effet d'expliquer le surnaturel par la nature, mais de montrer dans la nature même une application vive de la loi surnaturelle. On ne comprend pas comment ses idées pourraient aller, comme l'assure le critique, à détruire la croyance au mystère de l'imputation ; tous les exemples qu'il allègue,

tirés de l'ordre naturel, n'étant qu'une exposition visible et une vérification certaine, quoique inconcevable, du grand fait primitif et du grand anathème. — Mais en vérité, quelle méthode peut être de mise auprès des esprits de ce temps ? Si l'on s'en tient à la tradition, à l'Écriture, à l'autorité, ils crient à l'immobilité; ils déclament contre les ténèbres de l'aveugle foi. Si l'on descend dans une sphère où la raison puisse recevoir le reflet de quelque lumière, ils accusent l'apologiste de *nouveauté* et d'*exégèse* : l'apologie, pourtant est demeurée dans les termes consacrés par les exemples les plus anciens et les plus autorisés.

La suite du péché, dans le monde, c'est la souffrance ; c'est l'effusion volontaire et juridique du sang humain, la peine de mort et la guerre : et la raison de cette loi de sang, c'est l'expiation. M. de Maistre, au sentiment du critique, serait le premier qui aurait pour ainsi dire sécularisé cette expression et l'aurait introduite dans la philosophie. Double distraction : on oublie d'abord l'existence d'une ancienne et profonde philosophie; la scholastique et ses grands docteurs. Et l'on ne songe plus que ce sombre mot d'EXPIATION se promenait dans le champ même de la littérature, au siècle d'Auguste, sur les ailes fort légères de la muse d'Horace, témoin ces vers :

Delicta majorum immeritus lues,

et :

Cui dabit partes SCELUS EXPIANDI.
Jupiter, etc...

M. Binaut fait justice des sottes accusations et des injures que la doctrine de l'expiation a values au comte de Maistre : « Bien loin, dit-il, de faire le panégyrique de la guerre et de la peine de mort, toute sa pensée repose sur ceci qu'elles sont contre nature, et « absolument inexplicables par les sentiments innés à l'homme. » C'est sur cela même qu'il s'appuie pour prouver qu'elles ne peuvent être qu'un châtiment, et puis de ce châtiment, il conclut de nouveau au crime primitif. *C'est donc encore ici dans l'histoire qu'il va lire le dogme.* » Pas du tout. Cette conclusion est un parfait contre-sens.

Encore une fois voici le procédé de M. de Maistre. Le dogme étant donné, il part du dogme pour lire l'histoire : et la lecture de l'histoire lui montre le dogme en action; confirmation vivante et universelle du mystère qui n'en reste pas moins un mystère.

« C'est par un homme, dit l'Apôtre, que la mort est venue; et c'est aussi par un homme que la résurrection des morts doit venir. Comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi en Jésus-Christ.[1] » Voilà le mot suprême de la vie : L'unité originelle et la solidarité; nous sommes un dans un homme qui nous a perdus; nous sommes un dans un homme qui nous sauve. Si le crime du premier père enveloppe toute sa postérité, le sacrifice du second Adam, par sa miséricordieuse

[1] I *Cor.* xv, 21, 22.

rétroactivité et son extension sublime dans l'avenir, embrasse toutes les générations humaines. Nous pouvons toutefois aggraver de nos propres fautes le poids de la faute primitive, et il nous est aussi donné d'ajouter aux mérites infinis de l'homme-Dieu nos propres mérites, dons de sa grâce, qu'il veut bien nous attribuer. Nous souffrons tous du péché de notre unique auteur, nous souffrons de nos propres péchés et des péchés du prochain qui souffre des nôtres. Et tous nous profitons du sacrifice volontaire de notre unique rédempteur. Les mérites qu'il nous permet d'acquérir librement, nous sont comptés; — les bénéfices de ces mérites sont acquis aux autres, ceux des autres à nous-mêmes par voie d'imputation ou de bon exemple. Donc, communauté de malheurs, de souffrances ou de vertus. Ici une masse effroyable d'iniquités, trésor de colère incessamment grossi, et l'homme trouvé absolument insolvable; là une mesure de vertus, pressée, entassée et qui déborde au-delà même des satisfactions individuelles, pour se jeter dans l'océan des *indulgences*. Voilà l'étroite chaîne qui lie entre eux tous les hommes : la loi du monde la plus mystérieuse et la plus manifeste; toutes les institutions humaines en portent l'empreinte. C'est *une vérité innée dans toute la force du terme,* dit M. de Maistre; car elle commence avec l'homme, elle est en lui, elle est lui-même. Le critique souligne cette *innéité* et je ne sais pourquoi.

Il note aussi le mot *réversibilité*; il veut y voir *la formule rationnelle* du dogme. La remarque est frivole. On n'est pas rationaliste, pour énoncer dans le style des jurisconsultes ce que l'Église appelle la communion des saints, et les autres parties de la doctrine. On n'est pas rationaliste, pour les offrir aux esprits affadis et incapables de la parole théologique sous des expressions usuelles, les seules qu'ils puissent porter, et toutefois, en tant qu'empruntées à la langue de la justice humaine, les moins indignes d'un ministère plus relevé. Le critique qui conclut sans cesse à la légère, je ne dirai pas : à son insu, trouve un nouveau chef d'accusation (renouvelé plutôt que nouveau), dans le passage suivant des *Soirées*. C'est le sénateur russe qui parle; personnage, selon M. Binaut, toujours chargé des pensées un peu téméraires. « La solidarité, dit-il, la communauté des mérites, la réversibilité ne peuvent venir que d'une certaine unité originelle... Il s'est fait une certaine division, qui est le mal; il y a une force contraire qui ramène à l'unité, et qui est le retour au bien... Lorsque la double loi de l'homme sera effacée et que ses deux centres seront confondus, il sera un; car n'y ayant plus de combat dans lui, où prendrait-il l'idée de dualité? Que deviendra le *moi*, lorsque toutes les pensées seront communes comme les désirs, et que tous les esprits se verront comme ils sont vus, se pénétreront mutuellement et se réfléchiront le bonheur? Une infi-

nité de *spectres lumineux de même dimension,* s'ils viennent à coïncider exactement dans le même lieu, ne sont plus une infinité de spectres lumineux, c'est un seul spectre lumineux. » Le voilà bien près du panthéisme, s'écrie M. Binaut, et déjà courbé sur l'abîme; *mais il s'en aperçoit et recule aussitôt.* » En admettant, chose ici fort contestable, et fausse d'ordinaire, que le sénateur exprime la pensée du comte de Maistre, on ne saurait souffrir les libertés que le critique prend avec elle. Il n'y a qu'un cerveau étourdi, à qui tout échappe et qui s'échappe à lui-même, qui arrive ainsi follement sur l'abîme et ne recule qu'au moment de tomber. Mais quand un homme tel que l'auteur des *Soirées* met à ses paroles une certaine restriction, il prévient ses lecteurs contre des méprises toujours faciles en métaphysique; il ne met pas un garde-fou pour retenir son propre esprit. Cela est ridicule. On ne se défend pas d'un entraînement au panthéisme par une précaution oratoire, on y court volontairement à moins d'être un sot. Pour peu qu'on y réfléchisse, il est aisé d'apercevoir que, dans la phrase notée par le critique, il n'y a qu'une comparaison ingénieuse et qui ne souffre point qu'on en tire une rigoureuse conséquence. Si, par l'organe du sénateur, le comte de Maistre voulait que cette similitude fût prise au sens étroit, il ne parlerait pas de spectres lumineux *de même dimension.* Il se souviendrait que la diversité des mérites doit assurer à chacun dans la vie

future des proportions *différentes;* sa mémoire lui rappellerait les *diverses demeures* promises par le FILS dans la maison de son PÈRE.

Le critique poursuit :

« Il répudie Spinosa, il en appelle à Malebranche : « Je me garde bien, dit-il, de vouloir toucher à la personnalité sans laquelle l'immortalité n'est rien; mais je ne puis m'empêcher d'être frappé en voyant comment tout l'univers nous ramène à cette mystérieuse unité. » Enfin, *comme pris de vertige*, il se réfugie dans sa foi ; seulement il oublie que *si cette ancre mord assez pour lui*, elle *pourrait bien ne pas retenir les autres*. Au reste, il lui arrive ici, ce qui lui est arrivé dans l'explication de la transmission du péché originel; *le mystère* est mis de côté. » Il n'y a pas de vertige à se replier sur *la foi*, quand on se sent arrivé aux dernières limites de *l'intelligence*. De ce que d'autres briseront cette ancre de salut, qui est en même temps une ancre de raison, on n'en pourra conclure que la démence de ces derniers. L'imputation *de mettre le mystère de côté*, est insipide et fatigante. Le penseur catholique tient compte du mystère et il en tient le principal compte, car la foi est le point d'appui de toutes les démarches de son esprit, qui le ramènent à la foi. Quand on s'élève dans les sphères de la vérité inaccessible, par quelques-unes de ces voies approximatives à l'infini, qui donnent certaines lumières sans procurer jamais la claire vue, il faut

bien réserver le mystère, si l'on n'en risque l'explication, c'est-à-dire si l'on ne tente l'absurde et l'impossible. Or, M. de Maistre n'a jamais eu de ces téméraires faiblesse, et comme il est faux qu'il mette jamais le mystère de côté, il est également faux qu'un vertige l'entraîne à laisser l'intelligence pour la foi, là où la foi est toute l'intelligence.

« Il nous montre toujours, continue le critique, une rédemption réciproque entre les hommes; mais la *rédemption par le Christ*, qui seule, dans le christianisme, communique sa vertu à toutes les rédemptions secondaires des saints, est *laissée dans l'ombre ou à peine indiquée dans le lointain.* Croyant donc avoir éclairci la *théorie chrétienne, il en a réellement suggéré une autre.* On pourrait très-bien, d'après lui, se représenter tous les souffrants et méritants *comme rachetant l'humanité en vertu de l'unité d'où elle sort et vers laquelle elle tend;* tous les saints seraient des Christs, et le Christ Jésus n'en serait que la figure première, éminente, idéalisée pour le culte public. »

Rien n'autorise, rien ne justifie, rien n'explique l'énormité de cette conclusion; c'est le bon plaisir d'une exégèse gratuitement et absolument erronée. Comment, sans aucun autre fondement que d'impertinentes conjectures, l'on ose affirmer que le comte de Maistre laisse dans l'ombre le sacrifice unique, l'unique rédemption qui seule communique aux souffrances des justes leur mérite et leur vertu

Et sur une audacieuse hypothèse, dont tout lecteur de sens sera renversé, on charge le comte de Maistre de suggérer une autre théorie que la *théorie chrétienne!* Rien désormais ne pourra mettre un écrivain à l'abri des interprétations de la libre pensée, ni la clarté des idées, ni la splendeur du style, ni l'éclatante confession des principes, ni l'unité parfaite des témoignages qu'il aura laissés et leur invariable constance dans une affirmation identique, et l'accord d'une vie entière à ces vaillants témoignages. Voilà un penseur illustre en butte au soupçon, parce qu'il aura plu à un critique de le considérer à travers les nuages de son propre esprit, de l'envelopper de commentaires, et d'altérer de sophismes le texte le plus sincère! Comment s'imaginer que l'auteur des *Soirées* place la rédemption de l'humanité dans les souffrances d'êtres déchus et misérables, et qui n'ont rien mérité que leurs souffrances? Comment lui faire rêver que l'humanité se puisse racheter par elle-même *en vertu de l'unité d'où elle sort et vers laquelle elle tend?* Cette théorie, qu'on prétend substituée à la *théorie* chrétienne, en quoi donc diffère-t-elle du christianisme? En quoi, de grâce, diffère-t-elle, ici, de l'article du Symbole qui enseigne la communion des saints? En quoi, de la doctrine de saint Paul, cherchant à accomplir dans son corps, pour le salut de ses frères, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ? Car Jésus-Christ permet que les saints ajoutent à sa passion,

— oui, ajoutent quelque chose à l'Infini! pour établir fortement le libre concours de l'homme à cette œuvre du salut, qui n'a ses racines que dans le sang divin. Suivant l'interprétation de M. Binaut, « tous les saints seraient des Christs, et le Christ Jésus n'en serait que la figure première et idéalisée ; » en d'autres termes, Jésus-Christ ne serait plus qu'un saint extraordinaire ou un mythe. Ce sont là de ces germaniques billevesées qui peuvent s'emparer du très-médiocre cerveau d'un Strauss ou d'un Renan, mais qui ne seraient jamais entrées dans l'intelligence vaste et profonde du comte de Maistre. Il y a là un genre d'erreur et d'absurdité qui répugne absolument au génie français, au génie du comte, et qui eût provoqué la risée des hommes de son temps, croyants ou impies, plus francs dans l'erreur et dans la vérité que ceux du nôtre.

VII

« Tel est cet essai de théodicée! » dit le critique avec une douce confiance, et il dit encore : « Est-ce tout, cependant? Avons-nous le dernier mot de l'énigme qu'il roule dans son puissant esprit? Non; mais ce dernier mot, cette explication définitive de sa pensée, nous allons le lire dans le *onzième entre-*

tien, qui est assurément ce qu'une plume croyante a pu écrire de plus extraordinaire. Ici encore, il est vrai, il aura soin de laisser la parole au sénateur, c'est-à-dire à un Russe, à un schismatique, un peu atteint même d'illuminisme, et de *cette précaution transparente* on a voulu conclure, pour atténuer tant d'audace, que Joseph de Maistre *n'avait point exprimé dans ces étonnantes pages sa pensée propre, mais bien celle de quelque illuminé. C'eût été une singulière façon de finir son livre. Sans nous arrêter à cette objection qui tombe d'elle-même,* tâchons d'analyser rapidement *ce morceau décisif qui donne la clef de tout l'ouvrage et nous explique tout l'homme.* »

Et je vais à mon tour analyser l'analyse de ce morceau décisif; et cette objection qui tombe d'elle-même, je vais la ramasser.

M. de Maistre, dans une dernière lettre écrite à M. de Bonald en 1820 (4 décembre), disait :

« Je ne doute pas qu'à la fin NOUS ne l'emportions [1]... Mais il arrivera des choses extraordinaires qu'il est impossible d'apercevoir distinctement. Dans une de mes *Soirées de Saint-Pétersbourg, j'ai rassemblé tous les signes* (j'entends ceux qui sont à ma connaissance), qui annoncent quelque grand événement dans le cercle religieux [2]. »

Il est donc vrai que M. de Maistre a pu mettre et

1. Dans la manière de lire du critique, NOUS ne voudrait plus ici dire : NOUS, mais D'AUTRES QUE NOUS.

2. *Lettres et opuscules.* t. I, p. 504.

a mis dans la bouche du sénateur quelques-unes de ses propres opinions ; — mais faut-il s'en étonner? Entre un catholique et un Russe schismatique, sauf un seul point peut-être, la croyance n'est-elle pas conforme? Et n'est-ce pas assez de cette conformité et de cette dissidence pour expliquer tout naturellement que les deux principaux personnages des *Soirées,* quoique séparés par un point, — mais un point abîme ! — se rapprochent sans cesse, et sur une infinité de questions libres ou même douteuses se touchent avec sympathie? Ce serait se tromper, à coup sûr, que de voir dans M. de Maistre un censeur inflexible et étroit de toute brillante hypothèse. On sent que les audaces de son ami lui plaisent : elles sourient à son goût naturel de l'indépendance ; elles ont en lui un interprète d'une bienveillante éloquence : elles ne l'entraînent jamais. Et ce serait une erreur pire que la précédente, celle qui supposerait que les excès de pensée du sénateur, par cela seul qu'ils sont des excès, appartiennent en réalité au comte. Il y aurait là une malveillance systématique, entée d'ailleurs sur cette présomption très-fausse, que les acteurs de ces *entretiens*, le sénateur T. et le chevalier de B., ne sont que des idées, et ne représentent rien de plus que les majuscules A, B, C de certains dialogues de Cicéron. C'est un malheur et c'est une faute à qui entreprend la critique d'un ouvrage tel que *les Soirées,* de se tenir à l'écart, et en dehors des

cercles élevés, où les circonstances relatives à son origine et à sa forme ne sont pas restées inconnues. Toutefois, même en l'absence de documents historiques, il suffit d'un peu d'attention pour s'apercevoir que le sénateur, non plus que le chevalier, ne sont ni des signes métaphysiques, ni des portraits de fantaisie. L'un d'eux, en effet, le chevalier, était M. de Bray, émigré, homme de beaucoup d'esprit, revenu en 1814 avec la Restauration, et chargé depuis lors de quelque mission diplomatique. L'autre, le sénateur Tamara, plus tard converti, et mort catholique. Il n'eût sans doute pas été difficile à M. de Maistre de se créer des interlocuteurs *philosophiques*. Français de race et d'idées, il aurait bien imaginé un chevalier de B.; son goût pour la Russie, la connaissance profonde qu'il avait acquise des qualités et des défauts de l'esprit russe, lui eût aussi suggéré quelque idéal analogue au sénateur T. Mais ce qu'il n'aurait pu inventer, ce qui se rencontre à tout moment dans les discours de l'un et de l'autre, ce sont ces traits caractéristiques, ces particularités anecdotiques ou morales, qui dénoncent une existence réelle, et donnent comme le signalement d'une physionomie à part et individuellement originale. Et à ne considérer que la plus sérieuse de ces deux figures, ce n'est certes pas une abstraction, un simple *possible*, ce personnage qui représente au vif les errements troublés d'une âme reli-

gieuse et d'une intelligence supérieure, trop à l'étroit dans une église prostituée au czar, amusant sa faim de vérité aux appâts d'une gnose trompeuse, et demandant aux stériles spiritualités du martinisme, à l'*Homme de désir*, au *Nouvel homme* [1], l'aliment qu'elle ne sait plus trouver dans la simplicité de l'Évangile. Évidemment la part qui lui est faite dans le dialogue est bien la sienne et M. de Maistre ne lui prête que son style. Ce qu'il dit, tombe naturellement sous cette laconique censure : *Pulchra*, *nova*, *falsa* , du vrai, du faux mêlé de vrai, des choses spécieuses et des choses hasardées ; et l'on veut que ce mélange soit du propre fonds de M. de Maistre !... Est-ce donc parce qu'il l'attribue à un autre?... Ah ! que ce *grand homme de bien* serait touché de l'estime qu'on fait de sa bonne foi ! et comme il rendrait grâces à cette critique cyniquement ingénue, qui, sans songer à mal, le croit capable de déguiser sa voix pour répandre l'erreur, et ne s'imagine pas que l'honneur souffre de ces traits à la Voltaire ! L'injure ici est gratuite comme l'hypothèse : car enfin si ces entretiens sont de pure invention, si le sénateur n'est qu'un prête-nom, pourquoi M. de Maistre ne laisse-t-il pas exclusivement à sa charge les passages d'expression un peu provoquante, où choppent sans cesse ces scrupuleux ou ces philanthropes, qui

1. *L'Homme de désir* et *le Nouvel homme* sont deux ouvrages de Saint-Martin, le philosophe inconnu.

tiennent toute hardiesse de style pour une témérité de pensée, toute défaillance de leur cerveau pour quelque tendresse de leur cœur? Pourquoi prend-il le rôle d'interprète de la hideuse mission de *bourreau*, tandis qu'il accorde au sénateur ces sublimes considérations sur la *guerre*, si ce n'est, qu'en fait, lui-même a eu cette vue sur le *bourreau*, et le sénateur cette vue sur la *guerre*, devenue la propriété du génie qui l'a développée. Si la théorie du grand écrivain sur l'hérédité, la solidarité, la reversibilité, est aussi contraire à la lettre du dogme qu'il importe à quelques-uns de le prétendre, pourquoi ne prévient-il pas les défiances théologiques, en la prêtant, soit au chevalier un peu étourdi, soit au schismatique théosophe un peu rationaliste? Il n'y songe pas, et pourquoi? De deux choses l'une, ou l'hypothèse du critique est absolument fausse, ou il faut tour à tour flétrir dans M. de Maistre et la déloyauté qui s'abrite sous la parole d'un étranger, souvent sans raison suffisante, et l'imprévoyance qui n'apercevant pas les suites de sa parole, parle à ciel ouvert, quand elle devrait se couvrir. Il est clair que le critique se trompe, et qu'il se trompe d'une façon peu commune.

Quel lecteur intelligent et sérieux admettra jamais, sur ces frivoles données, que le comte de Maistre est, ou ce lâche et banal politique qui n'ose pas affirmer en son propre nom tout ce qu'il tient pour vrai, ou cet esprit vague et débile qui marche

au hasard, mené en aveugle à la laisse d'idées dont il ne voit pas le bout?

S'il fallait une preuve décisive pour établir que, dans ce fameux *onzième Entretien*, non plus que dans les précédents, M. de Maistre ne prend pas son ami pour l'organe de ses opinions *avancées*, on la trouverait dans les paroles excessivement complaisantes du sénateur sur l'avenir des sociétés bibliques. Si l'on suppose le comte de moitié dans cette complaisance, il faut supposer que, par ce misérable détour, il veut infirmer d'avance la réponse orthodoxe qu'il prépare; il faut supposer encore qu'il lui plaît ici de contredire aux sentiments de répugnance qu'il a témoignés toute sa vie, soit dans ses lettres particulières, soit dans ses écrits publics, contre ces pernicieuses sociétés. Voilà de ces difficultés que le critique *tourne* sans peine. Il passe outre. Il analyse les paroles du sénateur, et les dénature en les outrant. Le chrétien hellénorusse croit apercevoir certaine analogie de destination providentielle entre la traduction des Septante juifs et la propagation de la Bible par les associations protestantes; il remarque, à ce sujet, certaine similitude dans le sentiment qu'éprouvaient jadis les vrais Israélites et celui que les catholiques éprouvent aujourd'hui. « Je sais, ajoute-t-il, que Rome ne peut souffrir la Société biblique qu'elle regarde comme une des machines les plus puissantes qu'on ait jamais fait jouer contre le

christianisme. Cependant, qu'elle ne s'alarme pas trop. Quand même la Société biblique ne saurait ce qu'elle fait, elle n'en serait pas moins pour l'époque future précisément ce que furent jadis les Septante, qui, certes, se doutaient fort peu du christianisme et de la fortune que devait faire leur traduction. Une nouvelle effusion de l'Esprit-Saint étant désormais au rang des choses les plus raisonnablement attendues, il faut que les prédicateurs de ce don nouveau puissent citer l'Écriture sainte à tous les peuples. Les apôtres ne sont pas des traducteurs, ils ont bien d'autres occupations ; mais la Société biblique, instrument aveugle de la Providence, prépare les différentes versions que les véritables envoyés expliqueront un jour en vertu d'une mission légitime (nouvelle ou primitive, n'importe), qui *chassera le doute de la cité de Dieu*, et c'est ainsi que les terribles ennemis de l'unité travaillent à l'établir [1]. »

Or, voici la clef de ce passage telle que le critique nous la donne :

« En distribuant dans le monde entier, en traduisant dans toutes les langues nos saints livres, (ces sociétés) ne semeraient-elles pas, à leur insu et au nôtre, *les germes d'une vie nouvelle* qui doit mûrir sur toute la surface de la terre ? N'est-ce pas aussi, enfin, comme la propagation des Septante,

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II. p. 290, 291,

une vaste préparation par l'Évangile à quelque chose qui ne sera plus lui, mais qui sortira de lui? »

Si c'est là le vrai sens du passage précédemment cité, il faudra dorénavant chercher dans les mots autre chose que ce qu'ils contiennent. Si l'on accorde quelque apparence à des interprétations de ce genre, écrire, convenons-en, ne sera plus que l'art de donner le change sur ses vrais sentiments. La langue vulgaire se transformera sans le vouloir en un vaste chiffre où les habiles liront seuls ce qu'il faut lire. Le plus pénétrant sera celui qui, dans une suite de propositions, saura prendre le sens le plus contraire à celui qu'elles énoncent. Or, j'aime mieux croire le critique livré à d'étranges éblouissements, que d'attribuer à des gens d'honneur cette pratique d'une méthode abjecte et fourbe. Rien, par exemple, dans les paroles mêmes les plus risquées du sénateur, rien n'autorise à trouver l'hypothèse d'une préparation par l'Évangile à quelque chose qui sortira de lui, mais qui ne sera plus lui. Outre que les livres saints promettent au testament nouveau une durée qu'ils n'ont jamais assurée au règne de la loi, quel homme de sens ira s'imaginer que la vérité du passé, qu'il reconnaît encore comme la vérité du présent, va tourner, à l'avenir, en un je ne sais quoi qui ne sera plus cette vérité? Et remarquons bien qu'il n'y a pas ici à prétexter de la synagogue remplacée par l'Église; car, ce qui fut la vérité de la synagogue est encore la vérité

de l'Église. C'est toujours le même Dieu, la même parole, la même tradition. L'unique point de contradiction est dans la personne du Sauveur devenue, selon les termes prophétiques, la pierre de scandale pour la chute des uns, la pierre angulaire pour l'*édification* des autres. Et le Rédempteur lui-même, qui anéantit par sa mort Jérusalem et la synagogue, prononce cependant l'unité constante de la vérité, quand il dit : « Je ne suis point venu détruire la loi, mais l'accomplir. » La loi était incomplète en tant que figure; incomplète en ce sens que la vérité de Dieu et sa parole y demeuraient enveloppées sous la garde jalouse d'un peuple charnel. Aussi les textes sacrés en annonçaient-ils l'évolution définitive par l'avénement du Messie; mais jamais l'idée de la vérité *à temps*, qui n'était pas hier, qui est aujourd'hui, qui cessera demain, jamais une telle idée ne fut accueillie de la sage antiquité : c'est une folie toute moderne et dont il faut absoudre le sénateur martiniste.

Le critique, enchérissant encore sur la licence *saint-simonienne* de son commentaire, ne craint pas d'ajouter :

« On vient de lire *le testament de Joseph de Maistre*... A ces aventureuses prévisions du sénateur, le comte, *pour rester aussi dans son rôle*, oppose quelques vagues conseils de prudence ; mais, après tout, *pourvu que l'autorité soit sauve, et que rien ne se fasse par voie d'hérésie*, il salue lui aussi ces espérances de

rénovation catholique. » Ici l'écrivain de la *Revue des Deux-Mondes* glisse adroitement le conseil de relire les principaux ouvrages du comte « *à la condition sur laquelle*, dit-il, *nous avons si souvent insisté*, de faire abstraction de tout ce qui est en lui *préjugé d'éducation*, *ressentiment politique, passion, saillie, hésitation même* bien facile à concevoir en si grave matière, et l'on y verra partout, dès qu'il se livre à son inspiration propre, ce pressentiment plus ou moins explicite, plus ou moins enveloppé d'une évolution extraordinaire dans le catholicisme. »

« Ici, ajoute encore le profond critique, au moment de conclure et presque en présence de la mort, il *ose davantage*, il ouvre, pour ainsi dire, *toutes les écluses à sa pensée qui veut s'épandre...* »

Quelle naïveté charmante dans cette recommandation d'adopter la méthode nouvelle pour relire le grand écrivain ! Lisez comme M. Binaut, afin de juger comme M. Binaut ! Écartez, à son exemple, comme préjugés d'éducation, ressentiment politique, passion, saillie, hésitation, les faits les plus décisifs et les arguments les plus péremptoires contre ces merveilleuses *leçons* d'un texte qui s'en étonne ! Et M. Binaut est-il donc tellement libre de tout cela : préjugés, passions ou ressentiments[1], qu'il ne craigne pas qu'on les retourne sur lui comme autant de raisons d'exclure aussi sa critique. Mais

1. On peut, par exemple, le tenir pour libre de *saillie*.

naïveté puérile ou absurdité, tout est pardonnable quand M. Binaut parle *ex seipso*. Ce qui demeure sans excuse, c'est qu'il impose encore ici à M. de Maistre cette monstrueuse niaiserie d'accepter toute nouveauté *pourvu que rien ne se fasse hérétiquement et que l'autorité soit sauve*; en d'autres termes, que par la voie de l'autorité et en évitant l'hérésie, on détruise l'autorité par l'établissement de l'hérésie suprême, soit quelque chose sortant de l'Évangile et qui n'est plus lui.

Le critique cependant croit ici devoir quelques explications sur la peinture qu'il a faite du comte de Maistre enhardi par l'approche de la mort à renoncer de plus en plus la foi de l'Église, et ouvrant enfin *toutes les écluses à sa pensée*. Voyons donc les effets de cette terrible inondation.

« Qu'est-ce donc enfin, pourra-t-on se demander, que « cette révélation de la révélation » qu'il montre aux horizons prochains? Sera-ce une nouvelle apparition visible de la divinité? Sera-ce plutôt un élargissement doctrinal qui, préparé par les travaux du génie et autorisé par ce « *sens chrétien progressif*[1] » dont parle Moelher, « unira par leurs affinités naturelles la science et la religion, » et mettra plus à l'aise l'esprit moderne qui « s'agite contre les barreaux de sa cage? » Peu nous importe *les con-*

1. Ce sens chrétien *progressif* n'a rien qui contredise l'existence de l'autorité; il ne vit que par elle. On ne *progresse* que par l'*infaillibilité*.

jectures qu'il a pu faire à ce sujet [1]. Toujours est-il qu'il s'agit, on l'a vu, de ce qu'il appelle « une sage exégèse » des Écritures, et ce qu'il entend par là, à en juger par le reste, n'est pas peu de chose. Sous le récit littéral, il est temps, selon lui, de chercher une vérité plus pure et un sens plus spirituel. Le paradis terrestre, Babel, la descente aux enfers, tout l'anthropomorphisme physique, *tout le mythisme de l'Ancien et du Nouveau Testament* sont à détruire par une plus libre interprétation, de la même manière *que saint Paul a détruit le mosaïsme* ; de la même manière qu'Origène, avec sa méthode allégorique, était en train déjà, au IIIe siècle, de *transformer prématurément le christianisme.* Il faut en même temps « nettoyer » le polythéisme, montrer que « les traditions antiques sont toutes vraies, » *établir la concordance de toutes les religions et trouver ainsi la religion universelle, le vrai catholicisme.* Ce sera la troisième manifestation de l'ordre divin, la seule qui puisse « fonder la grande unité. » *Car le christianisme n'avance plus,* l'Hébreu prenait la figure pour la réalité, il en avait le droit : *chaque forme de la vérité est légitime en son temps; de même que le voile s'est déchiré pour lui*, il se déchirera pour nous. La loi ne sera pas abolie, mais accomplie, et le pas franchi du Juif au chré-

1. Peu nous importe, etc., est bientôt dit : il vous importerait beaucoup, au contraire, d'examiner sérieusement ces conjectures.

tien n'aura pas été plus grand que ne sera celui *du vieux chrétien au nouveau catholique.* Voilà *l'unique sens* du onzième Entretien. Et si maintenant il faut résumer toute la signification des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, nous pouvons bien dire que les théories « plausibles » et les explications « rationnelles » essayées dans ce livre, ne sont autre chose qu'une ingénieuse et quelquefois puissante tentative de Joseph de Maistre pour préparer cette sage exégèse. »

Quelle déraison qu'une telle critique! quel délire! Il faut tordre le texte des *Soirées* pour en tirer ces étonnantes absurdités! Fidèle à son odieux système d'imputation sans preuve, M. Binaut persiste à faire M. de Maistre responsable de toutes les vues du sénateur, qu'il surcharge encore de ses propres témérités. Cela est d'une intolérable licence. Qu'il reprenne au plus vite ce qui lui appartient ici, à lui-même, d'erreurs, d'hérésies et d'ignorances. Car le sénateur est profondément chrétien, et ce qu'on lui fait dire de l'anthropomorphisme, du mythisme des deux Testaments, cette négation qu'on lui prête de la parole de Dieu, de la personne et de la divinité du Christ, il le repousse avec horreur! — Le sénateur est homme de sens, et il rejette avec mépris la fable *de la destruction du mosaïsme par saint Paul.* Est-ce en effet à la mort de Paul que le voile du temple se déchire en deux? Est-ce à la résurrection de Paul que les corps des saints, sortis de leurs

tombeaux, apparaissent dans la ville sainte ? Est-ce au nom de Paul qu'on prêche le baptême, la rémission des péchés, l'adoration en esprit et en vérité ? Est-ce Paul qui est Dieu, fils de Dieu, le Verbe fait chair et non Jésus ?.. Jésus crucifié, l'unique science de Paul ! — Le sénateur est savant, il sait l'anathème porté contre les opinions origénistes sur la préexistence des âmes et la réintégration finale ; mais il sait aussi qu'Origène est une des antiques lumières de l'Église, et que, pour lui attribuer ces essais de transformation du christianisme en allégorie, il faut ignorer ses combats contre la gnose en faveur de la vivante humanité de Jésus, et sa puissante réfutation du misérable sophiste, qui alors s'appelait Celse, qui depuis ne cesse de reparaître sous des noms divers ; car ce sophiste ne meurt jamais. — Le sénateur ne considère pas la recherche des vérités enfouies sous les ombres du polythéisme comme une œuvre de l'avenir (car pour lui, Clément d'Alexandrie, Tertullien, saint Augustin, Théodoret sont mieux que des noms) ; il ne cherche pas, dans cette étude, la concordance éclectique de toutes les religions, *la religion universelle*, *le vrai catholicisme ;* mais il voit, dans le christianisme, le retour divinement accompli de toutes ces vérités à leur centre, leur pleine restitution dans la lumière et l'unité. — Le sénateur peut bien dire : « Il n'y a plus de religion sur la terre ; » car ce mot a du sens, mais il ne dira pas, que je sache : « Le

christianisme n'avance plus, » ce qui est contradictoire : car la vérité absolue et immuable ne saurait avancer; c'est nous qui n'avançons plus vers elle; et dites-moi, de grâce, est-ce la faute de la vérité ou la nôtre ? — Le sénateur est quelquefois hardi, jamais banal, jamais il ne déraisonne. Il répudie cet axiome insupportablement niais : « chaque forme de la vérité est légitime en son temps. » Il répudie cet autre non-sens : « de même que le voile s'est déchiré pour eux, il se déchirera pour nous ; » car il est clair que s'il faut que le voile se déchire encore, c'est comme s'il était intact. Pour que ce déchirement ait un sens, il faut qu'il n'ait lieu qu'une fois, et qu'alors toute lumière se fasse, dont le monde est capable ; et qui ne voit cela est hors du bon sens. — Le sénateur est logicien, et il se gardera de dire : « La loi ne sera pas abolie mais accomplie ; » s'il est vrai qu'il vienne de prophétiser *quelque chose qui sortira de l'Évangile et qui ne sera plus l'Évangile.* — Ce n'est donc pas au sénateur, moins encore à M. de Maistre, c'est au critique seul que tant de paradoxes et de sophismes antichrétiens doivent revenir ; « voilà, nous dit-il, avec assurance, *l'unique sens* du onzième Entretien. » — Quand on lit ainsi, c'est qu'on ne sait plus lire, ou qu'on est décidé à ne plus lire que soi-même dans autrui.

Car tout répugne à cette leçon : la conscience, l'esprit, la lettre. Ce que le sénateur entend par la *grande unité* vers laquelle seront ramenés les dissi-

dents, c'est l'unité chrétienne, et ce que le comte de Maistre entend, ce qu'il a toujours entendu par cette unité, c'est l'unité catholique dans la communion de l'Église romaine : ses écrits et sa correspondance en font foi. Quatre ans avant sa mort, il écrivait de Saint-Pétersbourg au général de la compagnie de Jésus, à Polotsck : « Par quelle étonnante merveille arrive-t-il aujourd'hui qu'une foule de personnes également distinguées par l'esprit et par la moralité aient fait tout à coup ce mouvement de *conversion* vers la *grande unité ?*... Tous les esprits religieux, à quelque société chrétienne qu'ils appartiennent, sentent dans ce moment *le besoin de l'unité sans laquelle toute religion s'en va en fumée.* C'est déjà un grand pas; mais *que cette unité ne puisse s'opérer que par nous, c'est une vérité* qui, *tout incontestable qu'elle est*, ne peut cependant pas être admise sans une longue et terrible résistance [1]. » Dans une lettre, de la même année, où il parle du profond mépris des Russes *illuminés* pour leur clergé et de l'attrait qu'ils éprouvent pour les mystiques catholiques, il rapporte ce mot très-frappant d'un grand ennemi de l'Église : « Ce qui me fâche, c'est que tout cet illuminisme finira par le catholicisme [2]. » Si l'on veut bien rapprocher ces lignes, datées de 1816, du célèbre passage des *Considérations sur la France* dictées en 1796, il sera aisé de se convaincre

1. *Lettres et opuscules*. in-8°, t. I, p. 402.
2. *Lettres et opuscules. Lettre au comte de* ***, p. 341.

que le comte de Maistre n'a jamais varié sur le sens de la grande unité. — Le sénateur n'est pas aussi net sur ce point. Et quoi de moins surprenant? Né dans le schisme, bercé d'illuminisme et de théosophie, détourné de toute idée d'autorité spirituelle par le dégoût d'un clergé qui ne lui représente que des popes ignares et des valets mitrés [1], il rêve en liberté, il rêve *une révélation de la révélation*, et une Mission nouvelle, il s'abandonne aux tromperies de l'exégèse et de la curiosité.

Ici l'on engage obstinément la responsabilité de Joseph de Maistre, mais sans raison valable. Fallait-il donc, qu'en prévision de ce soupçon gratuit d'une entente avec son ami, il redigeât dans le sens d'une étroite orthodoxie ces libres expansions de l'esprit *étranger?* — On allègue à l'appui de cette secrète connivence la brièveté de sa réponse et le vague de ses conseils prudents. Oser en tous sens est tellement de mode que la prudence a l'air mesquin et *collet-monté*. Et pourtant, la prudence, c'est la force tranquille de la raison. Et les paroles du comte, dans leur gravité simple, sont plus que suffisantes pour réprimer les brillantes hardiesses du sénateur. Elles mettent à néant ses aventureuses illusions,

1. Il faut se rappeler ce cri de l'archevêque de Mobilew (ancien soudart, ancien protestant converti) ! ce cri d'archevêque en voyant passer l'empereur : « Voilà mon pape à moi ! » Voilà aussi un prélat selon le cœur des Nicolas, des Alexandre, de tous les césars ou czars possibles ! Et la parole de Dieu confiée à de pareilles brutes !

son engouement martiniste, sa confiance un peu puérile dans les explorations de la critique et de la science. A cette ambition de savoir que l'interlocuteur russe témoigne en disant : « Sans doute que rien ne nous manque pour le salut, mais du côté des connaissances divines il nous manque beaucoup : » le comte oppose l'argument le plus court et le plus solide, la stérilité à peu près certaine de ces grandes tentatives, ou la misérable disproportion du résultat à l'effort. L'infini demeure l'infini; tant de regards amènent l'éblouissement et non la lumière. De ces fières spéculations, de ces textes scrutés, contredits, remués sans cesse, il ne sortira que de plus doctes malaises et un orgueil plus souffrant. Nous ne pouvons guère prétendre ici-bas d'autre mérite que celui de la foi. Car si l'on excepte les rares communications de Dieu à des âmes de prédilection, VOIR n'est pas de ce monde. A l'heure où il nous sera donné de poser le pied sur l'autre rive, et seulement à cette heure, la pleine lumière se lèvera pour nous. Ce n'est, en attendant, que dans la barque de Pierre que nous pouvons traverser en paix le redoutable détroit qui nous sépare de la terre des vivants.

M. de Maistre a laissé sans réponse quelques points à relever dans le discours du sénateur : l'idée d'une révélation de la révélation, celle d'une Mission nouvelle, etc. Faut-il conclure de ce silence qu'il s'efface à dessein pour laisser le champ de

bataille à des erreurs qu'il partage en secret? Faut-il dire avec le critique que l'hypothèse contraire (celle de la réalité personnelle du sénateur) étant la vraie, *c'est là une singulière façon de finir l'ouvrage?..* — Mais à quoi pense-t-on? Est-ce que l'ouvrage est fini? N'est-il pas de la plus sensible évidence que cet entretien est imparfait? que la dernière réplique demeure suspendue, que la parole lui manque? Le critique n'a-t-il pas remarqué ces points funèbres qui sont comme les derniers soupirs de l'illustre écrivain?...

Il est donc indubitable que le monument est interrompu, à moins d'imaginer que le comte n'ait simulé cette interruption fatale, se faisant un jeu d'écrire lui-même ce *cætera desiderantur*, que la mort est venue prendre au sérieux! Mais le critique s'est refusé d'avance ce précieux subterfuge. Il a reconnu déjà que *ces pages sont inachevées*[1]; ce qui ne l'empêche pas de conclure comme si l'auteur y eût mis la dernière main.

Je m'arrête enfin. Le lecteur jugera, par tout ce qui précède, à quelles manœuvres intellectuelles il faut descendre, pour contester au comte de Maistre la loyauté de son caractère, la sûreté de son intelligence et la sincérité de sa foi.

1. « C'est l'abrégé fidèle des dernières pages qu'il ait écrites et qu'il n'a pas même achevées. »

TROISIÈME PARTIE

JOSEPH DE MAISTRE PENSEUR CATHOLIQUE

I

Le comte de Maistre n'est donc pas un *prophète du passé;* il se rirait de ces esprits nains ou infirmes qui lui jettent encore ce trait, jadis ingénieux, aujourd'hui sans malice. Il n'est pas un *visionnaire de l'avenir;* — et la hideuse postérité, qui ose se rattacher à lui comme à un glorieux aïeul, pour mettre d'abominables idées sous le patronage de son génie, il l'écraserait de colère et de mépris. Et toutefois, il ne pourrait faire mieux contre l'erreur que l'erreur elle-même; car elle se divise à son sujet et se contredit misérablement. Le préjugé des philosophastres est ruiné par la folie des sectaires, qu'il détruit. Ces deux opinions, également fausses et

diversement absurdes, tombent par leur mutuelle opposition, et rendent à la vérité toute son évidence. M. de Maistre est une intelligence étendue aux vastes espaces. La profondeur même de ses attaches au passé lui procure un dégagement plus hardi vers l'avenir. Enraciné dans la tradition, il y puise l'imperturbable assurance qui laisse au regard toute sa lucidité, cette force de *voir*, qui est presque au même degré celle de *prévoir* et de prédire.

Chrétien catholique, de raison autant que de foi, pour ainsi dire; désintéressé de tout, et surtout de lui-même, la vraie grandeur de sa doctrine, c'est qu'elle n'est pas sa doctrine. Il ne la donne pas pour une création de sa pensée; elle n'est et ne veut être qu'une démonstration par l'histoire et l'expérience de la vérité du christianisme. Quelques-uns appellent le grand écrivain un Platon chrétien, c'est-à-dire un philosophe. Il se demanderait peut-être par où il a pu encourir un tel honneur. Qui jamais songea moins que lui à mettre enseigne de philosophie? Il laisse ce nom et ce jeu à ces abstracteurs de *raison pure* qui bâtissent au gré des passions dans le vide transcendental. Il ne s'est pas arrêté un quart d'heure à la futile gloire de marquer de son chiffre quelque nouvel édifice métaphysique, œuvre d'orgueil où l'homme s'imagine tout créer, jusqu'à la vérité qu'il mêle à l'erreur, son unique propriété.

Cette manie de philosopher à la lueur trompeuse

de la raison séparée ou indépendante a reparu dans le monde avec la Réforme. La résurrection de la philosophie n'a été qu'une renaissance académique ou néo-platonicienne, et Joseph de Maistre était trop sérieusement croyant pour reprendre jamais ce *pallium* des sages ou plutôt des sophistes, friperie de mensonge et de superbe.

Vraiment, il faut s'être fait un cœur bien avide de mécomptes pour tenter encore une solution purement rationnelle des grands problèmes. Les anciens eux-mêmes, — et ils eussent été moins inexcusables que nous, — ne connaissaient pas cette hautaine recherche de la vérité, qui, par dédain, se place hors de toute doctrine primitive. La philosophie n'a dû faire figure dans l'antiquité qu'en tant qu'elle suppléait la véritable tradition, altérée ou perdue. Les Juifs l'avaient conservée ; ils n'ont pas eu de philosophie. Quel besoin en avaient-ils? Les prophètes étaient leurs savants et leurs sages. L'on peut se passer d'Aristote et de Platon, quand on a Moïse, David, Isaïe. Et nous possesseurs de la Lumière qu'annonçaient ces grands oracles, est-ce donc en vain qu'il nous a été donné de connaître le divin objet de l'attente des premiers justes? Tant de siècles qui n'ont vécu que de sa loi, sa parole et sa vie, nous apprennent-ils à tenir aujourd'hui pour non avenu Dieu et son Verbe? Faut-il souffrir que, parmi nous, pendant vingt ou trente ans, des hommes professent publiquement un infatigable *peut-*

être sur Dieu, sur l'homme et le monde; cherchent sans cesse, tournent sans cesse, et ferment sur eux-mêmes le cercle de la vie, sans savoir bien certainement si Dieu est, si l'homme a une âme, si l'univers est ou n'est pas infini, s'il est ou s'il n'est pas de toute éternité, si le mal existe ou non, et s'il est une limite de l'être ou une antinomie purement logique, etc. Les voilà, science et jours épuisés, ces chercheurs, exactement au même point où ils étaient, quand, sur les bancs de l'école, un maître insensé leur apprit qu'il s'en va de la dignité de la raison humaine de *douter rationnellement*, au lieu de *savoir religieusement*. Quelques-uns, il est vrai, sceptiques décents, enrayent la logique pour retenir quelque certitude. « Existence de Dieu, dit l'un d'eux [1], immortalité de l'âme, loi du *devoir*, toute la destinée de l'homme, toute la *religion naturelle* tient en deux mots; » et il ne voit pas que, malgré l'évidence de ces « deux mots, » un cycle fatal de trois mille ans d'erreur et d'idolâtrie n'a pu être fermé que par le Christ, et qu'aujourd'hui même, sous le ciel que sa parole a purifié, les philosophes indépendants ramènent toutes les ténèbres païennes. Qu'entendent-ils pour la plupart par « l'existence de Dieu, » sinon l'unité de la substance? par « l'immortalité de l'âme, » sinon la perpétuité terrestre de l'humanité? par « le devoir, » sinon le bon plaisir de chacun,

1. L'auteur du *Devoir* et de la *Religion naturelle*.

atome de cet univers, ou de ce Dieu qui se révèle à lui-même par toutes les fantaisies de l'atome humain et de l'homme-humanité?

Et ces sages éclectiques, qui se font un devoir de mettre une certaine modération dans l'excès même, ne prennent pas garde que leurs opinions sur la liberté divine, sur la création, sur le mal et le jugement, leur négation obstinée de tout l'ordre de la charité, du sacrifice et de la prière, renferment virtuellement les dernières erreurs qu'ils repoussent encore : le panthéisme, l'athéisme, terme logique, terme pénal de toute prévarication intellectuelle.

Car voici toute la question, et de quelle étrange manière elle se pose :

Est-ce Dieu qui a fait l'homme?

Est-ce l'homme qui a fait Dieu?

Dieu est-il ou n'est-il pas?

L'erreur conséquente ne recule pas devant l'extrême impie, qui est l'extrême absurde. — Dieu n'est que par l'homme.

C'est par l'homme que Dieu se connaît, c'est par l'homme qu'il prend possession de soi. L'infini n'est que l'éternel devenir.

L'erreur bâtarde, qui n'accepte rien de complet, ni dans le vrai ni dans l'absurde, s'établit entre l'un et l'autre et dit : Dieu est créateur; mais la création pourrait bien être éternelle.

Dieu a fait l'homme; mais l'homme fait la dé-

couverte de Dieu et ne trouve qu'en soi-même sa lumière et sa règle.

Dieu est l'infini en sagesse et en puissance; mais l'homme, en vertu de sa liberté, ne relève que de sa sagesse et de sa volonté propre...

Pauvre raison dévoyée, pauvre chandelle tremblante au moindre vent, et qui prétend suppléer le soleil!

Ils nomment Dieu, ils nomment sa Providence; et dans le faux jour de leur cœur, ils murmurent : Dieu est, mais il ne règne pas. — Peut-être, à la rigueur, ils abandonnent les choses à son empire, ou plutôt ils lui accordent la *chiquenaude* pour les mettre en branle, à la condition qu'il n'y touche plus; mais, en vertu des droits de l'homme, c'est surtout l'âme de l'homme qu'ils lui ferment. La liberté humaine ne souffre aucun commerce avec la puissance et l'amour infini!...

Entre le troupeau du genre humain et cette élite de philosophes, qu'y a-t-il donc de commun? L'homme, sans doute, passe pour être l'objet de la science philosophique; mais, de fait, il n'en est que le prétexte. Il se tromperait fort, s'il croyait qu'en s'amusant à le représenter, la philosophie le prend sérieusement pour modèle. Loin de là : il y a autant d'*hommes* qu'il y a de fantaisies dans la tête des savants. On a l'*homme* de Descartes, l'*homme* de Spinoza, l'*homme* de Leibnitz, et chacun de ces *hommes*, fruit sec et creux d'un rêveur géomètre,

n'a plus rien de commun avec l'œuvre vivante du Créateur. Que voulez-vous? Le Créateur lui-même en passe bien par là ; car l'on a aussi le *Dieu* de Descartes, celui de Leibnitz, et cette infimité monstrueuse que Spinoza ose appeler Dieu! Ces longues séries de propositions et de raisonnements équivoques, ces constructions géométriques de Dieu, de l'homme et du monde, ne sont que des manières également fausses de considérer la vérité en dehors de l'esprit de vie et du sentiment de la vie. Grands systèmes! grands avortements! Et toutefois l'esprit humain, depuis trois siècles, met une pitoyable constance à se démener, à se briser sans relâche contre ses désespérantes limites. Sa déraison éclate dans ses plus mémorables efforts ; il s'admire dans des prodiges d'impuissance et il salue comme des actes d'affranchissement les transports de son délire. Voyez les plus grands d'entre ces docteurs, ceux qui n'ont pas fait levée de boucliers contre Dieu. Tout Descartes n'est à peu près que doute et faussetés. Du naufrage de ses théories une phrase surnage, dont on fait une méthode, c'est-à-dire un mot de ralliement pour les esprits rebelles et malades. Leibnitz croit tenir le nœud de l'univers dans son système des monades et de l'harmonie préétablie. Sa tête fabrique un monde qui n'entre dans aucune autre tête; l'entente de sa pensée n'est qu'avec elle-même. Puissant génie, — puissance trompeuse! — Et maintenant l'oreille nous tinte des orgies méta-

physiques de Fichte, de Schelling, de Hegel. C'est une trombe d'orgueil qui a passé sur l'âme humaine et l'a dévastée! Le genre humain, il est vrai. semble cheminer dans son ornière, tandis que la philosophie s'agite et court aux abîmes. Mais le malheur est que cette folle, aux obscurs discours, ne manque pas d'interprètes. Çà et là se rencontre quelque intelligence maligne et pervertie, qui, par la littérature, la poésie ou la scène, fait descendre dans la pratique de la vie et des passions, ces conceptions ténébreuses où la licence trouve partout des principes à son usage. Tel livre qui n'a pas vingt lecteurs en Europe est de la sorte au fond de tous les éléments subversifs de l'Europe.

La philosophie, selon la remarque de M. de Bonald, signifiait chez les anciens *l'amour de la sagesse;* elle ne signifie plus chez les modernes que la *recherche de la vérité.* — Eh bien ! la philosophie est encore descendue plus bas; elle n'est aujourd'hui que la réhabilitation systématique des erreurs et l'apologie cynique des passions. C'était déjà un grand mal, sous la loi chrétienne, de rechercher la vérité à la manière des païens qui ignorent Jésus-Christ. Ce mal était le principe même du pire. Tout essai de ce genre tenté dans l'oubli des enseignements révélés, n'est que divertissement. Sans Dieu, l'homme ne connaît pas Dieu ; sans Dieu, l'homme ne se connaît pas lui-même. « Prenez garde, dit l'Apôtre, qu'il ne s'élève en quelqu'un de vous, un

sentiment mauvais d'incrédulité qui le pousse à se retirer du Dieu vivant [1]. » Le Christ fait homme, nous délivre de la nécessité de philosopher pour savoir quelque chose de Dieu et de l'homme. Il nous offre en lui la vérité vivante, afin qu'on ne cherche plus ailleurs qu'en lui et qu'on ne cherche plus que par lui. Le Christ a revêtu l'homme, pour que l'homme se retire et de sa raison propre et de son propre amour et de sa volonté propre : mais, « l'homme animal [2] » se serre d'un orgueil plus étroit dans les haillons de sa misère et de son esclavage. Il préfère les mensonges qu'il crée aux lumières que le Christ lui donne. Et le dernier terme de cette fière indépendance, le dernier mot ou le dernier vœu de la raison affranchie, le voici : la science, la morale, la loi, l'état, sans Dieu. — C'est le néopaganisme, l'avénement de la Révolution et de l'esprit révolutionnaire; c'est l'heure douloureusement longue des catastrophes et des ténèbres.

Du nouvel essor philosophique qui date du *libre examen*, et des témérités cartésiennes de son temps, Bossuet voyait déjà naître plus d'une hérésie, et « un grand combat se préparer contre l'Église [3]. » Leibnitz lui-même « craignait un retour de bar-

1. Videte fratres, ne forte sit in aliquo vestrum cor malum incredulitatis discedendi a Deo vivo. — *Hebr.*, III, 12.
2. Animalis homo.
3. *Lettre à un disciple de Malebranche*, 21 mai 1687.

barie par bien des raisons [1]. » Entre toutes ces raisons, osait-il s'avouer la véritable : l'unité chrétienne dissoute par le mépris de l'autorité ? Et Bossuet laissait-il en dehors des causes de ce grand désordre qu'il prévoyait, les tristes actes de l'assemblée de 1682 ? Ces deux hommes dont le clairvoyant génie lisait si bien dans l'avenir, n'avaient pourtant ni l'un ni l'autre refusé leur concours aux préjugés et aux passions qui le préparaient. Le philosophe sacrifie la vérité qu'il *voit*, à l'intérêt politique d'une maison souveraine, et sa maligne habileté fait échouer l'œuvre de la réunion des protestants d'Allemagne au catholicisme. L'évêque de Meaux ne dédaigne pas d'entreprendre la *défense* d'un troupeau de prélats rebelles au souverain pasteur des âmes ; complice de cette lâche émeute, il se fait l'avocat d'une Église arrivée aux bords du schisme, et justifiant, hélas ! les prophétiques paroles d'un célèbre religieux, qui déjà plus d'un siècle auparavant, disait, au concile de Trente, qu'à voir le clergé français s'obstiner à de fausses maximes, « il était à craindre que le ciel ne voulût le punir par des malheurs terribles de l'espèce de dissension qu'il fomentait depuis le concile de Bâle [2]. »

Le temps vint de « ces malheurs terribles; » ou plutôt

1. « Quoique je craigne un retour de barbarie par bien des raison, je ne laisse pas d'espérer le contraire. » Car pour qu'il eût lieu « IL FAUDROIT, ajoute-t-il, QUE NOTRE RELIGION S'ÉCLIPSAT DANS L'EUROPE. » Leibnitz, in-4°, 1840, p. 166.

2. Lainez.

ce temps est venu, et il est loin d'être accompli. D'épouvantables expiations, un déluge de sang, les supplices même des justes n'ont pas encore apaisé la justice ; car les âmes sont sans amendement, et les esprits, sans intelligence. Les jours de sérénité que compte notre âge ne sont que de rares éclaircies sous l'éternelle menace de l'horizon. Il tonne près de nous, et au-dessus de nos têtes, le ciel est aussi sombre que jamais. Nous vivons dans la longue tourmente qui depuis 1789, où tout l'éphémère du passé a péri, ne cesse de battre avec furie ce qui doit en survivre sous peine de mort sociale. Tant de révolutions, loin d'avoir épuisé la Révolution, ravivent au contraire sa sinistre fécondité. Elle a toute la force de l'esprit qui l'inspire, et ne saurait être maîtrisée que par les seuls liens qui peuvent enchaîner cet esprit. Mais ces liens sont aujourd'hui détachés ou rompus ; l'esprit du mal est libre, et lui aussi « souffle où il veut. »

Enveloppé dans les premières catastrophes de cette ère fatale, et atteint par l'explosion, le comte de Maistre sut garder la puissante liberté de sa pensée, pour considérer ces nouveaux spectacles. Il vit en action, et au bout de leurs conséquences, ces grandes utopies qui, faisant question de tout, remettent tout en question. Il vit les erreurs, les folles rêveries, les opinions néfastes, ivres de fureur et d'impiété, se briser entre elles comme les hommes, et les babels philosophiques s'abîmer dans le tour-

billon où se perdaient les institutions et les constitutions. Devant tant de ruines, ruines de choses, ruines d'idées, il n'eut pas le vertige mystique de ce théosophe orgueilleux [1], qui se faisait une logique avec des chimères et un manteau de Voyant avec des lambeaux d'hérésie. La fermeté de son regard ne fléchit pas. Esprit hardi, mais pratique et sûr, ces œuvres de la division, sorties comme la foudre des flancs du nuage qui monte « du puits de l'abîme [2], » lui furent une vaste expérience par où il dut être à jamais confirmé dans la lumière et l'unité. Il mesura l'immensité du mal, « l'immense base de la révolution, qui n'a d'autres bornes que le monde ; » car elle n'est que la haine et la négation de celui qui porte le monde. A la force de ses coups, et à leur malice singulière, il reconnut l'ennemi, l'éternel ennemi de l'homme ; et il le nomma. Vainement, d'hypocrites sectaires se récrient, et des catholiques mêmes, — monomanes d'indulgence qui rendent grâces au mal du bien que Dieu sait en tirer, — réclament aussi contre l'anathème imprimé au front de la révolution. Étrange aveuglement ! Rome elle-même l'a déclaré [3], la révolution est satanique,

1. Saint-Martin, *le philosophe inconnu*, a écrit une *lettre à un ami sur la Révolution française*.

2. « Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abîme la fumée qui obscurcit le soleil, selon l'expression de l'Apocalypse, c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie. » Bossuet, *Or. fun. de la reine d'Angleterre*.

3. S. S. Pie IX, *Encyclique*, 8 décembre 1849.

et c'est là son vrai nom. Elle en veut au Christ Dieu, au Christ roi; prête à frapper ses derniers coups, elle ne dissipe ni ses efforts ni sa haine. Le temps même lui est un instrument qu'elle ménage. Elle se hâte, et elle sait attendre. Le concert surhumain et la persévérance de ses attaques sur le centre vivant de l'Église, dénoncent visiblement le bras qui la pousse.

M. de Maistre vit avec génie que le point le plus assailli était celui qui gardait le secret de la défense, et aussi le secret de la victoire. Les *Considérations sur la France* l'amènent donc au *Pape*. D'un même regard il atteint celui qui soulève l'ouragan de l'impiété, et il montre aussitôt, sous les traits de Pierre, celui qui seul peut commander à cette turbulence et l'apaiser. L'idée de son œuvre, le but qu'il poursuit partout et qu'il assigne à la science comme à la politique, c'est la restauration de toutes choses dans l'Unité par la souveraine et infaillible Autorité : *omnia instaurare in Christo*. Parole de lumière et de salut que les esprits obscurcis et aliénés ont reçue comme une parole de scandale. L'ordre, la paix, la vie, tout cela leur a paru suspect de *théocratie*. Égarés de l'unité, ils n'ont plus le sens de la vérité; égarés de l'autorité, ils n'ont plus le sens de la liberté, devenus incapables de l'une et de l'autre.

Et le divorce s'est perpétué entre ces deux choses étroitement unies de Dieu, et dont la bonne intelligence constitue l'harmonie de ce monde.

II

La souveraineté, comme la société, est d'institution divine. Les hommes n'ont pas plus décrété le pouvoir qu'ils n'ont décrété la société. Nécessaire au maintien de l'ordre social le pouvoir a sa raison d'être dans cette nécessité.

L'homme juste et droit n'aurait pas eu besoin d'être gouverné, ou plutôt il eût vécu sous le plus doux et le plus libre des gouvernements : la présence même de Dieu.

Que si l'on admet qu'en vertu de l'institution primitive [1], les hommes également libres du péché

1. Secundum ordinem conditionis naturæ omnes in Adam a Deo conditi sunt æqualiter liberi ab omni malo, ab omni servitutis incommodo. Mansissent quoque sub illo statu omnes homines, pares secundum paritatem libertatis a culpa et miseria, sed non pares secundum paritatem in talentis naturæ, in perfectione justitiæ, scientiæ et prudentiæ. Siquidem alii magis, alii minus exstitissent sapientes et prudentes, fuisset quoque dominium quoddam unius super alios, non pro suo ipsius commodo dominantis in illos tanquam in servos, neque ut providentis vel consulentis illorum miseriis et imbecillitati, sed ut conducentis et dirigentis illos ad ampliorem sapientiam, disciplinam et providentiam, atque utentis voluntariis obsequiis illorum obedientium, non solum absque omnis laboris molestia sed cum gaudio cordisque lætitia, quemadmodum et justi præsides nunc imperant non

et de la misère, mais inégalement doués de lumière et de vertus, eussent formé entre eux une société de frères, où « les premiers » n'auraient été à l'égard des « derniers » que d'aimables initiateurs au progrès spirituel, cette hypothèse montrerait l'embrassement naturel de l'autorité et de la dépendance, au sein d'une charité commune et dans l'intégrité de la liberté morale. Mais le péché survenu, Dieu se retirant, Adam livré aux suites de son crime, le schisme intérieur à chaque homme devient bientôt schisme social. La déchéance de la liberté morale suscite tout à la fois l'esprit de tyrannie et l'esprit de révolte.

L'un et l'autre conspirent également contre la liberté civile. La tyrannie pousse à la révolte, mais la révolte ramène la tyrannie. C'est dans l'orgie même de leur indépendance, que les peuples se

cupiditate dominandi sed officio consulendi et hoc naturalis ordo præscribit. Sic quoque Deus hominum genus condidit, ut essent alii in scientiis et virtutibus superiores aliis; sed a coacta seu vili subjectione omnes fuissent æqualiter liberi, in qua libertate mansissent, si mandatum Dei non prætermisissent. Si nullum fuisset peccatum, nullum fuisset bellum, nulla vis, nulla involuntaria subjectio, neque ulla necessitas, propter quam alter alterius ministeriis indiguisset, neque fuisset opus ullius servitutis, aut metus aut pœnæ remediis, quæ tamen nunc sunt necessaria ad præstandum timorem utilem peccantibus. Et hinc jam sumitur ratio propter quam expedit esse leges servorum, pœnarum et superiorum potestatum quibus coerceatur superborum et insolentium hominum audacia.

Joann. Driedonis a Turnhout, *De Christiana libertate*, lib. I. Lovan. 1540. 4°.

sentent ressaisis d'une plus forte étreinte par le pouvoir auquel ils rêvent d'échapper. Ce pouvoir sort, tel qu'il doit être, de la situation que les peuples se créent : la société porte toujours dans ses flancs celui qu'elle mérite.

Le forum antique retentissait de paroles de liberté, et la cité était peuplée d'esclaves. La loi consacrait la domination de l'homme sur l'homme, les philosophes la justifiaient par l'hypothèse de l'inégalité originelle; rien n'était plus inconnu aux anciens que le dogme de la fraternité humaine. Mais ces hommes qui mettaient l'étranger, l'ennemi, l'esclave hors de l'humanité, tombaient à leur tour sous le joug des factions et des dictatures. Car, manifestement, là où le *moi s'affranchit*, il se donne à autant de maîtres qu'il a de passions. Libre de tout frein, mais aussi déchu de l'empire sur soi-même, il faut ou qu'il se brise par ses propres excès, ou qu'il soit ramené par la force à l'ordre indéclinable.

Tous les gouvernements de l'antiquité furent despotiques ou anarchiques. La violence, sous cette double forme, alla toujours croissant dans le monde, jusques au jour où le peuple conquérant, épuisé de vices et de guerres civiles, tomba, et le monde avec lui, aux pieds d'un homme dont le nom est devenu le nom même de la tyrannie : empereur, pontife suprême, maître absolu de la personne humaine, et qui prétend aussi s'emparer de l'âme; — vrai vi-

caire de Satan sur la terre! — Elle méritait bien un pareil maître, cette âme tellement avilie qu'elle ne put alors reconnaître celui qui venait la sauver. Car, au temps où le dominateur de Rome et du monde romain — orgueil et débauche! — se couronne de laurier d'or, un autre roi, le prince de la paix et du siècle futur, ceint son front de la couronne d'épines. O admirable antithèse, c'est dans la souffrance et l'opprobre, sous les verges, sous l'insolent interrogatoire d'un juge brutal et lâche, que cette nouvelle royauté se déclare! *Tu es rex Judaeorum? — Tu dicis*[1]. Et le même récit qui nous expose les humiliations inouïes de cet étrange avénement, l'Évangile, nous raconte aussi l'abjection de l'âme juive, qui est l'éternelle abjection de l'âme humaine, préférant le sceptre de César à la houlette du bon pasteur. Entendons ce cri d'une sauvage servilité : — *Non habemus regem, nisi Cæsarem!* — César, verge des peuples coupables, verge qu'ils maudissent, qu'ils voudraient briser, et qu'ils préfèrent cependant à la loi de la conscience.

Mais le Christ est précisément venu pour rendre à cette loi son empire; il est venu pour arracher la conscience humaine aux mains de César et pour restituer César à lui-même. Tous, en effet, prince et sujets, oppresseurs et opprimés, ont un égal besoin de délivrance. Le véritable oppresseur, le

1. Matth., xxvii, 2; Marc, xv, 2; Luc, xxiii, 3; Joan, xviii, 33.

véritable ennemi du *self-government* est le MOI. César, comme tout autre, et plus que tout autre, puisqu'il est le maître de tous, en porte la chaîne : car il n'opprime que dans la mesure où il est opprimé par ce tyran intérieur, l'esprit de volupté, d'avarice et d'orgueil, dont la domination lui plaît. Qui affranchira le monde de ce tout puissant pour qui l'obstacle a disparu, dès là que sa raison est éteinte et que son intelligence ne vit que de la vie des passions? — La violence, les coups de mains? Non. La violence ne le tue pas : elle le fait au contraire revivre plus fort et plus terrible. Qui donc affranchira les hommes, de cet homme? cet homme, de son effrayant pouvoir? ce pouvoir, de tous les caprices d'une âme esclave? Qui? Celui-là seul qui a fait l'homme, les nations et le pouvoir. Il fera entrer la parole de vie dans la volonté malade. Relevé de sa longue captivité et comme exhumé du plus profond de l'homme, le libre arbitre va renaître : il sera dans les sujets, la force de la soumission; dans les princes, la force de la modération. Des millions de martyrs, en payant de leur sang la liberté de l'âme recouvrée, attestent l'invincible patience du peuple chrétien. Et, trois siècles écoulés, lorsque dans la personne de Constantin, César se convertit, son premier acte est de mettre des bornes à son pouvoir jusque-là sans bornes. Or, pour peu que l'on réfléchisse à l'orgueil de César et à l'orgueil de l'homme, c'est

là aussi un témoignage et un éclatant miracle.

Ainsi reconcilié à Dieu dans le Christ, prémuni par la juste connaissance de soi-même contre l'esprit de domination, par la ferme possession de soi-même, contre l'entraînement à la révolte, l'homme et tout l'homme est pacifié; l'autorité et la liberté se réconcilient dans la conscience humaine. Désormais le pouvoir peut s'élever jusqu'au caractère de la paternité, la libre obéissance, reproduire quelque trait de la piété filiale. La monarchie, chef-d'œuvre de la religion, nous a parfois offert cette merveille d'union entre les sujets soumis au prince et le prince soumis à Dieu : idéal de la perfection sociale, absolument inconnu aux sociétés antiques, dont les nations chrétiennes se sont rarement approchées, et qui n'a son expression accomplie que dans l'ordre spirituel, dans la constitution même de l'Église. Car c'est là en particulier que l'abnégation jusqu'au sacrifice est la première loi du pouvoir. Le titre éminemment distinctif du souverain par excellence, après le titre de PÈRE, n'est-il pas celui de serviteur, et de serviteur de tous?

L'Église est à la fois le modèle d'une société parfaite proposé aux nations qui, à mesure qu'elles s'en éloignent, s'éloignent aussi de la paix. Elle a dans son Chef, l'infaillible arbitre des différends que l'hérésie ou l'ambition élève sans cesse sur le principe de la souveraineté, son origine, sa nature et ses limites, sur les rapports des deux puissances, etc.,

questions promptes à dégénérer en tourmentes politiques. Que si tout autre pouvoir que le seul institué d'ordre divin prétend résoudre ces problèmes compliqués et délicats, ce pouvoir quel qu'il soit tranche toujours dans le sens des passions contre la véritable liberté de l'âme, la liberté religieuse, au grand détriment de toutes les franchises publiques dont elle est le principe et la vie. On n'entreprend jamais sur l'autorité spirituelle sans violer la première condition de l'ordre social. Le protestantisme, ou la théologie envahie par la souveraineté du peuple, a pour premier effet de mettre l'âme des sujets dans la main du prince, et il ne l'en dégage que pour la jeter à toute anarchie. Lorsque l'assemblée de 1682, dans sa factieuse servilité, exalte le roi, brave le Saint-Père, et *déclare* les étranges libertés de l'Église gallicane, ces audaces si lâches contre le droit de Dieu ne font que préparer la voie aux légistes, aux sophistes, aux athées qui, après un siècle de blasphèmes, vont déclarer les droits de l'homme, diviniser la raison, dresser les supplices sur la croix mutilée, et façonner de la sorte au dur despotisme les cœurs abrutis de peur et de démagogie. Tout cela est clair aujourd'hui et devenu même un des lieux communs de la vérité; mais à l'heure où M. de Maistre prit la parole, à cette heure de ténèbres et de sang, il n'appartenait qu'à un génie supérieur, illuminé d'une vive foi, d'affirmer les principes à la face d'un

siècle en délire, et de garder, dans une telle confusion, la vue calme de l'unité. Frappé mais non troublé par la révolution, recueillant ses pensées au bruit des écroulements et debout sur les décombres, il en appela de la scandaleuse sentence des événements à la vitalité invincible de l'institution catholique. Il n'eut pas un seul instant la faiblesse de prendre les succès violents de l'erreur pour des avénements de vérité, ni de croire que toute grandeur insultée ou trahie fût par cela seul destinée à périr. Les choses ont en elles-mêmes les causes de leur durée, qui échappent beaucoup plus qu'on ne pense, aux circonstances extérieures.

Dans la papauté dépouillée, humiliée, captive, M. de Maistre ne cessa de reconnaître le principe divin qui la porte, et de glorifier en elle la suzeraine vénérable de toute autorité, l'éternelle protectrice de toute liberté légitime. Au temps de ses suprêmes abaissements, le Christ a dit : JE SUIS ROI, et : JE SUIS LA VÉRITÉ ; car il faut que la vérité règne, et puisqu'elle a paru sous une forme visible, il faut qu'elle règne d'une royauté visible. La vérité règne dans la souffrance, le roi souffre pour la vérité. Or, ce miracle de sortir des catacombes pour régner, et de régner en passant de nouveau par l'opprobre, les fers et le martyre, ce miracle perpétué n'est que l'histoire des souverains pontifes, depuis le premier apôtre jusqu'aux derniers papes du glorieux nom de Pie. La force retrouvée au plus profond de la fai-

blesse, qui est toute la vie du chrétien intérieur, est aussi dans le temps, toute la vie de l'Église et de la papauté : *Cum infirmor, tunc potens sum*[1].

Étrange royauté du pêcheur, confessée toutefois au début de ce siècle et par le pouvoir et par le génie ! — A Pierre, bafoué et délaissé, le redoutable héritier de la révolution se sent forcé de recourir afin de relever la société presque déracinée. A celui qu'il contredira plus tard et persécutera misérablement, il demande un acte inouï d'autorité ; un acte tel qu'on eût dit que la Providence avait attendu les jours étroits pour dilater la puissance de Pierre et lui en révéler à lui-même toute l'étendue. Où étaient alors les libertés gallicanes et les maximes d'État? Mais l'orgueil césarien est promptement oublieux des nécessités qui l'humilient. A peine sorti de presse, il reprend sa haine avec ses préjugés. Les ignobles despotes de la France avaient laissé tomber aux pieds du nouveau César, entre autres libertés volées par eux, la liberté de la conscience humaine. Et lui aussi voulut s'en emparer. Les nuages revinrent autour de la foi due au saint siége. L'expérience inutile devait laisser au comte de Maistre la gloire de démontrer à jamais que le pape est tout le christianisme, comme le christianisme est toute la civilisation.

La négation de la papauté est un démenti à la

1. II. *Cor.*, XII, 10.

parole éternelle, et bientôt la négation même de celui qui l'a prononcée. Là où la parole créatrice de la souveraineté spirituelle est méconnue, là le Christ décline, il pâlit, il s'éteint. Mais cette mort du Christ n'est que celle des âmes qui meurent à lui. Il meurt dans les églises protestantes, c'est dire qu'elles tombent en dissolution. Il meurt dans les églises photiennes, et toute leur vie s'en va au czar-pontife, perpétuel bourreau de la vérité. Le monde du schisme, où Jésus diminue, le monde de l'hérésie, d'où il se retire, touchent l'un et l'autre à celui d'où Jésus a disparu, le monde de l'athéisme révolutionnaire, et l'heure vient où les trois ne feront qu'un. Le mal est aujourd'hui en travail d'unité. Il recrute dans tous les domaines de l'erreur; il s'assimile toutes les négations; il s'arme de toutes les destructions. Ce droit renversé, qui se dit le droit nouveau, cette cynique audace, qui se dit la morale nouvelle; cet abject nihilisme qu'on appelle la science positive; voilà par quels éléments et sur quelles bases le moderne esprit prétend reconstituer l'Europe. L'œuvre ténébreuse s'accomplit : plus d'un prince, plus d'un homme d'État s'y dévoue. Contre les forces conjurées du philosophisme, de la science impie et de la politique païenne, rien aujourd'hui n'est vraiment debout que le Capitole chré ien; toute la puissance de l'unité catholique n'est plus que dans la prière du prêtre de Rome : mais c'est la prière de celui pour qui le Christ a prié.

Fénelon, par son recours au saint siége, eut la gloire de rappeler aux évêques, dont le cœur était trop à la cour, qu'il y avait à Rome, et non à Versailles, un souverain spirituel. Il leur montra son juge, et leur juge trop oublié, le Pape. Cette gloire de Fénelon au XVIIe siècle est, de nos jours, celle de M. de Maistre. Et lui aussi, par l'influence de son génie, par son chef-d'œuvre, ce puissant argument de nos préjugés et de nos erreurs tiré de nos ruines, a le premier rallié les brebis autour du grand pasteur. Sur cette question, qui n'eût jamais dû être posée, désormais la discussion est close; le temps l'a fermée, plus d'équivoque ni de subtilités possibles. L'Église a fait justice de ces funestes malentendus et par la voix de sa doctrine et par la voix de ses souffrances. Un nuage épais peut voiler aux yeux de l'esprit l'avenir même le plus prochain, mais du moins, pour la conscience, tout est clair : la vérité, le devoir, le péril. Et quiconque aujourd'hui, parmi les catholiques, conteste encore l'autorité de Pierre, quiconque fait à cette autorité la mesure pauvre et avare, quiconque lui marchande la foi et l'obéissance, a sans retour perdu la vue ou misérablement ouvert son âme à l'appât des trente deniers.

III

M. de Maistre avait dans les mauvais jours prédit une ère de réparation, un retour à la foi et à l'ordre légitime. Il écrivait en 1796 ces paroles mémorables :

« Si l'on veut savoir le résultat probable de la révolution française, il suffit d'examiner en quoi toutes les factions se sont réunies : toutes ont voulu l'avilissement, la destruction même du Christianisme universel et de la Monarchie ; d'où il suit que tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'exaltation du Christianisme et de la Monarchie[1]. »

Ce *donc* si hardi fut pourtant littéralement prophétique, car il n'était que l'expression rigoureuse d'une vérité absolue : je veux dire l'incompréhensible puissance par laquelle Dieu conduit à ses fins les volontés qui s'en éloignent le plus. Il est des hommes qui *durent*, comme disait le vieux Balzac, pour travailler aux desseins de la Providence. Accomplissant ces desseins par la poursuite même de leurs propres pensées, ils trouvent, à l'inattendu des

1. *Considérations sur la France*, p. 161, in 8°.

résultats, la suprême dérision de leurs efforts et de leurs succès. Les autels redressés, et plus tard la restauration de la monarchie, vérifièrent l'oracle du comte de Maistre, et montrèrent l'un des jeux habituels de la force cachée qui se rit des révolutions comme de l'homme rebelle. Tandis qu'elles vont où elles veulent, il les mène où elles ne veulent pas. Mais il est rare que la plus sagace prévision des choses à venir s'étende au-delà du fait même de leur accomplissement. Il est rare que les événements prévus se développent dans toute la plénitude de nos craintes ou de nos désirs. La rigueur des principes d'où ils découlent est, tour à tour pour le bien et pour le mal, énervée ou tempérée par les oscillations de la liberté humaine. Si les mauvaises maximes se trouvent à certain degré atténuées dans leurs conséquences pratiques, trop souvent aussi les retours heureux trahissent leur fortune, faute de conseil au moment des épreuves impérieuses, ou par les compromis d'une fausse habileté, ou par l'ingratitude envers les doctrines qui n'est que la vulgaire politique des expédients, et se préparent ainsi une courte durée. Les espérances fondées sur le triomphe des meilleures causes doivent donc laisser une large part à l'illusion. Ce qui promettait beaucoup tiendra peu ; une sagesse malavisée se piquera d'impartialité envers le faux et le mal ; la justice n'aura que des satisfactions imparfaites, le bien que des victoires indé-

cises. Et cela devra peu nous surprendre, dans ce monde où rien ne se décide, et à une époque où l'on ne sait plus même la soumission logique que l'on doit à une vérité. Le rétablissement de la monarchie ne fut une restauration que de nom : ce ne fut du moins par rapport à l'Église qu'une restauration des anciens préjugés. Protégée par la bienveillance du souverain dont le gouvernement lui refusait la liberté, l'Église ne put que vivre, — de cette vie indigente et difficile que la révolution lui avait faite. Une constitution philosophique qui « renouait la chaîne des temps, » rattachait ainsi l'anneau de l'ancien régime à l'anneau révolutionnaire. Les vrais sages virent dès lors la destinée réservée à la politique des habiles.

« Religion, royauté, noblesse, disait M. de Bonald, tout est réduit à vivre de salaires et de pensions, tout est en viager et à fonds perdus. Jamais la philosophie irréligieuse et impolitique n'a remporté un triomphe plus complet, et cela sous l'égide des noms les plus respectables et à la faveur des circonstances les plus miraculeuses... Nous sommes tout à fait dans la folie des constitutions écrites. A qui le devons-nous[1] ? » M. de Bonald le soupçonne et l'insinue ; M. de Maistre nous l'apprend : « Les souverains, dit-il, ont plus d'affaires avec l'avenir qu'avec le présent. Ils doivent donc sacrifier celui-ci à celui-là. Louis XVIII

1, *Lettr. et opusc.* T. I., in-8°, p. 519. Lettre de M. de Bonald. 8 oct., 1814.

sait qu'il est garrotté, qu'on lui a dicté de dures lois et qu'il faut obéir. *La fameuse charte est bien plus l'ouvrage d'Alexandre Ier que le sien. Il lui a été signifié clairement qu'il eût à s'y tenir*[1]. »

Ces paroles sont instructives. Dans la prétendue charte de nos libertés, — *œuvre de folie et de ténèbres*[2] — elles découvrent la main de l'ennemi. Le médiateur de la Sainte-Alliance était-il dupe lui-même de ses perfides inspirations? — Peut-être, pensait-il de bonne foi que l'avenir des peuples appartenait à ce vain constitutionalisme. Comme homme, il pouvait le croire et se tromper; mais l'intérêt russe, l'esprit schismatique, le *czar* en lui ne se trompait pas et allait infailliblement à son but. Non content des dures représailles qu'il exerçait de concert avec l'Europe sur la France vaincue, il entretenait chez elle, au moyen même du pacte nouveau, tous les éléments de division et d'instabilité. Perpétuer la révolution en France et lui assurer dans l'État une existence légale et sociale, c'était pour le Schisme conquérant un succès tout autrement sérieux que le gain de cent victoires. L'abaissement de la France catholique est dans les plans de la Russie, et la révolution parmi nous, qu'elle le veuille ou non, conspire depuis longtemps avec l'ennemie de la France.

1. *Corresp. diplomat.*, 15/27 décembre, 1816. T. II, in 8° p. 290 291.

2. Mot de M. de Bonald.

L'œuvre de 1814 échoua. On manqua l'heure, unique peut-être, de faire définitivement réparation aux principes blessés. Dès ce moment, les esprits éclairés sentirent la Restauration perdue. Les prévisions de M. de Bonald furent inflexibles. M. de Maistre voulut voir dans l'attentat de février un gage providentiel d'espérance. Il crut lire dans la mort d'un Fils de France, « cette grande mort toute vitale et vivifiante, la fin des expiations, l'entière absolution de la maison de Bourbon, l'épouvantable assurance de la Restauration[1]. » Cette vue ou plutôt ce vœu fut comme un mécompte de cœur. La logique des choses, cette pernicieuse expérience du manichéisme *selon la charte*, aussi préjudiciable au sentiment de l'honneur qu'à celui de la vérité, le ramena bientôt aux plus tristes pensées. Déjà il touchait au terme de sa vie, et la perte prochaine de la restauration de la France, qui aurait dû être celle de l'Europe, entraînant à ses yeux la chute inévitable de l'ordre européen, il prophétisait les dernières catastrophes avec la ferme autorité d'un juge qui prononce un arrêt.

Cependant ces préoccupations funèbres n'étouffèrent jamais en lui l'espoir d'une rénovation religieuse. Il eut jusqu'à la fin la persévérante intuition d'une ère puissante, l'ère de la grande unité, où la théocratie, la politique et la science finiraient par se

1. Lettre de M. de Maistre, 21 février 1820. *Lettr. et op.* T. I[er] p. 497.

mettre en équilibre. Deux mois avant sa mort, toujours pénétré du pressentiment de quelque grand évènement dans le cercle religieux, il écrivait à M. de Bonald : « Je ne doute pas qu'à la fin nous ne l'emportions, mais il arrivera des choses extraordinaires qn'il est impossible d'apercevoir distinctement [1]. » Quelques-uns s'étonnaient de cette assurance. « Je désirerais de tout mon cœur, lui disait l'abbé de Lamennais, partager vos espérances; mais je vous avoue que ma faible vue ne saurait apercevoir dans ce monde qui se dissout le germe d'une restauration complète et durable. Je cherche vainement à concevoir par quel moyen le genre humain pourrait guérir de la maladie dont il est atteint [2]. » L'abbé de Lamennais semble ici déclarer l'humanité incurable à la puissance même de Dieu. Lamennais, apostat, ne craindra pas de confier à la raison humaine, encore toute meurtrie de ses coups, la conduite et la guérison de l'homme, le développement progressif de la société! Le comte de Maistre a le coup d'œil plus calme, plus juste et plus pénétrant. Il se garde d'attacher les destinées du christianisme à une idole de civilisation; ce qui s'affaisse et tombe n'emporte pas pour lui ce qui demeure. A cet égard sa fermeté ne souffre aucun démenti des apparences les plus contraires. Il voit en effet et ne cherche pas à dissimuler le triste

1. *Ibid.*
2. *Lettres et op.*, t. Ier p. 584.

état de la religion dans le monde. Radicalement détruite dans les pays protestants, presque entièrement chassée de l'Afrique et de l'Asie par le cimeterre de l'Islamisme, sans action sur les innombrabrables populations de la Chine, de l'Inde et du Japon, la sueur de ses apôtres, le sang de ses martyrs semblent aujourd'hui lamentablement perdus ou stériles ! Chose plus lugubre encore ! L'Église catholique en Europe ne cesse d'être opprimée par la souveraineté même qu'elle a élevée et nourrie ; elle est persécutée dans son chef, amoindrie dans ses membres ; enfin cette saillie du Sénateur n'est que trop sérieuse : « Vous n'osez plus rien et l'on ose tout contre vous[1]. » La condition actuelle du christianisme est donc en raison inverse de sa certitude et de sa divinité ; elle contredit à la magnificence des promesses éternelles. Les esprits vains et impatients se hâtent de conclure l'illusion de notre foi plutôt que la fragilité de l'âme humaine. Mais précisément dans ces sombres extrémités, le penseur catholique trouve le principe de sa confiance. Les suprêmes obscurcissements annoncent l'approche de la lumière. Quand tout est humainement perdu, il faut nécessairement que Dieu se montre ; il faut que, par sa puissance manifeste, il dégage sa parole et sa vérité.

Sans doute de vives angoisses nous pressent. La

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg,* XIe *Entretien.*

société souffre ; des menaces de dissolution planent sur elle. Et pourtant qui oserait marquer aux nations l'heure de leur mort ? Leur agonie peut mesurer des siècles ; elle peut aussi se transformer en résurrection. Mais quelle que soit la destinée de celles qui nous touchent de plus près, il ne faut pas oublier ce que l'humanité survivante a le droit d'attendre. Que ne reste-t-il pas encore à faire à la parole du salut, avant qu'il soit permis de pressentir le dénoûment final ? Je ne veux invoquer ni comme symptôme de vie, ni comme présage de quelque grand avènement spirituel, ces récentes découvertes qui semblent remettre aux mains de l'homme le temps et l'espace, et par un commerce plus actif entre les intérêts, favoriser le rapprochement des âmes. Hypothèse douteuse : l'intérêt rapproche et il divise ; il ne garantit jamais la légitimité des actes humains. L'appropriation des forces de la nature à nos volontés n'a de valeur que par la moralité du libre arbitre. Il n'y a là d'ailleurs qu'un merveilleux concours d'instruments puissants, mais d'une absolue indifférence à la cause qui les emploie. Ils peuvent servir et trahir tour à tour le parti de l'erreur et celui de la vérité. Une seule considération subsiste et mérite l'attention de l'observateur. Le christianisme n'a pas achevé sa mission ; les temps ne sont donc pas accomplis. Combien de familles humaines, peuples païens, tribus sauvages ou barbares, reléguées aux confins de la terre ou

perdues au fond de continents inexplorés, attendent la visite des apôtres ! L'Église prie toujours pour la réconciliation de la race perfide[1] ; tout genou n'a pas fléchi au nom de Jésus ; la réunion dans le même bercail, sous le pasteur unique, est encore à venir. De grands jours doivent donc luire sur le monde : il ne passera pas avant que ces choses ne se passent. Que des États soient effacés, que des nationalités s'altèrent, que des sociétés disparaissent, peu nous importe *spirituellement.* Ce ne sont là que des ruines partielles, destinées à figurer peut-être dans de nouveaux plans de vie. Qui sait si de ces débris même ne s'édifiera pas cette grande unité qui doit précéder les derniers désastres et le dernier triomphe ?

L'unité semble à cette heure bien loin de nous. On la hait, on la repousse, ou bien on la veut mettre dans les erreurs et les passions qui l'excluent. La négation et l'hérésie, actives comme la haine, exercent parmi nous un vrai prosélytisme de corruption. — Qui ne lève aujourd'hui le bras contre la vérité ? Rationalistes, sensualistes, athées, francs-maçons, mormons, solidaires, spirites, révolutionnaires, toute la fourmilière de l'impiété est en rumeur et en travail ! Quelle pitié ! La force intellectuelle que cette multitude représente, n'est certes pas un argument contre l'espérance, et dans

1. Oremus et pro perfidis Judæis. *Office du Vendredi-Saint.*

les choses de Dieu, c'est contre l'espérance même que nous avons coutume d'espérer.

Le moindre vent balayera ces myriades d'insectes avec leurs barricades de fétus. Celui qui, par la droite de Moïse, ramena les flots sur une armée entière qu'il noya comme un seul cavalier [1], Celui-là soufflera sur l'infernale puissance du Mensonge, et l'Ante-Christ sera détruit. Le Seigneur touchait à la croix, il allait boire le calice des opprobres, quand il prononçait ces paroles d'une divine sécurité : « PRENEZ CONFIANCE, J'AI VAINCU LE MONDE [2]. »

1. Cantemus Domino : gloriose enim magnificatus est, equum et ascen sorem dejecit in mare. *Exod.*, xv, 1

2. Ἀλλὰ θαρσεῖτε, ἐγὼ νενίκηκα τὸν κόσμον. *Joan.* XVI, 33.

NOTE DE LA PAGE 6

MADAME SWETCHINE

UN CRITIQUE ACADÉMICIEN[1]

M. Sainte-Beuve, de l'Académie française, a publié sur la vie et les écrits de madame Swetchine, un travail assez long, mais qui ne doit rien de son étendue au plaisir qu'on a d'ordinaire à parler de ce qu'on aime. Loin de là. le sentiment qui y règne, est celui de l'antipathie : l'accent habituel, l'amertume, l'aigreur et l'ironie. Ce travail

1. Dans les premiers jours de septembre de l'année 1857, la société française faisait une perte immense dans la personne d'une illustre étrangère, madame Swetchine. Née en Russie et dans le schisme, puis revenue à la religion catholique sous l'influence du comte de Maistre son ami, mais après de longues études et un sérieux examen; cette noble dame s'était fixée en France où elle trouvait du moins la liberté de croire et de prati-

a coûté beaucoup à l'écrivain du *lundi*. Il ne l'a trop visiblement accordé qu'à son corps défendant, vaincu sans doute par des instances obstinées. Aussi, dès le début, se venge-t-il de sa défaite, et peu généreusement : « Je me suis bien fait tirer l'oreille, » dit-il, et il s'exécute de la plus mauvaise grâce possible.

Ces deux articles, tant sollicités, et octroyés avec ce sans-gêne de répugnance, vont-ils, bon gré mal gré au but que l'habile éditeur veut atteindre? Je l'ignore; j'ose en douter. Mais ce que je sais de science certaine, c'est qu'ils n'ont pas trompé mon attente et telle était l'exactitude de mon pressentiment, qu'en les lisant pour la première fois, il m'a semblé les relire. Ils ont pu m'indigner, mais non me surprendre. Eh! que pouvait-on se promettre de cette plume épicurienne, sceptique et frivole? Songeait-on bien quelle tâche et quel sérieux l'on imposait à ce papillon littéraire, d'autant plus léger qu'il n'est plus jeune... Il lui fallait donc se composer en présence d'une vie grave, chrétienne, inté-

quer la vérité. Pendant près de quarante années, elle vit successivement autour d'elle les hommes les plus éminents du siècle, M. de Maistre d'abord, M. de Bonald, Georges Cuvier, puis le P. Lacordaire, M. de Montalembert que sa douce autorité retira du naufrage de l'*Avenir*, MM. d'Eckstein, Alexis de Tocqueville, Albert de Broglie et M. Alfred de Falloux, l'un de ses amis les plus chers et les plus dévoués. Après ces quarante années d'un véritable apostolat dans le monde, quarante années passées dans l'exercice des plus hautes vertus chrétiennes et sanctifiées par une patience inaltérable dans les souffrances, Dieu rappela à lui cette âme prédestinée. « Il ne lui épargna pas, a dit le P. Lacordaire, les angoisses de la mort, mais il lui laissa pour les surmonter l'empire qu'elle avait acquis par soixante-quinze ans de combats. »

M. de Falloux, héritier des papiers de cette illustre dame, a publié en 1860 et 1861, *sa vie, ses pensées*, quelques fragments admirables pris sur des manuscrits en partie tracés au crayon, et deux volumes de *correspondance* qui font vivement désirer la fin de cette publication si précieuse et si chrétienne.

rieure? Converser malgré soi, et dans un long tête-à-tête, avec des pensers austères, auxquels jamais on ne pardonnera d'avoir traversé l'air du monde pour en inspirer le mépris; accueillir, propager même ces grandes leçons et ce grand exemple de détachement de la vie, d'autant plus frappants qu'ils viennent de cette région élégante où l'orgueil de la vie habite si naturellement? Quelle dérision! Vous prétendez que l'hommage soit rendu à cette foi vive par un sec et malin rationalisme, à cette intelligence toujours en haut, à cette volonté consommée dans la prière et l'abnégation, par un esprit futile, terre-à-terre, qui n'admet que les sens et leurs caprices, n'adore que la force, ne vit que du temps et de toutes les misères du temps; pour qui ces termes même de prière, de renoncement, de sainteté, ne sont que les imbéciles reliques d'un idiôme perdu; hargneux contre tout ce qui rappelle une fin et une raison finale; allant au jour le jour, à la semaine peut-être (à chaque semaine suffit sa *causerie*); sans autre souci que de rallier toutes ses démarches sous cette loi d'adresse, seule providence que suggère la haine de l'éternité! En vérité, l'on n'y pensait pas.

Se serait-on flatté par hasard de trouver dans un tel vide de croyance le gage heureux de cette impartialité que l'on cherche, que l'on poursuit partout et que l'on ne rencontre nulle part? L'impartialité! c'est le nom d'un rêve ou plutôt d'un mensonge. Là où est le cœur de l'homme, là est sa partialité. Ce monstre d'équilibre entre le monde et Jésus, où est-il? où est l'homme assez fou pour se déclarer à l'égard de Jésus sans amour et sans haine? Ce n'est pas là le compte du Christ, qui ne souffre que d'être aimé ou haï, et encore sans mesure; car la haine est un témoignage aussi bien que l'amour. L'impartialité n'est qu'une affaire de forme; c'est l'hypocrisie ou la politesse de la mauvaise partialité. Que l'on puisse

être néanmoins plutôt éloigné qu'ennemi de Jésus-Christ, qui en doute? C'est un malheur trop commun de notre temps, et qui ne doit pourtant pas décourager l'espérance. L'esprit, dans ses égarement, peut rester ouvert par quelque endroit au sentiment des choses supérieures; le cœur, dans la captivité, peut encore gémir. L'homme hésite entre deux attachements contraires; Dieu et l'ennemi se disputent ses jugements. Ici, l'équité naturelle est possible; l'amour que n'a pas ployé le souffle maudit peut se tourner du côté de la vérité. Il ne s'est pas fixé dans un choix lamentable, ou ne s'est pas abdiqué jusqu'à n'en pas faire.

Mais quand, sous prétexte de ne rien conclure, l'esprit conclut contre Dieu et se ferme du côté du ciel, quand le cœur garde pour soi tous ses battements, l'homme alors a pris son parti, et il est à craindre qu'une fatalité vengeresse ne le rende irrévocable. Il devient ce blasé. cet égoïste, ce sensuel d'intelligence et d'âme, cet ennemi de Jésus, ce moqueur de ses maximes et de ses saints, Vous en appelez au tribunal *lettré* de ce moqueur pour prononcer sur une sainte vie, sur des pages qui touchent à la mysticité; quel arrêt pouvez-vous espérer? Le juge est gagné, il est partie contre vous. Il fait bon marché de vos affections, de vos intérêts et de vous-même; il est acquis à tout ce que vous haïssez, à tout ce qui vous hait. Oubliez-vous qu'à ses yeux quiconque place dans l'éternel avenir est une dupe, et qu'il fait vanité, lui, de vivre à fonds perdus?

Madame Swetchine, — M. Sainte-Beuve! — il faut donc en revenir à ces deux noms dont le simple rapprochement fait tristement sourire; il est si peu naturel! L'ingénieux critique l'aurait-il donc senti comme nous, et faudrait-il voir aussi dans l'amertume qu'il épanche un soulagement de l'amour-propre blessé? Et en effet, si l'on ne relève d'une loi supérieure, comment pardon-

ner à ces rapprochements qui rapetissent et humilient? Ici, point de scepticisme qui tienne : la vanité chasse l'indifférence. Cet insupportable trait-d'union met en saillie tous les contrastes. On se sent petit, et l'on enrage; l'on se sent jugé d'un coup-d'œil, et l'on se venge! et l'on dénigre, et l'on insulte! Mais la vengeance est souriante et la haine enjouée.

« On dira tout ce qu'on voudra de M. de Falloux, comme » homme de parti politique et religieux; mais il est de » sa personne le plus gracieux des catholiques et le plus » avenant des légitimistes. Il semble né pour les fusions, » pour les commissions mixtes, pour faire vivre ensemble » à l'aise, dans le lien flexible de sa parole, un protestant » et un jésuite, un universitaire et un ultramontain, un » ligueur et un gallican. A le voir circuler ainsi, sans s'y » accrocher, à travers les doctrines les plus diverses, on » dirait qu'il les admet toutes plus ou moins, et qu'il les » comprend : sa complaisance infinie ressemble par mo» ments à une intelligence universelle. C'est un agréable » parleur et qui a montré du talent de tribune : ce n'est » pas un écrivain proprement dit... »

Il y a là quelques velours pour rendre l'ongle plus acéré : ce sont de ces louanges dont on serait tenté de demander réparation. Que M. de Falloux y songe. L'ironie de ce passage renferme une leçon. Quel que soit celui qui la donne, il faut en savoir profiter. L'on aura beaucoup gagné le jour où l'on sera convaincu de tout ce qu'on perd à ces courtoises avances qui parfois ont le malheur de sous-entendre quelque vérité diminuée. Revenons à M. Sainte-Beuve.

Après quelques détails biographiques, et une rapide esquisse du caractère moral et de la personne extérieure, il note en se jouant l'instant mémorable de la conversion de madame Swetchine. *Elle mit*, dit-il, *une grande importance à quitter, après examen, la communion grecque*

que nous appelons schismatique, et qu'ils appellent là-bas orthodoxe, pour se faire catholique romaine. » Comme cet air de supériorité lui sied bien en parlant d'une telle femme et d'une telle action ! Il s'agit de si peu. Opter entre Photius et Rome, entre le Czar et le Vicaire de Jésus-Christ, pour l'asservissement ou la liberté de l'âme chrétienne, cela vaut-il un quart-d'heure d'examen ? Lui, n'en donnerait pas un fétu. Parlez-moi de faire la fortune d'un mauvais livre ; de tirer de son réduit génevois je ne sais quel prédicant athée et démolisseur de croyances, de mettre en vogue *Madame Bovary ;* de raviver incessamment d'un reste de chaleur malsaine la cendre fétide de Béranger... Voilà un emploi de la vie intelligent et digne ; mais chercher la vérité, la justice, la sainteté, Dieu même dans son Église ? Quelle perte de temps ! — Le trouver ? Quel préjugé ! — Le grand penseur hausse les épaules. Il sait le positif de la vie et ne se laisse pas prendre à ce grandiose de pensées, à ces magnanimes sentiments : il n'y a là que des inanités absolues, des raffinements, des subtilités « qui s'évanouissent, dès qu'avec un esprit exact on en vient à serrer de près les choses. » Esprit exact, il s'est dégagé de tous ces leurres poétiques qu'on appelle principes ou dogmes ; il a fait en soi table rase de toutes ces billevesées surnaturelles ; il est sans préjugé ; il est libre ; il ne sait rien de Dieu, rien de son âme, il n'en sait rien, il n'en croit rien, il est dans la nuit... Et c'est précisément cette ignorance qui doit garantir la lucidité de ses jugements ; c'est grâce à cette nuit qu'il voit clair au fond des cœurs ! N'en doutez pas, il a le secret des âmes qui leur échappe à elles-mêmes. Elles se donnent le change, ces hallucinées, sur la vérité de leurs sentiments les plus volontaires et les plus profonds. Elles croient y voir le vrai fruit de la vie, développé par l'expérience du malheur, de la souffrance et des années ; elles croient sentir dans la rupture des attaches vives la main

de Dieu même, qui opère pour guérir et qui guérit par son amour. Erreur que cet amour que l'on sent! que cet amour que l'on donne! Il leur conteste l'intimité de leurs lumières et le discernement de leur propre volonté ; il leur dispute jusqu'à la certitude de leur prédilection. Ces effusions de tendresse mystique, ces élans qui embrassent l'infini ne sont que des trompe-cœurs. C'est le monde que l'on aime encore, et c'est lui que l'on pleure de cet amour, de ces larmes, perdus en Dieu, perdus dans le vide! « Une femme qui n'a pas été jolie, n'a pas été jeune. » Voilà tout le mystère, c'est madame Swetchine qui le trahit à son insu. On se jette donc à corps perdu du côté de Dieu, parce que le monde, en se dérobant, nous laisse sans équilibre. A merveille! — mais encore faut-il que Dieu soit quelque chose qui soutienne; car le vide ne soutient ni ne nourrit ; et puis, que nous direz-vous de ces saintes qui, jeunes, belles, enviées, ont voué à Jésus-Christ leur jeunesse, leur beauté, leur cœur, regardant le monde et ses hommages « comme fumier, afin de gagner Jésus-Christ? » Quelle raison donnerez-vous de cette fuite au désert, au pied de la croix?

Sublimation de sentiments, s'écrie le spirituel critique : *Amour alambiqué, vaporisé, extravasé dans d'autres tissus et tourné à l'intellect.* — O éclair, non pas de génie, mais de chimie! et quelle chimie! qui nous représente des tissus où l'on retrouve de l'amour extravasé, passé à l'alambic, et du *sublimé* de sentiment! O merveilleux emploi des instruments et de la méthode! rare puissance d'un esprit exact, qui met l'amour et l'esprit en expérience! et ajoute, avec tout l'atticisme du scalpel : « Ce que c'est pourtant que d'avoir de l'âme et des entrailles, et de n'avoir ni amant ni enfant. » Ce trait ignoble achève cet ignoble galimatias. Dans sa pédanterie cynique et myope, M. Sainte-Beuve se permet d'arguer contre madame Swetchine, ou plutôt contre la science même des

saints, de « l'ignorance des lois naturelles positives et des méthodes d'observation. » Cette ignorance en madame Swetchine, où en est la preuve? elle fut en correspondance avec G. Cuvier. Il suffirait peut-être d'un fragment retrouvé de ses lettres pour mettre à néant cette misérable objection. Ah! bien misérable! qu'y a-t-il, en effet, de la nature à Dieu? des saints à la science humaine? Rien qu'une disproportion infinie, qu'un dédain infini. Les saints ont cette science, ils s'en passent, ils la possèdent comme ne la possédant pas; que leur importe cette bagatelle, absolument indifférente à la seule chose nécessaire, à la science suréminente de la charité du Christ? Mais l'homme qui trouve dans des procédés chimiques et des instruments de dissection de quoi faire raison de la nature des facultés spirituelles, qui prend une cornue pour analyser la piété et les plus saintes affections de l'âme, qui ne voit dans l'amour divin qu'un mirage sensuel, ou que sais-je? une sorte de *soulèvement* de la matière organisée, cet homme est une intelligence qui se dégrade, qui se meurt. Le suicide de l'esprit, c'est la négation de soi-même.

M. Sainte-Beuve, *qui ne donne dans le surnaturel qu'à son corps défendant*, trouve si simple de ne croire à rien, qu'il lui semble assez étrange qu'un chrétien se croie en possession de la vérité. Voici deux lignes qui ont leur prix : « *Théologiquement*, dit-il, *elle n'a jamais douté qu'elle ne possédât la vérité absolue dans le dogme et le symbole chrétien...* » Et comment professer la foi catholique sans cette certitude? Où est donc ce chrétien qui ne l'est pas? ce catholique qui n'est pas catholique? Sceptique croyant ou cercle carré, c'est tout un. Cet air étonné de l'ingénieux critique n'est pas sans niaiserie. On voit d'ailleurs qu'il ne peut entrer dans son esprit que l'on conçoive sincèrement le christianisme d'une autre façon que ces ministres renégats, hégéliens, panthéistes, nihilistes, qui

font de la chaire évangélique « une chaire de pestilence, » et par un raffinement de cynisme, vivent encore de la doctrine qu'ils détruisent.

M. Sainte-Beuve nous apprend qu'il eut l'honneur de connaître madame Swetchine, et il nous assure qu'il sentit pour elle plus de respect et de vénération que d'attrait. Le respect n'a pas laissé chez lui beaucoup de traces; il s'est fondu dans un sincère sentiment d'aversion. Et cela devait être. Dès la première entrevue, n'a-t-il pas senti comme une pointe du *grapin* convertisseur jeté sur lui? Il entend encore ce mot rempli de piéges : « Quand on a fait *Volupté*, on a une responsabilité! » Quelles menaces dans ce mot! Quelles atteintes il promettait à cette indépendance farouche! O âme ombrageuse! Madame Swetchine, ici, n'était coupable que d'indulgence. Elle se plaisait à exagérer l'espérance qu'elle voulait fonder sur ce livre, qui n'est, en réalité, qu'un detestable roman, où remue la fibre obscène sous une répugnante grimace de religiosité. Ce mot de responsabilité ne tombe pas en vain dans l'oreille de M. Sainte-Beuve. Rentré chez lui, — mais non sans avoir au préalable tiré de madame Swetchine tout ce qu'il lui faut de documents pour écrire sur M. de Maistre quelque article verbeux et vide, — il jette « entre autres notes, *ces quelques lignes* (*sic*): Madame Swetchine, si respectable et si supérieure, a, dans le tour de l'esprit et de l'expression, toute la subtilité du Bas-Empire, la subtilité russe ou celle d'un archimandrite grec. » Le ciel nous préserve de l'approche de M. Sainte-Beuve; il a une manière à lui de donner le signalement de ses amis qui doit tempérer un peu le désir de faire partie de cette élite. On se rappelle cette autre note sur l'excellent Ballanche, qu'il compare sans façon à un lac tranquille, au fond duquel dort un énorme crocodile, symbole de l'immense orgueil!

Ce carnet, confident intime des impressions secrètes de M. Sainte-Beuve, a anticipé de plus de vingt ans l'infidèle exactitude de ces portraits improvisés par le jeu de la lumière. Précurseur littéraire des artistes photographes, comme eux, il a le malheur de réduire souvent une physionomie intéressante à l'expression plus particulière du trait qui compromet sa beauté. Madame Swetchine n'eut donc aucun succès auprès d'*Amaury;* son salon n'eut pas davantage l'heur de lui plaire. Qu'est-ce qu'un salon ? se demande-t-il, et il définit celui qu'il aime, qu'il appelle classique. Dans cette définition, rien de particulier d'abord, ni d'original, rien qui ne convienne même an cercle habituel de madame Swetchine. Mais, sautez quelques lignes, voici la différence qu'il note, et qu'il faut noter avec lui, car elle nous donne la clef de ses rigueurs. Dans le *salon classique,* « la pensée et l'esprit, dit-il, ne sont jamais oubliés; mais le *sentiment aussi y a sa part, son intérêt et son jeu.* Un salon *où l'on ne peut suivre ou rejoindre la femme qu'on préfère, la distraire d'un groupe* qui l'environne, *l'entretenir à l'ombre et à demi-voix quelques instants, lui adresser* une partie de la conversation générale, *où l'on se surprend à briller, et dont on est récompensé d'un regard,* n'est pas un salon pour moi. » Voilà le bout de l'oreille qui passe; nous le tenons. M. Sainte-Beuve a compris qu'il ne trouverait point dans le salon de la rue Saint-Dominique la charmante liberté de *suivre* ou de *rejoindre la femme préférée,* jeune et jolie sans doute; *de la distraire d'un groupe* importun, de *l'entretenir dans l'ombre et à voix basse;* qu'il ne fallait pas là s'attendre à ces tournois de parole où *s'étant surpris à briller,* il pourrait revenir, heureux vainqueur, aux pieds de la dame de ses pensées, solliciter sa récompense, un regard, plus peut-être. Non ! le salon de madame Swetchine ne pouvait lui promettre ce petit roman de galanterie; aussi l'a-t-il déshérité de sa présence. Et revenant au *salon classi-*

que, d'un accent plus ému que d'habitude, le don Juan du *lundi* s'écrie : « Ne disparaissez jamais du *salon français,* soins animés et constants, vif désir de plaire, grâces aimables de la France ! » O troubadour de l'Académie, n'êtes-vous pas un peu mûr pour tant de gentillesses?

Mais il faut tout dire. Ce salon déserté de M. Sainte-Beuve ne lui refusait pas seulement quelque tendre épisode, il cachait pour lui un vrai danger. M. Sainte-Beuve frémit à ce souvenir. Et vous frémirez comme lui, lecteurs indépendants, quand vous saurez à quelle sorte de péril il se dérobe. Écoutez : « Derrière la porte (de ce » perfide salon), à deux pas de là... à deux pas de lui!.. » il sent un oratoire!... que dis-je ? un oratoire ? sa- » chez que c'est bien une chapelle consacrée, où est » exposé, au milieu d'un luminaire éblouissant, le Saint » des Saints, le Saint-Sacrement, que plusieurs des person- » nes présentes vont aller adorer... Que dis-je ? La table » est toute prête qui les attend !... O salon français, je ne » reconnais plus là tes grâces légères et classiques !... » M. Sainte-Beuve l'a échappé belle. Quoi ! le Sauveur des hommes était si près de lui ! et la réconciliation et la miséricorde ! La voie s'offrait d'elle-même, la voie de la paix et de la vie ! Il aurait pu être tenté de s'y engager ? lui qui aspirait si généreusement à perdre de plus en plus son innocence ! Voilà donc une chance qu'il courait, infiniment petite, mais enfin une chance possible de la retrouver !... Quelle trahison ! Le bon Dieu (*ce bon vieux nom un peu lourd,* comme dit *finement* un des aigles de la libre-pensée), le bon Dieu lui tendait peut-être ce piége? A d'autres ! M. Sainte-Beuve ne se laisse pas prendre à de tels lacets. Le divin Oiseleur est si simple, hélas !...et l'oiseau est si fin.

Cette chapelle lui tient au cœur. Il suppose ses lecteurs fort étonnés de ce rare privilége, et à leurs questions présumées, voici comment il répond : « Il est bon de consi-

» dérer que les conversions qui *sont le plus en agréable*
» *odeur à Rome,* ne sont pas celles des païens, ni celles des
» juifs, ni celles même des protestants et des hérétiques,
» ce sont celles des schismatiques. » Et il ajoute avec un charmant sourire : « *Il semble apparemment plus difficile et plus beau de revenir de près que de loin.* » Comme on a bonne grâce de ridiculiser une absurdité dont on a seul fait tous les frais ? Puis, selon sa coutume, il s'évade en jetant ces mots : « La littérature n'a rien à faire là. » Eh ! qui donc priait la littérature d'y venir ? Vous venez de dire une sornette, j'en suis bien fâché ; et vous ajoutez par forme de prétérition, que ce n'était pas le lieu de la dire. Mais elle est dite, elle court et vous riez : car la malignité enlace ici la sottise, assurée de faire fortune en telle compagnie.

Madame Swetchine a laissé des fragments que le critique épluche avec toute sa malveillante légèreté. Ces fragments, d'ailleurs, ne sont pas de nature à l'apprivoiser. Rien que ces titres : Vieillesse, Résignation, suffisent pour agacer cruellement ses nerfs irritables. Que voulez-vous? c'est tout ce qu'elle aime et c'est tout ce qu'il hait. Accepter la croix de notre corps, crucifier notre volonté ; — voilà pour elle le dernier mot de la sagesse ; et pour lui, le dernier terme de la folie. Mais quoi ! partir encore du péché originel et traiter l'homme comme un être tombé et meurtri, qu'il faut relever, qu'il faut guérir, précisément par les voies les plus contraires à ses fantaisies de malade? Cela répugne, cela est à mourir d'ennui. L'homme est sain, il est robuste, le péché originel est un conte, et cette apologie de la médecine spirituelle est une chimère, comme le mal qu'elle décrit, comme la thérapeutique qu'elle vante. — Loin de nous toutes ces fadaises ! vivons de toutes nos forces, vivons de tous nos sens. — Cependant la science humaine déclare quelquefois, et avec toute l'autorité qui est en elle,

que l'homme naît avec certaines prédispositions morbides, qu'en lui le principe de la vie est mystérieusement altéré; que tout l'homme, depuis le jour de la naissance, n'est qu'une maladie. — Erreur : voyez cet homme, jeune et fort; quels muscles! quels appétits! Ne troublez pas de vos fables sinistres cette magnifique possession de la vie! — Mais demain viendra, puis un autre demain, et une suite de demains, plus ou moins rapides, affaibliront ces nerfs, émousseront ces sens; et le jour est proche où il va se demander, et avec lui ceux de son âge, où s'en est allée « cette jeunesse qui semblait si vive! » Il faut donc vieillir, souffrir, s'acheminer à mourir, mourir enfin. Voilà des certitudes avec lesquels on ne marchande point. — On vieillira, on souffrira, on mourra le moins que l'on pourra; c'est-à-dire vous mettrez le moins de mort possible dans votre vie, le moins possible de pensers qui troublent tous les légers agréments que peuvent porter les années pesantes. — Ces années accourent, les voilà venues, et les épouvantables réalités vous tiennent à la gorge!.... Quoi! déjà le chant du *libera*..... déjà la pelle levée pour jeter « de la terre sur la tête, » déjà le néant possesseur de cette tête qui s'est donnée à lui!

« Ne vieillissez pas, Monsieur, ne vieillissez pas! » Saillie peu chrétienne dans la bouche d'un homme qui du moins sut mourir en chrétien [1]. Ce mot, à le prendre au sérieux comme fait M. Sainte-Beuve, est insensé : c'est un cri de révolte contre l'immuable et l'invincible. La verge a bientôt raison des trépignements d'un enfant rebelle. Le dépérissement, les infirmités préparent le dénoûment du drame dont le péché est l'exposition. — Encore le péché? et vous haussez les épaules. — Mais qu'importe? le christianisme affirme et la mort prouve.

1. M. Royer-Collard.

— Vous êtes vieux, malade, mourant. — Donc, vous avez tort. — Ici, la négation est folle et le rire idiot. Dans cette destinée qui tue, il n'y a qu'un rôle qui sauve, c'est celui de victime volontaire. Entre ces deux voies : la révolte ou la patience, le choix peut-il hésiter? L'indifférence est le lot de la brute. Mourir donc en furieux et en forcené, mourir dans la sereine placidité des justes : voilà toute la question. Or, s'il est puéril à ce vieillard de céder à son dépit contre « la résistance des organes; » s'il déroge quand il vous dit : « ne vieillissez pas, monsieur, ne vieillissez pas! » à savoir emportez-vous contre l'âge, maudissez le déclin; — c'est donc la plus haute raison, c'est la raison de Jésus-Christ, qui dit au contraire par la bouche de madame Swetchine : « Vieillissez, vieillissez! » c'est-à-dire acceptez la vieillesse, réconciliez-vous avec elle, et vous finirez par l'aimer. Portez cette croix, qui en recèle beaucoup d'autres, qui prépare la suprême et l'inévitable : la mort. Mettez la liberté de l'âme dans cette nécessité même que le péché vous a faite : le consentement anéantit seul la nécessité. Consentir, c'est aimer à travers l'épreuve, et l'amour affranchit. Dieu lui-même est dans cet amour, et puisqu'on nous assure que, sous ces rudes viatiques, la miséricorde n'a pas délaissé le voyageur, n'est-ce pas simple bon sens de chercher s'il n'y a pas au fond de la patience un mystère de consolation, qui la transforme en désir et en joie? Vous reprochez à madame Swetchine de transfigurer la vieillesse et de ne pas la montrer. Que vous faut-il donc ? Elle l'a montré dans des pages admirables, elle l'a montré par son exemple, par ses dernières années et par sa mort. — Que voulez-vous de plus ? Ce que vous demandez, dix-huit siècles de saintes expériences vous le montrent. Mais que pouvez-vous voir? Ce n'est pas la vérité, ce n'est pas l'évidence, c'est l'œil qui vous manque. La mauvaise volonté l'a fermé.

« Madame Swetchine, dit M. Sainte-Beuve, ne veut pas » de la religion comme d'une béquille, elle en veut » comme d'une aile puissante et incorruptible... Son » traité est *la gageure chrétienne la plus poussée que j'ai vue* » *contre la nature.* »

Critique souverainement ridicule, et qui accuse une ignorance presque païenne des vérités et des sentiments les plus ordinaires de la vie chrétienne. Vous ne savez pas, parce que vous méprisez ; et vous méprisez ce qui vous surpasse! à quoi l'orgueil trouve son compte. Sachez donc, puisque vous affectez de l'ignorer, qu'il y a une multitude d'humbles livres qui, sous ces titres : *Amour de Jésus crucifié, Saints désirs de la mort...* etc., mettent cet héroisme moral ou plutôt divin, dont vos faibles nerfs s'effarouchent, à l'usage des petits et des derniers ; livres modestes, inconnus à l'Académie, mais livres forts, où les souffrants, les rebuts du monde, les mourants, trouvent cette douceur de souffrir et de mourir en union avec Jésus-Christ qui souffre et qui meurt ; livres tout simplement admirables, que méditent chaque jour de pauvres vieilles, élevées par la force divine à cette sublimité habituelle de pensée et de vie, qui met entre elles et les moqueurs *lettrés* une distance infiniment plus immense que celle qui sépare la nature intelligente et la nature animale. Le livre de madame Swetchine, que vous traitez de gageure, est une de ces gageures du moins qui nous sont très-familières. Élégance de pensée, distinction de langage à part, ce livre est très-simple, très-ordinaire, je dirai même banal comme sentiment chrétien. Et que voulez-vous dire avec votre : *gageure?* Le christianisme tout entier, qu'est-il qu'une gageure contre la nature corrompue ? La médecine n'est-elle pas aussi une gageure contre la maladie ? Voulez-vous donc une médecine qui conspire avec le mal, et une religion qui s'accorde avec l'erreur et le vice.

En vérité, on s'étonne de cette attitude des penseurs du jour, tour à tour arrogante et nonchalante, à l'égard de l'unique chose qui importe! — Mais il en est ainsi, et de même que la mort du Christ dans le temps voila la terre de ténèbres, sa mort dans les âmes incrédules y fait monter à proportion de l'ingratitude et du blasphème, la nuit, l'irréparable nuit, et sans réveil!

M. Sainte-Beuve prend congé de madame Swetchine en déclarant qu'il ne peut aller jusqu'à l'aimer; — aveu superflu, — et il ajoute que, pour se délasser de ces idées, il a voulu se donner « une douche de sens naturel et d'humble sens commun. Il a relu des pensées de Bacon sur la mort, des pensées de Montaigne... et des pages de Buffon... Il s'est rappelé Homère... » Voilà qui a dû lui faire grand bien! Qu'il ajoute encore une douche de Béranger. — Et au jour de la vision de l'étroite demeure et des mânes fabuleux [1], vienne quelque apôtre du *positivisme* et de la *Biologie* garantir à ses os la légèreté de la terre et du néant!

[1] Domus exilis Plutonia...
Fabulæque Manes...
Horat. od. lib. I.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

Joseph de Maistre, prophète du passé.

DEUXIÈME PARTIE.

Joseph de Maistre, visionnaire de l'avenir.

TROISIÈME PARTIE.

Joseph de Maistre, penseur catholique.

NOTE

Imprimerie L. Toinon et Cie, à Saint-Germain.

ERRATA

Page 39, ligne 19, *au lieu de :* inférieur à M. de Maistre; *lisez :* intérieur à M. de Maistre.

Page 91, ligne 9, *au lieu de :* contre la croyance d'une vertu; *lisez :* contre la croyance à une vertu.

Page 123, ligne 3, *substituer* aux italiques suivants : *saisir un disciple :* les caractères ordinaires.

Page 145, ligne 1, *au lieu de :* méconnaissance du Christ, de sa parole et de son Église. Ces études n'ont montré..... Supprimer l'alinéa et *lire :* méconnaissance du Christ, de sa parole et de son Église, ces études n'ont montré.....

Page 158, ligne 17, *au lieu de :* il lui fait conclure à la répudiation de l'ancienne critique et à l'adoption; *lisez :* il lui fait conclure la répudiation nécessaire de l'ancienne critique et l'adoption.

Page 158, ligne 22, *au lieu de :* capacité soupçonneuse; *lisez :* sagacité soupçonneuse.

Page 189, ligne 14, *après :* les contraires; *substituer* une (,) au (.).

Page 189, ligne 15, allier les contraires. M. Binaut...; *substituer* au (.) une (,).

Page 210, ligne 9, *au lieu de :* recevoir le reflet de quelque lumière; *lisez :* recevoir de reflet quelque lumière.

Page 221, ligne 5, *au lieu de :* Le sénateur non plus que le chevalier ne sont ni des signes métaphysiques, ni des portraits de fantaisie; *lisez :* ne sont des signes métaphysiques ni des portraits de fantaisie.

Page 257, ligne 25, *au lieu de :* Elle a dans son chef l'infaillible arbitre; *lisez :* Elle est dans son chef l'infaillible arbitre.

Page 288, ligne 3, *au lieu de :* mais il en est ainsi; *lisez :* mais il est ainsi.

